

A MIRONNEAU

P

82-93

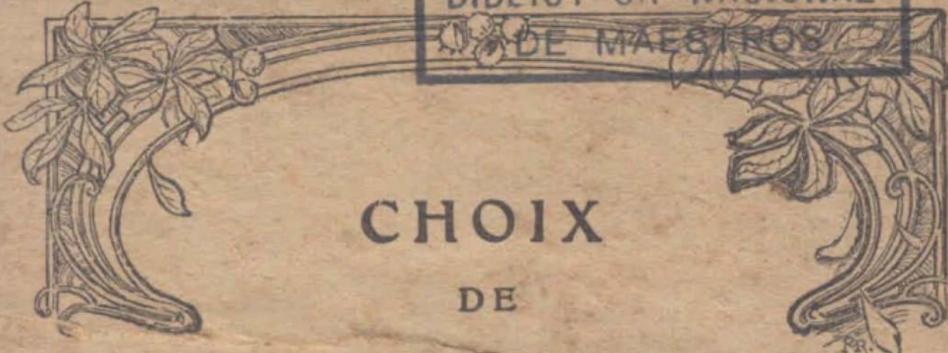
MIR

Choix
de
LECTURES

COURS ÉLÉMENTAIRE (2^{me} Degré)

Nouvelle Édition

LIBRAIRIE ARMAND COLIN



CHOIX
DE
LECTURES

LA RENTRÉE

*Un petit écolier italien raconte ses impressions
et ses souvenirs de rentrée.*

C'est aujourd'hui la rentrée. Ma mère m'a conduit ce matin, pour me faire inscrire au cours de *troisième*. Toutes les rues fourmillaient d'enfants. Les deux boutiques de librairie étaient envahies par les parents qui achetaient des cahiers, des buvards, des serviettes de cuir...

Comme nous franchissions la porte de l'école, je vis le directeur, dont la barbe me parut un peu plus blanche que l'an dernier, entouré de dames fort contrariées, parce qu'on n'avait plus de place pour leurs enfants.

Je trouvai plusieurs de mes camarades très

grandis. Au rez-de-chaussée, on voyait des enfants des classes élémentaires qui ne voulaient pas entrer et se butaient² comme des ânon^s ; il fallait les faire entrer par force ; quelques-uns se



Je vis dans le préau notre directeur dont la barbe me parut un peu plus blanche que l'an dernier.

sauvaient des bancs et d'autres se mettaient à pleurer, en voyant leurs parents s'éloigner. Ceux-ci revenaient sur leurs pas, pour les exhorter³ ou les consoler ; et les maîtresses se désespéraient... A dix heures, nous étions tous en classe : cinquante-quatre élèves...

Comme l'école me parut petite et triste en comparaison des bois et des montagnes où j'avais passé quelques semaines! Je regrettais aussi mon maître de *seconde*⁴ si bon, et qui riait toujours avec moi!...

Notre professeur actuel est grand, sans barbe, avec des cheveux longs, tout gris, une ride au milieu du front, une grosse voix; il nous regarde fixement l'un après l'autre, comme pour lire au-dedans de nos cœurs.

Je me disais en moi-même : « Voilà le premier jour! Encore dix mois avant les vacances! Que de travail, d'examens et de fatigue devant nous! » J'avais vraiment besoin de retrouver ma mère à la sortie, et je courus l'embrasser. Elle me dit : « Courage, mon Henri, nous étudierons ensemble! » Et je m'en retournai content à la maison.

Edmondo de AMICIS⁵.

(*Grands Cœurs*. Delagrave, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *fourmillaient* : se trouvaient là en grand nombre comme les fourmis sur leur fourmilière.

2. *se butaient* : résistaient, essayaient de reculer pendant qu'on les poussait pour les faire avancer.

3. *exhorter* : encourager par

de bonnes paroles.

4. *seconde* : c'est un petit écolier italien qui parle.

En Italie, l'ordre des classes est opposé à celui qui est en usage dans les écoles françaises. Les enfants entrent d'abord en *première*.

5. *Ed. de Amicis* : écrivain italien, mort en 1908.

Les idées. — 1. Que voit-on dans la rue, le jour de la rentrée ? Que voit-on chez le libraire ?...

2. Quelles remarques fait l'écolier qui parle ? (1° son directeur ; 2° ses camarades ; 3° le nouveau professeur.)

3. Pourquoi les enfants qui viennent à l'école pour la première fois ont-ils de la peine à entrer en classe ?... Que font les parents ?

4. Comment était le maître de *seconde* ?... Pourquoi cet élève le regrette-t-il ?... Comment est le professeur actuel ?

5. Que dit la maman à son fils pour l'encourager ?

Sujet de devoir. — Quels souvenirs vous rappelle la dernière rentrée ?...

MATINÉE D'AUTOMNE

Nous voici au seuil¹ de la pâle² automne. Les premiers brouillards traînent déjà, le matin, dans la vallée, grimpent aux flancs des coteaux chargés de vignes, s'accrochent aux broussailles de la lande et vont enfin suspendre leur écharpe³ à la cime des bois jaunissants...

On a passé le pont en écoutant la rivière invisible : elle disparaît sous sa vapeur blanche dont la traînée, chassée par le vent, se confond bientôt avec celle qui flotte sur les prés. C'est elle, qu'au bon vieux temps, on prenait pour la robe blanche des fées⁴ qui, après avoir dansé au clair de la lune, s'évanouissaient⁵ à l'aube, quand le coq avait chanté. En bas, la vallée noyée de brume, semble exhaler⁶ une fumée légère et tremblante...

De six à huit heures, le soleil essaye en vain de percer⁷ la brume : dans de rares éclaircies,



Les premiers brouillards traînent déjà, le matin, dans la vallée.

on entrevoit son disque⁸ d'étain⁹ bientôt caché. La journée sera belle : on le sent bien, ce brouillard l'annonce ; mais la lumière joyeuse se fait attendre...

Enfin vers huit heures, le soleil, plus fort, commence à être victorieux, et c'est le plus joli moment de la matinée...

Henri CHANTAVOINE¹⁰.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *seuil* : au sens propre, pierre ou pièce de bois placée en travers et au bas d'une porte ; au sens figuré, entrée.

début, ici, moment où commence l'automne.

2. *pâle* : l'automne paraît pâle parce que la lumière du jour est moins vive, le soleil moins bleu.

3. *écharpe* : bande d'étoffe légère qui se porte sur les épaules ou en ceinture; il signifie ici : *voile léger*.

4. *fée* : femme douée d'un pouvoir surnaturel dont on parle dans les contes. Les fées n'ont jamais existé.

5. *s'évanouir* : au sens propre,

perdre connaissance; au sens figuré, disparaître.

6. *exhaler* : la vallée semble rejeter une fumée légère.

7. *percer* : passer au travers. (Le mot *soleil* est mis pour : *la lumière du soleil*.)

8. *disque* : objet plat et circulaire; ici, forme apparente du soleil.

9. *étain* : métal d'un blanc mat, sans éclat.

10. *Henri Chantavoine* : écrivain, poète ému et délicat, mort en 1919.

Les idées. — 1. De quelle époque de l'année parle-t-on?... De quelle partie de la journée?

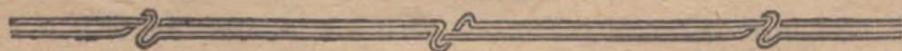
2. Pourquoi la rivière est-elle invisible?

3. Que prenait-on autrefois pour la robe blanche des fées?

4. Les fées ont-elles existé?

5. A quelle heure le soleil est-il enfin victorieux de la brume?

Sujet de devoir. — A quels signes reconnaissez-vous en ce moment que l'automne est arrivé?... (Le ciel, la terre, les végétaux, les oiseaux...).



PILE OU FACE

La sonnette du portail tinte. Line lève le nez. C'est Jack. Elle fond¹ sur lui avec des cris de triomphe.

« J'ai des sous! veux-tu jouer à pile ou face²?... »

Jack interroge.

« Montre-les. »

Point offensée³ de cette défiance, Line éclate de rire et, parmi une foule d'autres objets qu'elle

tire de sa poche, elle exhibe⁴ quatre petits sous. Elle a eu hier un *très bien* pour ses leçons ; elle a été sage pendant deux jours ; le quatrième est son salaire⁵ pour avoir ramassé les bouts de papier éparpillés sous la tonnelle.



« Pile ! dit Line... J'ai gagné ! » Le visage de Jack est consterné.

« Mais toi, peut-être que tu n'as pas d'argent ? »
Dédaigneux, Jack tire son portemonnaie et l'ouvre. Trois pièces de dix centimes presque neuves s'offrent à l'admiration respectueuse de Line.

« Jouons, veux-tu? »

Les sourcils froncés, Jack pèse le pour et le contre. Il pense que Line est maladroite. C'est pourquoi il engage la partie.

Donc chacun des joueurs lance à son tour un rond de cuivre en l'air. L'autre dit : « Pile » ou « Face » et puis les deux nez s'inclinent simultanément⁶ sur le sol. Il y a deux cris, l'un de rage et l'autre de triomphe. L'enjeu est considérable. Les pommettes s'enfièvent⁷. Quelque temps la fortune⁸ hésite. Et puis, soudain, elle penche du côté de Line. Voici que Jack, devenu très grave, est obligé de changer son dernier gros sous. Il perd le premier coup. Il ne lui reste plus qu'un seul disque⁹ infime¹⁰ au profil de Napoléon III. Il le jette en l'air, angoissé¹¹.

« Pile! » dit Line.

L'aigle impériale offre aux regards ses ailes éployées¹².

L'astre¹³ de Line l'emporte.

« J'ai tout gagné! »

Le visage de Jack est consterné¹⁴. Une violente envie de pleurer lui pince les lèvres. Mais il se contient par dignité¹⁵ et affecte de considérer une touffe d'hortensia¹⁶.

André LICHTENBERGER¹⁷.

(Line. Plon-Nourrit et C^{ie}, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *fond sur lui* : se précipite sur lui.

2. *pile ou face* : *pile*, côté d'une pièce de monnaie où sont les attributs du souverain ou de la nation, ou la valeur de la pièce ; *face*, côté qui représente une tête.

Pile ou face : jeu de hasard qui consiste, pour un des joueurs, à deviner le côté qui sera en haut une fois que la pièce lancée en l'air sera tombée.

3. *Point offensée* : Line ne considère pas cette défiance comme injurieuse ou blessante.

4. *exhiber* : montrer avec complaisance.

5. *salaire* : gain pour un travail.

6. *simultanément* : ensemble, en même temps.

7. *s'enfièvent* : deviennent rou-

ges comme lorsqu'on a la fièvre.

8. *fortune* : la chance, le sort.

9. *disque* : voir page 6, note 8.

10. *infime* : le plus bas, le plus petit ; il ne lui reste donc plus qu'un sou.

11. *angoissé* : la gorge serrée par une vive inquiétude.

12. *éployées* : étendues, ouvertes.

13. *astre* : planète ou étoile. Les anciens croyaient que la destinée de chaque homme dépendait d'un astre.

14. *consterné* : stupéfait et désolé.

15. *dignité* : amour-propre, respect de soi-même.

16. *hortensia* : arbuste bas, dont les fleurs peuvent être blanches, roses ou bleues.

17. *A. Lichtenberger* : écrivain français contemporain.

Les idées. — 1. Quel jeu propose Line ?

2. Combien a-t-elle de sous ?... Comment les a-t-elle gagnés ?

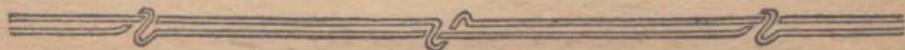
3. Pourquoi Jack accepte-t-il de jouer ?

4. En quoi consiste le jeu de pile ou face ?

5. Que faut-il pour gagner ?

6. Jack a perdu. Que pensez-vous de ce qui lui arrive ?... Est-ce bien fait ?... Pourquoi ?

Sujet de devoir. — Regardez un sou et dites comment sont les deux côtés.



UN DOLMEN¹

Depuis un moment, nous longions le bord élevé d'une étroite vallée un peu sauvage² au fond de laquelle coulait une petite rivière à demi

cachée par les arbres et les broussailles pendantes.

Tantôt le bruit des eaux bouillonnantes montait jusqu'à nous, tantôt il se perdait à travers



... Une immense table de pierre brune soutenue par cinq ou six blocs énormes.

l'épais massif de verdure qui nous cachait la rive.

Nous arrivâmes enfin dans une clairière³ très étroite qui se trouve au sommet de la colline. Là, j'aperçus, une immense table de pierre brune, soutenue par cinq ou six blocs énormes, à demi engagés dans le sol et qui forment une sorte de caverne⁴.

Au premier aspect, il y a dans ce monument des temps presque fabuleux⁵ et des religions pri-

mitives, quelque chose qui donne le frisson. On songe aux fêtes barbares⁶ qui se déroulèrent en ce lieu et aux terribles sacrifices⁷ dont il fut le témoin.

Quelques rayons de soleil, pénétrant la feuillée, jouaient⁸ sur la pierre et semblaient sourire⁹ à cet autel¹⁰.

D'après Octave FEUILLET¹¹.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *dolmen* : monument primitif formé d'une grande pierre plate posée sur d'autres pierres verticales.

2. *sauvage* : déserte, inhabitée.

3. *clairière* : endroit d'une forêt dégarni d'arbres et de broussailles.

4. *caverne* : excavation creusée dans un rocher; ici sorte de petite *cave* formée par la pierre horizontale et les pierres verticales.

5. *temps fabuleux* : temps très anciens qui ont précédé l'histoire et sur lesquels nous ne connaissons que des légendes ou *fables*.

6. *fêtes barbares* : fêtes des peuples primitifs généralement cruels.

7. *horribles sacrifices* : les sacrifices où la victime était un homme.

8. *jouaient* : formaient sur la pierre des taches mobiles de lumière et d'ombre.

9. *semblaient sourire* : lui donnaient un aspect gracieux.

10. *autel* : table servant aux sacrifices religieux. — Dans les églises, l'autel est la table où le prêtre dit la messe.

11. *Octave Feuillet* : romancier français, mort en 1891.

Les idées. — 1. Où se trouve placé le dolmen dont on parle ?

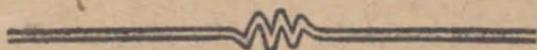
2. Comment est-il construit ? (*Voir la gravure ci-contre*)

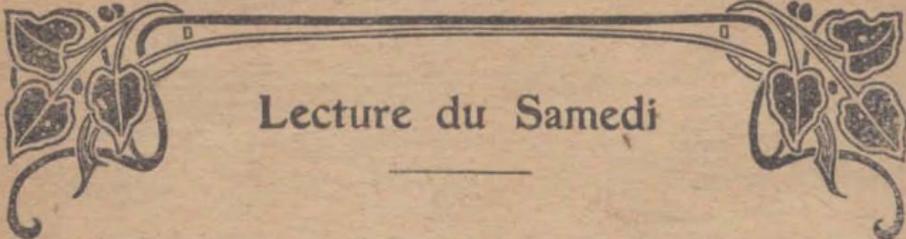
3. Qu'y a-t-il au-dessous ?

4. A quoi songe-t-on en voyant ce monument ?

5. Quel sentiment éprouve-t-on ?... Pourquoi ?

Sujet de devoir. — *Faites la description d'un dolmen et dites les souvenirs qu'il rappelle.*





Lecture du Samedi

POUR LA FÊTE DE PAPA

Voici quinze jours que la maison a pris des airs mystérieux¹. On y complot² et cachotte³ dans tous les coins. A chaque instant, on est arrêté par une porte close, et l'on trouve fermés des tiroirs qui d'habitude ne le sont jamais. Que se passe-t-il donc? — C'est bien simple. — La fête de papa n'est pas loin, et les enfants préparent leurs surprises. Dans ce vieux tiroir se dissimule un paquet soigneusement ficelé, et, derrière cette porte qui ne veut pas s'ouvrir, quelqu'un s'est mis en cellule pour achever une superbe carte géographique.

Voyant tous ses frères et sœurs affairés, Bébé n'a pas voulu demeurer en reste⁴. Depuis plusieurs jours, il disparaît à ses heures, et personne n'a jamais pu savoir où il se cache. Il a trouvé dans le grenier, derrière le pigeonnier, un petit réduit où il va, lui aussi, travailler pour papa. Que peut-il bien avoir sur le chantier? C'est son secret à lui...

Mais la veille du grand jour est arrivée. Les



POUR LA FÊTE DE PAPA

A la vue de ces cadeaux, les grands frères rient aux éclats, et l'enfant, interloqué, fond en larmes.

enfants sont allés dormir en recommandant à la vieille Lisette de les réveiller de très bonne heure pour surprendre papa dès son réveil. Quant à Bébé, il a grimpé sur les genoux de Lisette, lui a donné deux gros baisers, et lui a dit à l'oreille : « Moi, tu me réveilleras de très bonne heure... moins un quart⁵. »

Le lendemain, au petit jour, tout ce jeune monde s'habille en hâte, s'agite et se presse à la porte de papa, prêt à entrer au premier signe. Enfin, une petite oreille collée à la serrure croit avoir entendu du bruit dans la chambre. C'est le moment : et tous, chargés de bouquets, de boîtes, de travaux d'art, font irruption dans la pièce. On couvre de fleurs le lit paternel et l'on y entasse les présents. Puis, au déballage⁶ de ces précieux objets, ce sont des embrassades, des exclamations sans cesse renouvelées.

Jusqu'ici Bébé n'a pas encore donné⁷. Il se tient à l'écart et, les mains derrière le dos, il observe ce qui se passe. Une fois le mouvement apaisé, il s'avance un peu timide et, sous l'œil étonné de ses aînés, présente un rouleau de papier gris passablement chiffonné... et une lettre.

En dépliant le papier, papa y trouve une tapisserie multicolore, sans forme précise, ni dessin, d'un effet inénarrable⁸.

Quant à la lettre, elle porte comme adresse des pattes de mouches⁹, et, à l'intérieur, quatre pages pleines des mêmes signes, ainsi que plusieurs pâtés. Bébé, soit dit tout bas, est absolument illettré¹⁰. A la vue de ces cadeaux, les grands frères rient aux éclats, et l'enfant, interloqué¹¹, fond en larmes.

Mais papa, très ému, soulève entré ses bras, le pauvre petit, l'embrasse tendrement et lui dit : « Merci, cher Bébé, console-toi, ne pleure pas, ton cadeau me fait un plaisir immense; je me ferai faire des pantouffles avec ta jolie tapisserie, et, je garderai ta lettre dans mon portefeuille; car je sais lire cette écriture-là. Tu as voulu m'écrire que tu m'aimais; et c'est là aussi ce que tu as cousu dans ta tapisserie, avec de la laine rouge, bleue, verte et jaune. Cela suffit. Plus tard, tu m'offriras, comme tes frères, des ouvrages plus parfaits et des vœux écrits en style soigné. Puisses-tu y dire toujours avec le même cœur : « J'aime mon papa ! »

Charles WAGNER¹².

(*Le Long du Chemin*. Fischbacher, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *air mystérieux* : air de celui qui semble cacher quelque chose qui doit être tenu secret.

2. *comploter* : action de s'entendre à plusieurs, pour organiser secrètement quelque chose.

3. *cachotter* : cacher avec soin des secrets peu importants.

4. *demeurer en reste* : être le seul à ne rien faire.

5. *de très bonne heure... moins un quart...* : un quart d'heure avant les autres.

6. *déballage* : sortir des objets d'une caisse ou d'une balle (enveloppe).

7. *n'a pas donné* : ne s'est pas présenté, ne s'est pas mis en ligne.

8. *iné narrable* : qui ne peut être narré, raconté.

9. *patte de mouches* : écriture fine et mal formée ; il s'agit ici d'un gribouillage quelconque : Bébé ne sait pas écrire.

10. *illettré* : qui ne sait ni lire ni écrire.

11. *interloqué* : embarrassé, interdit.

12. *Ch. Wagner* : écrivain français, mort en 1918.

Les idées — 1. A quelle occasion tous les enfants sont-ils si affairés ?

2. Que font les grands frères ?... Que fait Bébé ?...

3. Que se passe-t-il d'abord, le matin du grand jour ?

4. Qu'offre-t-il à son tour ?... Quel effet produit la vue de ces singuliers cadeaux ?

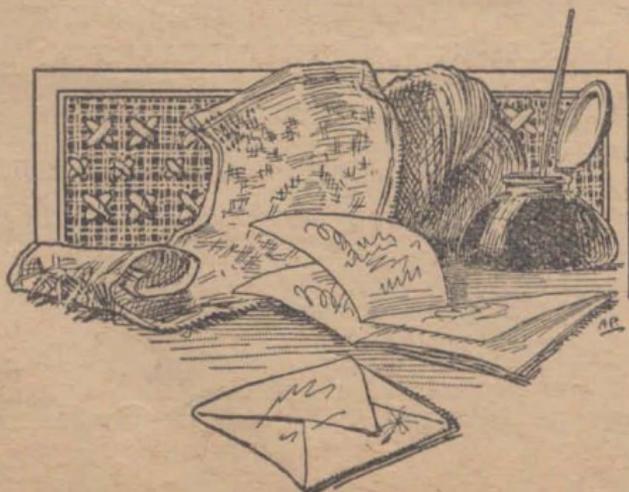
5. Pourquoi Bébé avait-il préparé ses cadeaux ?

6. Que fait le papa ?... Que dit-il ?

7. Quel cadeau fit le plus grand plaisir au papa ?... Pourquoi ?...

Étude de la gravure. — *La gravure représente une chambre. Le papa est couché. Ses cinq enfants sont près du lit : deux filles et trois garçons. Sur la table de nuit, nous voyons des fleurs et un papier roulé, un compliment, sans doute. C'est la fête du papa. Dans sa main gauche, le papa tient une broderie grossière : c'est le cadeau de fête du petit garçon. Ses frères et ses sœurs ont ri d'abord ; ils sont surpris maintenant et un peu attristés parce que le petit frère pleure. Le papa est très ému, il va consoler "Bébé".*

Sujet de devoir. — Faites la liste des noms de personne en indiquant le genre et le nombre de chacun.





LE MERLE

*On se moque souvent de ceux qui se donnent
en spectacle.*

Le merle est d'un naturel très sociable, mais il préfère aux merles ses confrères les oiseaux plus petits et d'espèces différentes.

J'ai souvent observé au Luxembourg¹, vers le soir, le manège² des merles. Chacun d'eux sautillait légèrement dans l'herbe des pelouses, escorté³ de quatre ou cinq moineaux familiers, qui semblaient très fiers d'être reçus dans l'intimité⁴ du bel oiseau à robe noire. Celui-ci allait et venait, faisant cent tours, et se complaisait à éblouir par ses grâces ces petites gens⁵ qu'il daignait admettre à partager sa promenade.

Le merle est comme les esprits vaniteux et tapageurs, il aime à se donner en spectacle, il recherche volontiers ceux qui l'admirent.

Un chasseur de mes amis, me contait à ce propos qu'un soir d'automne il avait été témoin d'une scène curieuse.

Au bord d'une vigne, il avait aperçu un merle, ivre de raisin, en compagnie de cinq ou six grives.



*Le drôle, perché sur un échalas, donnait la comédie
à ces joyeuses commères.*

Le drôle, mis en bonne humeur par le raisin noir, s'était perché sur les échalas⁶ et donnait la comédie à ces joyeuses commères. Il dodelinait⁷ la tête, battait des ailes, agitait la queue, avec des mines

grotesques⁸ qui divertissaient grandement les spectatrices, placées à peu de distance et fort attentives.

André THEURIET⁹.

(*Nos Oiseaux*. Tallandier, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Luxembourg* : beau jardin public, situé à Paris et attenant au palais du même nom.

2. *manège* : moyens employés par le merle pour étonner les moineaux.

3. *escorté* : accompagné par les moineaux comme un roi par les *courisans*.

4. *intimité* : familiarité confiante. Le merle admet les moi-

neaux auprès de lui comme des amis.

5. *petites gens* : gens de peu d'importance.

6. *échalas* : pieu planté en terre, au pied d'un cep, pour soutenir les sarments.

7. *dodeliner* : balancer doucement.

8. *grotesque* : ridicule.

9. *A. Theuriet* : poète et romancier français, mort en 1907.

Les idées. — 1. Quel est le naturel du merle ?

2. Pourquoi recherche-t-il la société d'oiseaux plus petits ?

3. Que fait-il pour se faire admirer ?

4. Racontez la scène dont fut témoin un chasseur ami de l'auteur.

5. Pourquoi le merle donnait-il la comédie aux grives ?

Sujet de devoir. — 1^o Écrivez le troisième alinéa en mettant les merles au lieu de le merle.

2^o Écrivez de mémoire les mots : *Luxembourg*, *manège*, *échalas*, *automne*, *scène*.

FONDATION DE MARSEILLE

Vers l'an 600 avant notre ère¹, un vaisseau grec, conduit par un marchand nommé Euxène, vint jeter l'ancre² sur la côte, à l'est de l'embouchure du Rhône.

Nann, le roi du pays, accueillit avec amitié cet

étranger et l'amena dans sa maison, où un grand repas était préparé, car ce jour-là, il devait marier sa fille Gyptis.

Suivant l'usage gaulois, Gyptis devait, elle-même,



Quand Gyptis fut arrivée devant Euxène, elle s'inclina légèrement, et, à la surprise générale, lui présenta la coupe.

à la fin du banquet, choisir son mari parmi les assistants. A l'heure dite, elle parut, en effet, dans la salle du festin. Tout émue et toute rougissante sous ses longs voiles blancs, elle tenait à la main, pour l'offrir à l'époux de son choix, une coupe pleine d'hydromel³.

Elle fit à pas lents le tour de la table ; ses yeux baissés ne semblaient pas voir les convives qui se tournaient vers elle à mesure qu'elle passait. Quand elle fut arrivée devant Euxène, elle s'inclina légèrement, et, à la surprise générale, lui présenta la coupe.

Nann approuva le choix de sa fille et donna à Euxène un territoire situé au bord de la mer, dans lequel se trouvait compris le petit golfe où il avait débarqué.

C'est là que fut aussitôt fondée⁴ Massilia qui devint la florissante⁵ cité de Marseille.

D'après Augustin THIERRY⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *ère* : date à partir de laquelle on commence à compter les années ; notre ère commence à la naissance de Jésus-Christ.

2. *ancre* : instrument en fer à deux becs, retenu par une forte chaîne et qu'on laisse tomber au fond de la mer pour fixer un navire.

3. *hydromel* : boisson faite avec de l'eau et du miel.

4. *fonder* : créer, construire les premières maisons d'une ville, creuser les premiers fondements.

5. *florissant* : riche et prospère ; qui s'épanouit comme une fleur.

6. *Aug. Thierry* : historien français, mort en 1856.

Les idées. — 1. Par qui fut fondée Marseille?... De quel pays était Euxène ?

2. Vers quelle époque Euxène arriva-t-il en Gaule ?

3. Quel événement devait se passer ce jour-là chez le roi Nann ?

4. Comment les jeunes Gauloises choisissaient-elles leur époux ?

5. Quel choix fit Gyptis ?

6. Pourquoi les convives furent-ils surpris ?

7. Que donna le roi Nann à son gendre ?

8. Comment s'appela d'abord la nouvelle ville ?

Sujet de devoir. — Dessinez la côte à droite et à gauche de l'embouchure du Rhône et placez la ville de Marseille.



MA MÈRE

C'est à notre mère que se rattachent les plus doux souvenirs de notre enfance.

Ma mère ! Il me semble qu'au début, elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs ¹ qui n'avaient pas de cause définie ².

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et bien vivante, dans un rayonnement ³ de vraie et ineffable ⁴ tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses.

Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant, — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient ⁵ par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle ⁶ du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc ; je voulais me lever, sortir, je voulais surtout voir ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là,

dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air du dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de



La porte s'ouvrit, et ma mère entra souriante.

sa chère toilette, qui paraissait si drôle et si surannée 7 aujourd'hui.

Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet 8, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apport-

tait un petit pot à eau et une petite cuvette de poupée, imités en extrême miniature⁹ de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; elle était là et cela me suffisait ; je me sentais entièrement consolé, tranquilisé, changé, par sa bienfaisante présence...

Pierre LOTI¹⁰.

(*Le Roman d'un Enfant*. Calmann-Lévy, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *chagrin noir* : tristesse persistante, chagrin sombre.

2. *cause définie* : cause précise, bien connue.

3. *rayonnement* : au sens figuré, signifie élan de tendresse qui part du cœur.

4. *ineffable* : qui ne peut être exprimé par la parole.

5. *filtrer* : pénétrer par d'étroits passages, comme à travers un filtre.

6. *splendeur nouvelle* : éclat du soleil printanier.

7. *suranné* : vieilli, passé de mode.

8. *bavolet* : étoffe ou ruban fixé derrière une coiffure de femme.

9. *miniature* : reproduction en petit.

10. *Pierre Loti* : romancier français (1850-1923).

Les idées. — 1. Où était cet enfant quand sa mère vint auprès de lui ?

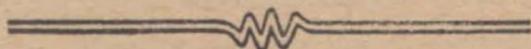
2. Pourquoi était-il couché ?

3. A quelle époque de l'année se trouvait-on ?

4. Quels objets lui apportait sa mère ?

5. Quelle fut la principale cause de sa joie ?

Sujet de devoir. — Relevez dans ce morceau, tous les détails qui indiquent qu'on était alors au printemps. (*Le mois... les fleurs... le soleil...*).



MA MONTRE

Sachons régler notre temps.

Une montre à moi ! Quelle affaire !
Mon père m'offre ce cadeau
Pour m'encourager à bien faire.
Elle marche seule, c'est beau.

Une montre vraie ! Elle brille.
En argent ? Qu'importe², ma foi !
Pourvu qu'avec sa double aiguille
Elle marque l'heure pour moi !

Tic, tac ! — Je la mets à l'oreille :
Elle bat comme un petit cœur ;
Elle vit. C'est une merveille³.
Elle est à moi seul, quel bonheur !

Quelle heure est-il ? Six heures ! Diable,
Le soleil est déjà levé...
Mon livre est ouvert sur ma table...
Mon devoir n'est pas achevé !

Finissons ! La besogne faite,
C'est drôle comme on est content !...
Sept heures... — Ma copie est prête,
Et ma montre va : ça s'entend.

« Mademoiselle, êtes-vous folle ?
Huit heures déjà ! — J'ai raison !
— Il faut donc partir pour l'école...
Viens, ma montre ! — Oui, mon garçon ! »



*Quelle heure est-il ? Six heures ! Diable,
.....
Mon devoir n'est pas achevé !*

Et tous deux arrivent ensemble,
A l'heure juste, sans retard !
« Je suis le premier, il me semble...
Remercions-la d'un regard ! »

Alors, parlant comme un bon livre,
Avec ses ressorts palpitants ⁴,
La montre a dit : « Fils, pour bien vivre,
Il faut savoir régler son temps. »

Jean AICARD ⁵.

(*Le Livre des Petits*. E. Flammarion, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *quelle affaire !* quel événement ! quelle joie !

2. *qu'importe* : cela n'a pas d'importance.

3. *merveille* : chose étonnante,

digne d'être admirée.

4. *palpitant* : qui a des mouvements rapides et réguliers.

5. *J. Aicard* : poète et romancier français (1848-1921).

Les idées. — 1. Qu'est-ce que cet enfant vient de recevoir ?

2. Qui la lui a donnée ?... Pourquoi ?... Pourquoi est-il content ?

3. A quoi sa montre lui est-elle utile ?... (*Chez lui ?... A l'école ?... Savoir régler son temps*).

4. Quels inconvénients doit-elle lui éviter ?

Sujet de devoir. — En vingt-quatre heures, combien la grande aiguille d'une montre fait-elle de fois le tour du cadran ?... Et la petite aiguille ?

Combien y a-t-il de minutes dans une heure ?... Dans une demi-heure ?... Dans un quart d'heure ?



Lecture du Samedi

LE PETIT BATEAU

*L'imprudence d'un enfant fait quelquefois le désespoir
d'une famille.*

La fête de Ménilmontant était finie ; ce lundi après-midi, on démontait les installations foraines ¹.

Mimile, un bonhomme de six ans, blond, à frimousse chiffonnée, contemplait, au sortir de l'école maternelle, un couple bohémien en train de charger sur le toit d'une roulotte² les portants d'une baraque à « phénomènes³ ».

Nu-tête, les deux mains dans les poches, il avait la mine réfléchie d'un patron qui surveille ses commis.

« Veux-tu grimper dans la voiture ? » proposa l'homme.

« Oh ! oui, je veux bien, répondit Mimile, mais je descendrai pas trop loin.

— Monte » dit la femme.

La roulotte quittait Paris pour voyager aux quatre coins de la France, selon la succession des kermesses des ducasses, des vogues et des assemblées⁴. Les gens gardèrent Mimile de force ; ils l'employèrent à tourner l'orgue de Barbarie derrière un rideau, pendant les exhibitions⁵ de leurs monstres empaillés.

Les parents de Mimile l'aimaient beaucoup ; c'étaient de pauvres journaliers, rangés et laborieux...

Le soir où l'enfant n'était pas rentré, ils avaient couru, affolés, par tout le quartier, ils ne s'étaient pas couchés ; leurs recherches avaient continué pendant plusieurs jours ; ils allaient, montrant leurs faces hagardes⁶, dans les commissariats, dans les hôpitaux, à la préfecture de police, et retournant aux mêmes endroits par oubli d'y être déjà venus.

La mère avait été longtemps malade de chagrin,

le père avait singulièrement vieilli. Cette disparition sans aucune trace causait un deuil⁷ plus atroce que celui d'un décès.

Puis, voilà qu'au bout de deux ans, ces nomades⁸, ivrognes et inconscients, revinrent s'installer à la fête de Ménilmontant, sans crainte ni souci à l'égard de Mimile, qui semblait leur appartenir maintenant au même titre que le vieux cheval de la roulotte.

Ils n'eurent pas plutôt fait halte sur le boulevard extérieur, à la tombée de la nuit, que Mimile fila comme un rat et disparut aussi vite que s'il s'était caché dans un trou.

Le petit fugitif courut tout droit chez lui. Il n'avait oublié ni la rue, ni la maison, ni l'escalier ; sur l'obscur palier même, sa main trouva, sans tâtonner, le bouton de la porte. Il entra juste comme la famille s'asseyait à table ; on le reconnut sans hésiter, car les misères de son esclavage l'avaient empêché de grandir et il paraissait encore n'avoir que six ans.

Les parents se rejetèrent en arrière, puis, suffoqués⁹, agitèrent les bras en l'air.

« Hein !... Mimile !

— Ah !... Ah !... C'est Mimile !

— Maman !... Bonjour, maman !... papa !... mon petit papa !...

— Mon enfant !

— Mon pauvre petit !... »

La joie, la douce joie affectueuse rentra dans la maison avec l'enfant retrouvé. Cependant, on aurait

dit que la longue absence avait brisé quelque chose. Il semblait à Mimile que ses parents ne redevenaient pas tout à fait sa maman et son papa comme auparavant. Un tout petit incident vint renouer les liens d'autrefois.

Le dimanche, la mère restait à la maison. Dans la journée, Mimile demanda, comme s'il s'agissait d'un jouet égaré depuis la veille :

« Maman, où donc est mon petit bateau que j'avais avant ? »

— Ton petit bateau ! Attends... »

Elle monta sur une chaise et atteignit un précieux carton enveloppé de papier, ficelé, qui, sur le haut poussiéreux de l'armoire, était rangé, caché, garanti de tout danger, de tout accident.... Il contenait le petit bout de bois crasseux, en forme de barque, le jouet préféré de Mimile.

« Le voilà, ton petit bateau, mon chéri. »

La vue de ce brimborion ¹⁰ les reporte au jour de la disparition, à l'affection de ce moment-là. Cette reprise de jouet comble le trou fait par l'absence..... Brusquement, l'émotion les saisit : c'est sa mère et c'est son enfant. Elle le prend dans ses bras et, pour la première fois depuis le retour, elle pleure en l'embrassant ; il la serre de toutes ses forces en enfonçant le petit bateau dans son épaule...

Le père rentre.

« Papa, j'ai mon petit bateau ! Tu sais bien, mon petit bateau d'avant ? »



LE PETIT BATEAU

Elle pleure en l'embrassant ; il la serre de toutes ses forces en enfonçant le petit bateau dans son épaule.

S'il sait, le père ! C'est lui qui l'a acheté, un jour que Mimile était malade, pour le faire consentir à avaler un médicament.

« Asseyons-nous, je vais lui faire un mât¹¹ avec une allumette » dit-il.

Mimile prend son papa par le cou :

« Fais-lui aussi une voile avec un bout de fil et un bout de papier... »

Et voici la famille refaite, ressoudée, telle qu'elle était avant la disparition de Mimile.

LÉON FRAPIÉ¹².

Explications et questions.

Les mots. — 1. *installations foraines* : les baraques, les chevaux de bois, etc., qu'on voit aux fêtes et aux foires.

2. *roulotte* : grande voiture où logent les forains.

3. *phénomènes* : êtres offrant quelque particularité exceptionnelle, extraordinaire.

4. *kermesses, ducasses, vogues, assemblées* : noms sous lesquels on désigne les fêtes locales selon les provinces : kermesses et ducasses dans le Nord, vogues dans le Sud-Est, assemblées dans l'Ouest.

5. *exhibition* : action de mon-

trer au public, d'exposer.

6. *hagard* : inquiet, effarouché.

7. *deuil* : grande douleur causée par la mort de quelqu'un.

8. *nomade* : qui n'a point d'habitation fixe.

9. *suffoqué* : qui étouffe ; qui perd un moment la respiration sous l'influence d'une très vive émotion.

10. *brimborion* : chose de peu de valeur.

11. *mât* : longue pièce de bois qui, sur un navire, sert à supporter les voiles.

12. *Léon Frapié* : romancier français contemporain.

Les idées. — 1. Que faisait Mimile en sortant de l'école ?...

2. Que lui offrirent les bohémiens ?... Qu'arriva-t-il ?

3. A quoi fut occupé Mimile pendant deux ans ?

4. Que firent le père et la mère ?

5. Comment Mimile put-il rentrer chez ses parents ?

6. Pourquoi le petit bateau avait-il été conservé par la maman ?

Exercice d'élocution et de raisonnement. — Quelle faute avaient commise les bohémiens ?... Les bohémiens étaient-ils seuls coupables ?... Quelle faute commit Mimile ?... Fut-il seul à souffrir de son imprudence ?



LE PETIT CHAPERON-ROUGE

*Qui court après le plaisir rencontrera sûrement
la souffrance.*

Qui de nous ne se rappelle ce conte¹ charmant et terrible qui a bercé notre enfance² ? Comme nous avons pleuré au récit de ton infortune, pauvre petit Chaperon-Rouge ! Tu marchais gaiement au soleil, portant ta délicieuse galette ; ton chemin était tout droit : tu devais aller chez ta mère-grand. Mais voilà qu'une fleur brille dans la prairie, voilà qu'un papillon aux ailes bleues vole et semble t'appeler. Tu suis le papillon, tu vas cueillir la fleur, puis une autre fleur encore ; le gazon est si moelleux, si vert ; le ruisseau qui murmure là-bas a une si douce voix, et l'heure passe si vite !

Oh ! que de temps perdu !

Et quand, enfin, à travers ces prés fleuris, ces bois harmonieux³, tu arrives au terme de la course, quand tu écoutes la voix qui te dit : « Laisse tomber

la chevillette, la bobinette⁴ cherra⁵ », tu trouves, non plus la mère-grand indulgente et bonne, mais le loup cruel qui te dévore. — Et c'est la plus vraie des histoires.

Qui de nous n'a trouvé parfois, au terme de sa course, un loup quelconque, une réalité, un souci, une déception, une douleur, prêt à le dévorer ?

L. JOURDAN⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *conte* : récit qui traite généralement d'aventures imaginaires.

2. *bercé notre enfance* : amusé, charmé notre enfance.

3. *bois harmonieux* : où tout chante, les oiseaux, le feuillage et les sources.

4. *bobinette, chevillette* : petites pièces de bois qui remplaçaient le loquet et servaient à fermer une porte.

5. *cherra* : futur du verbe *choir*, qui signifie tomber (*forme vieillie*).

6. *L. Jourdan* : écrivain français contemporain.

Les idées. — 1. Rappelez en quelques mots le conte du petit Chaperon-Rouge¹.

1. Où va le petit Chaperon-Rouge ?... Que porte-t-elle ?

2. Pourquoi s'arrête-t-elle en chemin ? (*Énumérer les objets qui la retiennent*).

3. Qui trouve-t-elle en arrivant au lieu de sa mère-grand ?

4. Que signifie cette histoire ? (*Nos espérances sont souvent trompées ; ceux qui se laissent attirer par le plaisir risquent de ne trouver que peine et douleur*).

Sujet de devoir (écrit ou oral). — *Votre maman vous a envoyé faire une commission dans le voisinage, mais, comme le petit Chaperon-Rouge, vous vous êtes attardé sans y songer. Dites ce qui vous a retenu et ce qui est arrivé à votre retour à la maison...*

1. Voir A. MIRONNEAU : *Choix de Lectures* (Cours élémentaire, 1^{er} degré), page 82, Le petit Chaperon-Rouge.



UN REPAS CHEZ LES GAULOIS

Un voyageur célèbre, Posidonius, qui souvent s'assit à la table des Gaulois, nous a laissé de leurs repas une description curieuse.

Autour d'une table fort basse, on trouve disposées par ordre des bottes de foin ou de paille : ce sont les sièges des convives ¹.

Les mets ² consistent d'habitude en un peu de pain et beaucoup de viande bouillie, grillée ou rôtie à la broche ; le tout servi proprement dans des plats de terre ou de bois chez les pauvres, d'argent ou de cuivre chez les riches. Chacun fait choix de quelque membre entier de l'animal, le saisit à deux mains, et mange en mordant à même : on dirait un repas de lions. Si le morceau est trop dur, on le dépèce avec un petit couteau ordinairement fixé au fourreau du sabre.

On boit à la ronde dans un seul vase en terre ou en métal, que les serviteurs font circuler. Les riches ont du vin d'Italie ou de Gaule, qu'ils prennent pur ou légèrement trempé ³ d'eau : la boisson des pauvres est la bière ou l'hydromel ⁴. Près de la mer et des fleuves, on consomme beaucoup de poisson grillé,

assaisonné de sel et de vinaigre ; l'huile, par tout le pays, est rare et peu recherchée.

Dans les festins nombreux et d'apparat⁵, la table



*On boit à la ronde dans un seul vase en terre ou en métal,
que des serviteurs font circuler.*

est ronde et les convives se rangent en cercle alentour ; la place du milieu appartient au plus considéré par la vaillance, la noblesse ou la fortune. A côté de lui s'assied le maître du logis, et successivement chaque convive, d'après sa dignité personnelle et sa classe⁶.

POSIDONIUS⁷.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *convive* : qui prend part avec d'autres à un repas.

2. *mets* : tout ce qui est mis sur la table pour être mangé.

3. *trempe* : additionné d'eau, (ce mot a d'autres sens).

4. *hydromel* : voir p. 21, note 3.

5. *d'apparat* : de cérémonie, de fête.

6. *classe* : catégorie de personnes de la même condition.

7. *Posidonius* : historien grec qui mourut 50 ans avant J.-C.

Les idées. — 1. Comment sont la table et les sièges ?

2. Quels mets sert-on sur la table ?

3. Comment les Gaulois mangeaient-ils ?

4. Que buvaient-ils ?... Comment buvaient-ils ?

5. Près de la mer et des fleuves, la nourriture est-elle la même qu'ailleurs ?... Comment sont organisés les festins d'apparat ?

Sujet de devoir. — *Faire la liste des six noms de la lecture précédente, qui s'écrivent de la même manière au singulier et au pluriel. (Signaler aux élèves le mot : mets.)*

PROMENADE D'AUTOMNE

Nos parents gardent avec émotion dans leur mémoire le souvenir des jours où nous les avons bien aimés.

Je me souviens qu'un jour dans l'une de nos promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri, suffoqué¹, s'accrochait à ma jambe, et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant² sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles flottantes, me regardait aussi.

Je me retournai : l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'immenses nuages noirs accou-

raient sur nous, et de tous côtés, les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque³.



Bébé, abrité ainsi par ses deux amis, commença à sourire.

Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir⁴ contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, déboutonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette.

Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais :
« Eh bien ! petit homme, es-tu bien ? »

— Oui, papa chéri. »

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille, et je voyais bien qu'il m'était reconnaissant de lui servir de toit. A travers l'ouverture, il tendit ses petites lèvres et j'approchai les miennes.

« Est-ce qu'il pleut encore dehors, petit père ? »

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

— Déjà ! J'étais si bien dans toi.... »

Comme tout cela vous reste au cœur ! C'est peut-être niaiserie que de raconter ces petits bonheurs-là, mais qu'il est doux de s'en souvenir !

Gustave Droz⁵.

(Monsieur, Madame et Bébé. Ollendorff, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *suffoqué* : perdant un moment la respiration par l'effet de la tempête. (Voir page 32, note 9.)

2. *s'arc-bouter* : s'appuyer contre quelque chose en se raidissant (*sens figuré*). Un *arc-boutant* est un pilier qui se ter-

mine en arc pour soutenir un mur ou une voûte.

3. *bourrasque* : vent violent et de peu de durée.

4. *se blottir* : s'accroupir en se pelotonnant

5. *Gustave Droz* : écrivain français, mort en 1896.

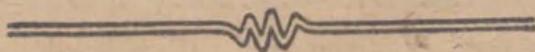
Les idées. — 1. Par quoi sont-ils surpris pendant la promenade ?

2. Comment le papa essaie-t-il de se garantir de la pluie ?

3. Pourquoi le petit garçon demande-t-il s'il pleut encore *dehors* ?

4. Pourquoi Papa et Bébé sont-ils contents ?

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — Vous rappelez-vous avoir été un jour surpris par la pluie ?... (Où étiez-vous ? Pourquoi ? Comment vous êtes-vous abrité ? Comment êtes-vous rentré à la maison ? Qu'avez-vous fait en rentrant ?)



PAYSAGE D'OCTOBRE

Les nuages sont revenus,
Et la treille qu'on a saignée¹
Tord ses longs bras² maigres et nus
Sur la muraille renfrognée³.
La brume a terni les blancheurs
Et cassé les fils de la vierge⁴.
Et le vol des martins-pêcheurs
Ne frissonne plus sur la berge.

Les arbres se sont rabougris⁵,
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.
Plus de nénuphars⁶ sur l'étang ;
L'herbe languit, l'insecte râle ;
Et l'hirondelle en sanglotant⁷
Disparaît à l'horizon pâle.

Dans les taillis voisins des rocs
La bécasse fait sa rentrée ;
Les corneilles autour des socs
Piétinent la terre éventrée ;
Et, décharné comme un fagot,
Le peuplier morne et funèbre
Arbore⁸ son nid de margot⁹
Sur le ciel blanc qui s'enténébre.

Au-dessus des vallons déserts
Où les mares se sont accrues,
A tire d'aile, dans les airs,
Passe le triangle des grues ¹⁰ ;



Et la vieille regarde fuir le triangle des grues,

Et la vieille, au bord du lavoir,
Avec des yeux qui se désolent,
Les regarde fuir et croit voir
Les derniers beaux jours qui s'envolent.

Maurice ROLLINAT ¹¹.

(*Le Livre de la Nature*. Delagrave, édit.)

Explications et questions.

<p>Les mots. — 1. <i>la treille qu'on a saignée</i> : le jus de raisin représenté, pour le poète, le sang en-</p>	<p>levé à la treille mise pour vigne. 2. <i>ses longs bras</i> : les sarments. 3. <i>renfrognée</i> : sombre et triste.</p>
--	---

4. *fil de la vierge* : fil d'araignée blanc et léger, qui flotte au-dessus des sillons, dans les beaux jours d'automne. — Les gouttelettes de rosée ont cassé les fils.

5. *rabougris* : semblent chétifs et plus petits parce qu'ils ont perdu leurs feuilles.

6. *nénuphar* : plante aquatique à fleurs blanches et à larges feuilles rondes

7. *en sanglotant* : en jetant un dernier cri d'adieu.

8. *arborer* : élever, tenir droit.

9. *margot* : nom donné à la pie.

10. *grue* : gros oiseau voyageur de la famille des échassiers. A l'automne, les grues descendent vers le Sud et, pour voler longtemps, se disposent en triangle.

11. *Maurice Rollinat* : poète français, mort en 1903.

Les idées. — 1. Pourquoi la treille paraît-elle dénudée et triste ?

2. Comment la brume a-t-elle cassé les fils de la vierge ?

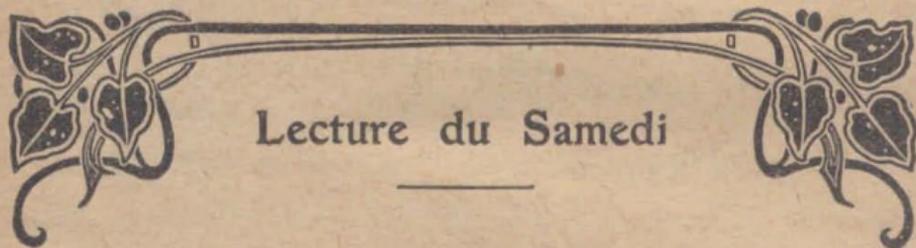
3. Qu'est-ce qu'octobre voit disparaître ? (*Deux premières strophes*)
(*Raisins, feuilles, fils de la vierge, hirondelles...*)

4. Qu'est-ce qu'octobre ramène avec lui ? (*Deux dernières strophes*)
(*Bécasses, corneilles, grues...*)

5. A quoi pense la vieille femme en regardant fuir les grues ?

Sujet de devoir. — 1. Relisez les deux premières strophes et notez tout ce qu'octobre voit disparaître.

2. Relisez les deux dernières strophes et notez ce qu'octobre ramène avec lui.



Lecture du Samedi

LA JEUNE SIBÉRIENNE

Une jeune fille, Prascovie Lopouloff, dont la famille était depuis de longues années exilée en Sibérie, résolut d'aller seule, à pied, à Saint-Pétersbourg pour demander à l'empereur la grâce de son père.

Prascovie marchait un soir le long des maisons d'un village, à la recherche d'un logement où elle pourrait passer la nuit, lorsqu'elle fut rappelée par

un paysan de mauvaise mine qui venait de lui refuser très durement l'hospitalité. La jeune fille hésita à accepter son offre, mais, craignant de ne point trouver d'autre gîte, elle se laissa conduire dans l'isba¹ où elle trouva une femme âgée dont l'aspect était encore plus sinistre² que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres.

On la fit asseoir. L'isba n'était éclairée que par de petites bûches de sapin enflammées et placées dans un trou de muraille. Lorsqu'à la clarté lugubre³ de cette flamme elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle.

« D'où venez-vous ? lui demanda la vieille femme.

— Je viens d'Ischim, près de Tobolsk, et je vais à Pétersbourg.

— Oh ! oh ! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage ?

— Il ne me reste que quatre-vingt kopecks⁴ en cuivre, répondit la voyageuse.

— Tu mens, s'écria la vieille ; oui, tu mens ! On ne se met point en route pour aller si loin, avec si peu d'argent. »

La jeune fille avait beau protester, on ne la croyait pas. On lui donna cependant quelques pommes de terre et on lui conseilla d'aller se coucher.

Prascovie qui soupçonnait ses hôtes d'être des voleurs ne se déshabilla pas complètement ; mais elle eut soin de laisser, à leur portée, ses poches et

son sac afin de s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches.

« Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils, elle a sûrement des billets. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon à son cou auquel pend un petit sac. »

C'était un petit sac dans lequel était son passeport qu'elle ne quittait jamais.

Ils se mirent à parler bas et les mots que la jeune fille entendait n'étaient pas faits pour la rassurer.

« Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village..... »

Après quelques instants de silence, elle vit tout à coup apparaître au-dessus de sa figure la tête de l'horrible vieille. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la supplia de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent. Mais sans lui répondre, la vieille se mit à chercher dans ses vêtements et même dans ses bottines qu'elle lui fit ôter. Le sac du passeport fut examiné à son tour.

Le vieux couple, voyant ses recherches vaines se décida à laisser la voyageuse plus morte que vive.

Longtemps elle se tint éveillée. Enfin, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa un peu et la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément.



LA JEUNE SIBÉRIENNE

A la clarté lugubre de cette flamme, elle voyait les yeux de ses hôtes fixés sur elle,

Quand elle se réveilla, le lendemain, elle fut tout étonnée de trouver à ses hôtes un air plus naturel et plus affable⁶. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger, et la vieille se mit à préparer le repas avec beaucoup d'empressement. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle raconta une partie de son histoire. Ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient soupçonnée d'être une voleuse. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remerciements, mais se trouvant très heureuse d'être hors de leur maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes⁷ hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver cent vingt kopecks au lieu de quatre-vingts qu'elle croyait avoir. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

Xavier de MAISTRE⁸.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *isba* : maison de paysans russes, ordinairement composée d'une seule chambre.

2. *sinistre* : de mauvaise mine et qui fait craindre un malheur.

3. *lugubre* : qui fait naître la tristesse.

4. *kopeck* : monnaie russe, valant un peu moins de cinq centimes.

5. *passéport* : certificat permettant la libre circulation des personnes pour voyager d'un pays à un autre.

6. *affable* : aimable et bienveillant.

7. *verstes* : mesure itinéraire valant 1 067 mètres.

8. *Xavier de Maistre* : écrivain français, mort en 1839.

Les idées. — 1. Pourquoi Prascovie a-t-elle entrepris un si long voyage ?

2. Pourquoi les deux paysans supposaient-ils qu'elle avait beaucoup d'argent ?

3. Expliquez pourquoi la vieille femme lui dit *vous* d'abord, ensuite *tu*.

4. Quelle intention indiquaient ces paroles : *Personne ne l'a vue entrer chez nous* ?

6. Comment les hôtes essaient-ils d'expliquer leur mauvaise action ?

7. Pourquoi avaient-ils ajouté quarante kopecks ? (*Ils craignaient d'être dénoncés à la police*).

Étude de la gravure. — *Que représente la gravure de la page 45 ?*

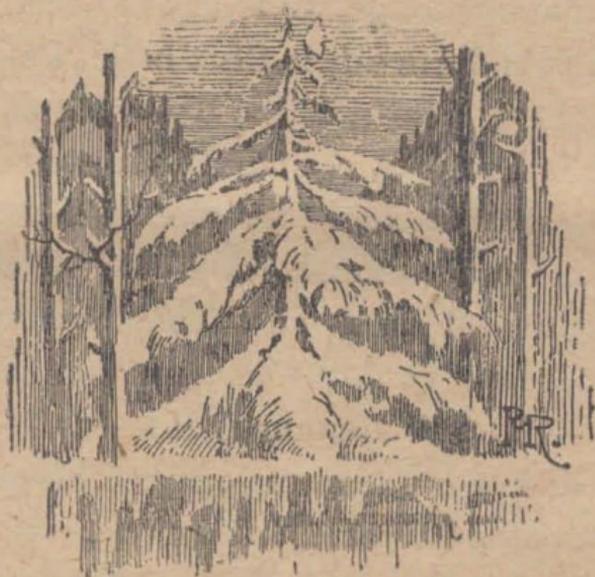
Cette gravure représente l'intérieur d'une misérable chaumière de paysan russe.

Une jeune fille est assise sur un escabeau près du feu; elle baisse la tête.

Un vieillard est debout; il a une longue barbe et de longs cheveux; il croise les bras et regarde fixement la jeune fille. Une vieille femme est assise par terre, le menton appuyé sur sa main, et la tête couverte d'une sorte de foulard.

Le feu, qui éclaire seul la pièce, donne un air inquietant aux figures du vieillard et de la vieille femme.

Sujet de devoir. — Expliquez le sens des mots : *isba, kopeck, passeport, verstes*.





IL ÉTAIT UNE FOIS...

« Il était une fois... » On jouait; on s'arrête;
Tous les joujoux lâchés quittent la main distraite :
On s'asseoit, bouche bée¹, en faisant des yeux ronds.
Grand'mère, qui tricote à petits gestes prompts,
D'une petite voix commence son ramage²,
Et l'on reste, à l'ouïr³, sage comme une image.
Le conte qu'elle dit, certe, on le connaissait.
C'est le Chaperon-Rouge, ou le Petit Poucet,
La Belle au bois dormant, le Chat botté, Peau d'âne,
Cendrillon, les Souhairs, Barbe-Bleue et sœur Anne,
Et Riquet à la houppe⁴, et bien d'autres encor.
Certe, on en sait par cœur l'histoire, le décor⁵,
Les répliques; mais comme on aime à les entendre
Au chevrotement doux monotonement tendre
De grand'mère qui conte en tricotant son bas
Et semble quelque fée, elle aussi, de là-bas⁶!
Soi-même, à ce là-bas, comme on y va, sincère!
Quand c'est le loup qui parle, ou bien l'ogre, on se serre
L'un contre l'autre; on voit leurs yeux rouges ardents,

Le trou blanc qu'ouvrent dans la nuit leurs grandes dents.
Pauvre Chaperon-Rouge, avec son pot de beurre !
Heureux Petit Poucet ! Lui, sa chance est meilleure ;



*« Il était une fois... » On jouait ; on s'arrête ;
Tous les joujoux lâchés quittent la main distraite :
On s'assoit bouche bée...*

Mais il l'a joliment méritée, en effet ;
Et s'il coupe le cou de l'ogre, c'est bien fait.
De Riquet à la houppe, en dit-il, des folies !
Et les princesses donc, ce qu'elles sont jolies !
Qu'on les veuille épouser toutes, ça se conçoit ;
Car chacune est toujours *la plus belle qui soit* ,
Et sa robe est couleur du temps, et tout prospère
Au royaume enchanté que gouverne son père.

On y vit dans ce bon royaume ; on le parcourt
En long, en large ; et tout voyage y semble court,
Quelque vastes que soient la ville et ses banlieues⁸
Puisque l'on a chaussé les bottes de sept lieues.
Car on est le Petit Poucet soi-même, sûr,
Et le Prince Charmant, aussi le Prince Azur,
Ton aimé, Belle au bois dormant, le tien, Peau d'âne,
Et l'un des cavaliers qu'annonce enfin sœur Anne
Quand Barbe Bleue aiguise en bas son coutelas.
« Allons, mes chérubins, vous devez être las »,
Dit grand'mère, « voilà si longtemps que je conte !
« C'est assez pour ce soir. Vous avez votre compte... »

Jean RICHEPIN⁹.

(*Mes Paradis*. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *bouche bée* :
bouche béante, ouverte par l'ad-
miration ou la surprise.

2. *ramage* : chant des petits
oiseaux dans les branches (*ra-
meaux*) ; signifie ici la voix très
douce de grand'mère.

3. *ouïr* : entendre, écouter.

4. *Riquet à la houppe* : tous
les personnages cités appar-
tiennent aux contes de fées
de Perrault.

5. *décor* : le lieu où se passe

l'histoire : palais, parc, forêt, etc.

6. *de là-bas* : du pays des
fées, du pays imaginaire.

7. *la plus belle qui soit ou la
plus belle du monde* : expression
qu'on trouve souvent dans les
contes de Perrault.

8. *banlieue* : territoire et petites
localités entourant une grande
ville.

9. *Jean Richepin* : un de nos
meilleurs poètes français contem-
porains (1849-1926).

Les idées. — 1. Quel effet produisent sur les enfants ces paroles :
Il était une fois... ?

2. Citez quelques-uns des contes de grand'mère.

3. Pourquoi : *pauvre* Chaperon-Rouge... et *heureux* Petit Poucet ?

4. Qu'est-ce que c'était que les bottes de sept lieues?... Croyez-
vous qu'elles aient existé réellement ?

Sujet de devoir. — *Connaissez-vous un conte de fées ? ...
Pourquoi aimez-vous l'entendre raconter ?*

LES DEUX FACTURES

*L'enfant ne pourra jamais payer sa mère
des soins qu'elle lui a donnés.*

Un petit garçon, à peine âgé de dix ans, ayant un jour entendu une conversation relative à quelques comptes¹ de fournisseurs qu'il fallait payer, conçut l'idée de présenter lui aussi à sa mère, la note des services² qu'il lui avait rendus depuis quelque temps.

A midi, en se mettant à table, la mère trouva dans son assiette cette surprenante facture³ :

Maman doit à son fils Georges :

<i>Pour être allé chercher du charbon, 6 fois. . .</i>	<i>2 fr.</i>
<i>Pour être allé chercher du bois, plusieurs fois. . .</i>	<i>2 —</i>
<i>Pour avoir fait plusieurs commissions.</i>	<i>1 —</i>
<i>Pour être toujours un bon petit enfant</i>	<i>1 —</i>
	<hr/>
<i>Total.</i>	<i>6 fr.</i>

La mère prit la facture et ne dit rien.

Le soir, au moment où Georges se mettait à table pour souper, il trouva dans son assiette le compte avec les six francs qu'il avait réclamés. Très satis-

fait, il mettait l'argent dans sa poche, lorsqu'il aperçut une autre facture ainsi conçue :

Georges doit à sa maman :

<i>Pour dix années passées dans une maison heureuse</i>	<i>Rien</i>
<i>Pour dix années de nourriture</i>	<i>Rien</i>
<i>Pour les soins <u>durant</u> ses maladies</i>	<i>Rien</i>
<i>Pour avoir été pendant dix ans une bonne mère pour lui.</i>	<i>Rien</i>
	<hr/>
<i>Total.</i>	<i>Rien</i>



*Les yeux pleins de larmes et les lèvres tremblantes d'émotion,
il courut vers sa mère et se jeta dans ses bras.*

Quand Georges eut lu cette non moins surprenante facture, il resta confus.

Les yeux pleins de larmes et les lèvres tremblantes

d'émotion, il courut vers sa mère et se jeta dans ses bras : « Chère petite maman, dit-il en lui rendant son argent, je te demande pardon pour ce que j'ai fait. Maman ne doit rien à son enfant. Je comprends que je ne pourrai jamais payer tout ce que je te dois. Et maintenant je ferai tout ce que petite mère désirera, sans penser à aucune rétribution⁴. »

(Traduit de l'espagnol. *El Amigo de la Infancia*⁵.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *compte* : état de ce qui est dû.

2. *notes des services* : liste des services avec les prix.

3. *facture* : note détaillée de ce qui est dû. (*Les mots : compte note, facture, sont à peu près*

synonymes.)

4. *rétribution* : paiement ou récompense.

5. *El Amigo de la Infancia* : petite revue espagnole écrite pour les enfants.

Les idées. — 1 Comment est venue à Georges l'idée de se faire payer par sa maman les petits services qu'elle lui demande ?

2. Croyez-vous qu'il ait réfléchi avant de faire sa note ?

3. Que signifie la facture de la maman ?

4. A quoi songe Georges, en lisant cette deuxième facture ?

5. Est-il content de ce qu'il a fait ?... Pourquoi ?...

6. Que dit-il à sa maman ?... Quelle promesse lui fait-il ?

Sujet de devoir. — *Votre maman demande à votre petit frère d'aller faire une commission chez l'épicier voisin. Il accepte, mais à la condition qu'on lui donnera un sou pour sa peine. Faites-lui comprendre qu'il a tort.*

ASPECT DES HUNS

Les Huns¹ parurent effroyables aux Barbares² eux-mêmes; ils considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir,

aplati et sans barbe, à la tête ronde et osseuse, à la voix grêle, au geste sauvage. La renommée³ les représentait aux Romains comme des bêtes marchant sur deux pieds ou comme ces figures difformes⁴ que l'antiquité plaçait sur les ponts.



Les Huns semblaient cloués sur leurs chevaux.

Différents en tout des autres hommes, les Huns n'usaient ni de feu, ni de mets⁵ apprêtés. Ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-cruées échauffées entre leur selle et le dos de leurs chevaux.

Leurs manteaux, faits de toile colorée et de peaux de rats des champs, étaient noués autour de leur cou. Il ne les abandonnaient que lorsqu'ils tombaient en lambeaux.

On eût dit qu'ils étaient cloués⁶ sur leurs chevaux, petits et mal formés, mais infatigables.

CHATEAUBRIAND⁷.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Les Huns* : peuple barbare venu des bords de la mer Caspienne qui envahit l'Europe sous la conduite d'Attila vers le milieu du v^e siècle.

2. *Barbares* : pour les Romains, tous les peuples étrangers à leur civilisation.

3. *renommée* : la voix publique, ce qu'on raconte.

4. *figures difformes* : figures laides, déformées, monstrueuses.

5. *mets* : voir page 37, note 2.

6. *cloué* : sens propre, fixé avec des clous. Sens figuré, très fortement fixé, être solide.

7. *Chateaubriand* : un des plus grands prosateurs français du XIX^e siècle, mort en 1848.

Les idées. — 1. Rappelez le portrait des Huns.

2. La renommée n'avait-elle pas exagéré leur laideur ?

3. Comment se nourrissaient-ils ?

4. De quoi étaient faits leurs manteaux ?

Sujet de devoir. — Faire la liste des mots contenant une consonne double : *ff, rr, ss, pp, ll, nn*.

CONSOLATION

Les mamans trouvent de grandes consolations dans les caresses des petits enfants.

Papa vient de partir pour un très long voyage qui doit durer deux ans.

D'une fenêtre de la maison située au bord de la mer, maman et son petit garçon, Trott, viennent de voir disparaître à l'horizon, le vaisseau qui l'emporte bien loin.

Maman se jette en arrière dans son fauteuil, et, cette fois, malgré son courage, deux larmes roulent

sur ses joues. Trott voudrait beaucoup la consoler, mais il ne peut pas ; il sent bien que, s'il essayait de dire quelque chose, lui-même éclaterait en sanglots. Il prend la main de sa maman et y dépose des petits baisers. Un lourd silence noir¹ s'appesantit en face du ciel radieux et de la mer étincelante.



*De l'autre côté du fauteuil, une petite voix incertaine chevrote :
« Maman, maman... »*

Mais, de l'autre côté du fauteuil, une petite voix incertaine² chevrote³ :

« Maman, maman... »

Et l'on voit apparaître la tête de M^{lle} Lucette. Elle a regardé sa maman qui pleurait. Elle a levé ses deux petits bras en l'air d'un air très tendre, en disant :

« Maman, maman » ; et puis, avançant ses petites lèvres, elle a fait signe qu'elle voulait l'embrasser. C'était la première fois.

Maman la prend sur ses genoux, la serre contre son cœur et la couvre de baisers et de larmes. Elle avait tant besoin de caresses ! Lucette a trouvé ce qu'il lui fallait. A ses pieds, Trott est assis, tendre et blotti contre elle... Et, meurtrie⁴, brisée⁵ et désolée, maman sent tout de même la grande consolation qui vient des petits enfants !

Maman songe qu'elle ne sera pas seule pendant la longue séparation.

André LICHTENBERGER⁵.

(La petite Sœur de Trott. Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *lourd silence noir* — *lourd silence* : difficile à supporter ; *silence noir*, pénible et plein de tristesse.
2. *incertaine* : peu sûre.
3. *chevroter* : parler ou chanter d'une voix tremblotante.

4. *meurtri, brisé* : au sens propre, blessé, rompu, mis en pièces ; ces mots sont ici employés au figuré, avec le sens de épuisé, anéanti par la souffrance.

5. A. Lichtenberger : voir p. 9, note 17.

Les idées. — 1. Pourquoi maman est-elle si désolée ?

2. Pourquoi son petit garçon n'essaie-t-il pas de parler ?... Que fait-il ?

3. Qui vient consoler maman ?... Comment s'y prend Lucette ?

4. Comment les petits enfants peuvent-ils consoler leurs parents ?

Sujet de devoir ou d'élocution. — Si votre papa devait vous quitter pour deux longues années, qu'éprouveriez-vous ?... Que lui promettriez-vous avant son départ (Conduite, travail) ?... Que feriez-vous pour consoler votre maman ?...





Lecture du Samedi

BOUM-BOUM

Il avait sept ans, le petit François, tout blond, tout rose, vif et gai comme un passereau.

Mais un soir, en revenant de l'école, une fièvre l'avait saisi.

Et, depuis, il était là, dans ce petit lit, et quelquefois en ses délires¹ il disait, en regardant ses petits souliers :

« On peut bien les jeter maintenant, les souliers du petit François ! Petit François ne les mettra plus jamais, jamais ! »

Et sa mère se cachait pour pleurer.

Quand on voulait lui faire prendre une tisane, un sirop, un peu de bouillon, il refusait ; il refusait tout.

« Il faut pourtant le tirer de là, avait dit le docteur. Cette torpeur² m'effraye. Cherchez ce qui pourrait ranimer ce petit corps. »

Et il était parti.

Cherchez ! cela était facile à dire !

Le père avait acheté des images, des soldats dorés. Il les découpait, les mettait sur le lit de l'enfant, les faisait danser ; rien ne parvenait à distraire le pauvre petit malade.

« Veux-tu un pistolet, des billes... une arbalète³? »

— Non, non, non, répondait l'enfant.

— Mais, qu'est-ce que tu veux enfin, mon François? demanda la mère. Voyons, il y a bien quelque chose que tu voudrais avoir... Dis, dis-le moi!... à moi!... ta maman! »

Alors, l'enfant se redressa sur son lit et répondit tout à coup :

« Je veux Boum-Boum! »

Boum-Boum!

La pauvre mère jeta à son mari un coup d'œil effaré.

Boum-Boum! Elle ne savait pas ce que cela signifiait.

« Oui, Boum-Boum! Boum-Boum! Je veux Boum-Boum! »

Mais le père se rappelait bien, lui, la matinée du lundi de Pâques, où il avait conduit François au cirque. Il avait encore dans l'oreille les grands éclats de joie de l'enfant, lorsque le clown⁴, tout pailleté⁵ d'or, faisait quelque gambade, ou se tenait immobile et raide sur le sable, la tête en bas et les pieds en l'air.

Et chaque fois qu'il arrivait, Boum-Boum, le cirque éclatait en bravos, et le petit François partait de son grand éclat de rire.

C'était ce Boum-Boum-là, qu'il voulait avoir, le petit François, et qu'il n'aurait pas et ne verrait pas, puisqu'il était là, couché, sans force, dans son petit lit blanc.

Le soir on apporta un clown tout articulé, tout cousu de papillons, et qui avait coûté très cher.

L'enfant regarda un moment le joujou, qui étincelait sur ses draps blancs; puis, tristement : « Ce n'est pas Boum-Boum!... Je veux voir Boum-Boum! »

Le pauvre père fit demander au cirque l'adresse du clown. Il alla trouver l'artiste, qui demeurait à Montmartre, et lui présenta gauchement et timidement sa requête⁶ : son petit François, bien malade, voulait le voir! Quand il eut fini, il avait sur le front de grosses gouttes.

« Vous demeurez? demanda Boum-Boum.

— Oh! tout près! rue des Abbesses.

— Allons! dit l'autre. Il veut voir Boum-Boum, votre garçon? Eh bien, il va voir Boum-Boum... »

Lorsque la porte s'ouvrit devant le clown, le père cria joyeusement à son fils :

« François, sois content, gamin! Tiens, le voilà, Boum-Boum... »

Et dans son maillot noir pailleté, la houppette⁷ jaune sur le crâne, le papillon d'or sur la poitrine, un large sourire coupant sa bonne figure enfarinée, Boum-Boum, le Boum-Boum du cirque, le vrai Boum-Boum parut.

Et sur son petit lit blanc, riant, pleurant, heureux, l'enfant cria, joyeux, en frappant ses maigres petites mains :

« Boum-Boum! c'est lui, c'est lui, cette fois. Bonjour, Boum-Boum! »



BOUM-BOUM

« François, sois content! Tiens, le voilà, Boum-Boum... »

Quand le docteur revint, ce jour-là, il trouva, assis au chevet du petit François, un clown à face blême qui faisait rire encore, et toujours, le petit, et qui lui disait, en remuant un morceau de sucre au fond d'une tasse de tisane :

« Tu sais, si tu ne bois pas, toi, petit François, Boum-Boum ne reviendra plus ! »

Et l'enfant buvait.

« N'est-ce pas que c'est bon ? »

— Très bon ! Merci, Boum-Boum. »

Le père et la mère pleuraient ; mais, cette fois, c'était de joie.

Et jusqu'à ce que le petit François fût sur pied, une voiture s'arrêta tous les jours devant le logis d'ouvrier de la rue des Abbesses, et un homme en descendait, enveloppé dans un paletot, le collet relevé, et, dessous, costumé comme pour le cirque, avec un gai visage enfariné.

« Qu'est-ce que je vous dois, monsieur ? dit à la fin le père au maître clown, lorsque l'enfant fit sa première sortie. Car, enfin, je vous dois quelque chose. »

Le clown tendit aux parents ses deux larges mains de brave homme :

« Une poignée de main » dit-il...

Puis, après avoir posé deux gros baisers sur les joues devenues roses de l'enfant, simplement, il s'en alla.

Jules CLARETIE⁸.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *délire* : surexcitation violente et désordre dans les idées causés par la fièvre.

2. *torpeur* : engourdissement profond du corps et de l'esprit.

3. *arbalète* : sorte d'arc servant à lancer des flèches.

4. *clown* : personnage grotesque, très souple et très agile qui, dans les cirques, fait rire les spectateurs par ses grimaces

et ses facéties.

5. *pailleté* : couvert de *paillettes* ou petits disques dorés très minces que l'on applique sur une étoffe pour la faire scintiller.

6. *requête* : demande timide et suppliante.

7. *houppette* : petite touffe de cheveux sur le devant de la tête.

8. *Jules Claretie* : écrivain français, mort en 1913.

Les idées. — 1. Que faisaient les parents du petit François pour essayer de le distraire ?

2. Que demande l'enfant ?... Qui est-ce Boum-Boum ?

3. Pourquoi veut-il voir Boum-Boum ?

4. Quel fut le résultat des visites du clown ?

5. Que faut-il penser de l'empressement de Boum-Boum à venir ainsi pendant plusieurs jours auprès du petit malade pour aider à sa guérison ?

Sujets de devoir. — 1^o Exercice d'observation : Que voyez-vous sur la gravure de la page 61 ? Que fait Boum-Boum sur la gravure de la page 63 ? — 2^o Exercice de langage : Êtes-vous allé au cirque?... Où?... Quand?... Dites ce que vous y avez vu?... Ce que vous y avez entendu?... Qu'est-ce qui vous a le plus amusé?... Pourquoi?...





L'ENFANT ET LE BATEAU

Sur le bassin des Tuileries ¹, un petit bateau s'en va flottant à l'aventure. Tantôt poussé par une folle brise, il gonfle ses petites voiles, s'incline et s'élançe en laissant derrière lui un faible sillage ² ; tantôt le vent se calme, et alors il s'arrête immobile, et ses voiles flottent incertaines comme les ailes d'un oiseau qui cherche à s'envoler. Mais bientôt un nouveau souffle de la brise vient enfler sa voilure ³, et le petit bateau se penche doucement, et balancé sur les vagues mignonnes de cette nappe d'eau paisible que le vent ride à peine, il s'en va, fier et sérieux comme un grand vaisseau sur la mer.

Voyez-vous là-bas, à l'autre bord du bassin, ce bel enfant qui, la tête penchée, suit d'un regard ardent et rêveur les évolutions du petit bateau ? Son imagination combine tour à tour mille incidents de voyage pour ce merveilleux bateau dont le capitaine se nomme la Fantaisie ⁴.

Peu à peu, sans qu'on puisse savoir comment cela

s'est fait, ce bassin devient un océan. Des gouffres profonds se creusent, peuplés de monstres de toutes formes ; cette bordure de pierre, c'est une côte escarpée, où des écueils⁵ mortels dressent leurs arêtes⁶ pour déchirer les flancs du navire, où des peuplades sauvages guettent du haut des rochers, les naufragés



*Voyez-vous cet enfant qui suit d'un regard ardent et rêveur
les évolutions du petit bateau ?*

que leur promet la tempête prochaine. Hélas ! le vent s'élève, la mer se gonfle, le navire affolé bondit, se couche, tournoie au milieu des vagues furieuses ! Il dérive, il s'approche, il va périr ! Allons, mes braves matelots, allons, tout le monde sur le pont !...

Hourrah ! mes braves ; encore quelques efforts et nous sommes sauvés !

Ils sont sauvés ! on a viré de bord⁷, la brise se

calme, et le navire, tournant sa proue⁸ vers la pleine mer, s'en va, voguant sur les flots vermeils⁹ vers des rivages enchantés...

Rêve, rêve encore, cher enfant ! Un jour, quand tu seras vieux, quand les chagrins auront ridé ton front et blanchi tes cheveux, tu t'arrêteras pensif au bord de ce bassin, tu te rappelleras les jours heureux de ton enfance, tandis que d'autres enfants recommenceront à cette même place, avec d'autres bateaux, un voyage imaginaire comme celui que tu fais aujourd'hui.

Eugène MOUTON¹⁰.

(Contes et Nouvelles. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *le bassin des Tuileries* : pièce d'eau située dans le jardin des Tuileries, à Paris.

2. *sillage* : trace que laisse après lui un bateau en marche.

3. *voilure* : ensemble des voiles d'un bateau.

4. *fantaisie* : imagination capricieuse. Le capitaine conduit le bateau dans des voyages extraordinaires.

5. *écueils* : rochers à fleur d'eau

sur lesquels se brisent les vaisseaux (Voir la gravure en tête de la lecture).

6. *arêtes* : angles et pointes.

7. *virer de bord* : changer de direction.

8. *proue* : partie avant du vaisseau

9. *flots vermeils* : dorés par les rayons du soleil.

10. *Eugène Mouton* : écrivain français contemporain.

Les idées. — 1. Que fait en réalité l'enfant dont on parle ?

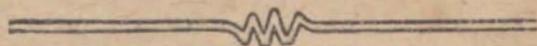
2. Où s'imagine-t-il être ?

3. Que deviennent dans son imagination le bassin?... La bordure de pierre du bassin?... Le petit bateau ?

4. Quels sont les incidents du voyage imaginaire ?

5. A quoi pensent ceux qui regardent l'enfant jouer ?

Sujet de devoir. — Justifier le genre et le nombre des adjectifs qualificatifs suivants : *petit, folle, petites, mignonnes, merocilleux, furieuses, vermeils.*



L'HÉRITAGE DE MON GRAND-PÈRE

Mon grand-père était un joli vieillard d'une extrême politesse et d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégagait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, apparaissaient fins et délicats, presque féminins sous la coquette chevelure blanche...

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré... Nous nous comprenions à merveille...

« Regarde, petit », me disait-il, quand le soleil descendait sur l'horizon...

Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient dans la mousse, au pied des châtaigniers...

Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon d'où nous participions à la sérénité¹ de la campagne, mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette qui rapprochait de nous les constellations². Vénus, Jupiter, Saturne³ et son anneau me devinrent amis...

Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère⁴, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues d'un lac souriant.

« Regarde, petit. Est-ce beau ? Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ? »

Je n'étais pas très convaincu, car je savais que mon grand-père réussissait rarement dans ses entreprises financières.

« Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil...

— Comme vous êtes riche, grand-père ! »

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et sans doute il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main et son geste fut presque solennel.

« Oui, tout cela est à moi. Eh bien, je te le donne⁵ ! »

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard.

Ainsi me furent véritablement légués le charme et la grâce de la terre.

Henri BORDEAUX⁶.

(*Carnet d'un Stagiaire. Librairie Plon.*)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *sérénité* : calme tranquillité.

2. *constellation* : groupe d'étoiles.

3. *Vénus, Jupiter...* sont des planètes ; *Saturne* est entouré d'un anneau lumineux.

4. *L'été augmente le mystère* :

les sous-bois sont plus sombres quand les arbres sont couverts de feuilles.

5. *je te le donne* : je te donne le droit de regarder, d'admirer ces beautés et d'en jouir.

6. *Henri Bordeaux* : romancier français contemporain.

Les idées. — 1. Comment était ce grand-père ?

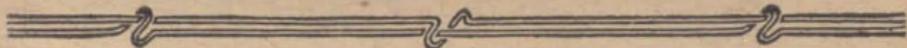
2. Pourquoi aimait-il se promener à travers la campagne ?...

3. Sur quoi appelait-il l'attention de l'enfant ?

4. Comment se passaient les soirées d'été sur le balcon ?

5. Comment peut-il dire que les plaines, les vallons et les collines et le coucher du soleil sont à lui ?

6. Que donne-t-il en somme à son petit-fils ?



AU BORD DE LA MER

Nous courions depuis le matin, cherchant la mer qui nous fuyait toujours, semblant se cacher le long de ces côtes élevées, derrière ces caps et ces presqu'îles que forment les côtes de Bretagne.

De temps en temps, un coin bleu sombre¹ s'offrait à l'horizon dans une échappée du paysage² ; mais le détour de la route tortueuse nous dérobait vite la vision entrevue³.

Nous étions arrivés dans un vieux petit village, aux rues étroites, encombrées de fumier et d'animaux de basse-cour. Les maisons ressemblaient à des huttes⁴ avec leurs portes basses, encerclées de blanc et marquées de croix à la chaux.

Il avait l'air si bien abrité et si calme, ce petit

bourg, qu'on se serait cru à vingt lieues dans l'intérieur des terres⁵.



Tout à coup, en débouchant sur la place de l'église, nous nous trouvons surpris par le grand bruit des flots illimités : c'était l'Océan.

Tout à coup, en débouchant sur la place de l'église, nous nous trouvons subitement entourés d'une lumière éblouissante, surpris de la vive fraîcheur de l'air marin et du grand bruit des flots illimités . c'était l'Océan.

D'après Alphonse DAUDET⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *un coin bleu sombre* : c'était la mer qui apparaissait.

2. *échappée de paysages* : espace libre, resserré, par lequel la vue peut se porter au loin, s'échapper.

3. *vision entrevue* : vision, appa-

rition rapide et vague ; *entrevue*, vue à peine.

4. *hutte* : pauvre cabane, légèrement construite.

5. *intérieur des terres* : loin du bord de la mer.

6. *Alphonse Daudet* : un des meilleurs prosateurs français du XIX^e siècle, mort en 1897.

- Les idées.** — 1. Que cherche depuis le matin celui qui parle ?
2. En est-il loin ?... Comment le savez-vous ?
3. Pourquoi ne voit-il pas la mer ?
4. Comment est le petit village breton ? (*Les rues... les maisons...*).
5. Qu'est-ce qui frappe tout à coup le promeneur en se trouvant en face de l'Océan ?

Sujet de devoir. — *Rappelez la définition des termes suivants : mer, côte, cap, presqu'île, océan, horizon.*

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN¹

A ceux qui sont bons, la vie est douce.

Un jour qu'il chevauchait sur un chemin des Gaules,
Saint Martin vit un vieux presque nu. Par pitié,
Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et, pour le malheureux, en coupa la moitié.

Novembre glaçait tout, et la bise était dure² ;
Mais dès qu'à ce vieillard il eut fait ce cadeau,
Saint Martin étonné, sentit moins la froidure,
Quoiqu'il n'eût plus sur lui qu'un seul pan du manteau.

Le ciel devenait bleu, l'air chaud, la terre douce ;
Le sol rayonnait comme en des mois meilleurs ;
Et sur les arbres verts, dans l'herbe, dans la mousse,
Au chant des nids³ s'ouvrait la corolle⁴ des fleurs.

Depuis ce jour, afin d'en marquer la mémoire,
La Saint-Martin chez nous ramène un peu l'été.



*Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et, pour le malheureux, en coupa la moitié.*

Soyez bons ! vous verrez, même en la saison noire⁵,
Le renouveau⁶ sourire à votre charité.

Émile BLÉMONT⁷.

(*Les beaux Rêves*. Lemerre, édit.)

Explications et questions.

Les mots. 1. *La Saint-Martin* : fête catholique célébrée le 11 novembre en l'honneur de saint Martin, ancien évêque de Tours, mort vers 396.

2. *la bise était dure* : le froid était pénible, douloureux.

3. *au chant des nids* : au chant des oiseaux.

4. *corolle* : partie de la fleur

formée par les pétales et généralement colorée de teintes vives.

5. *saison noire* : saison sombre, l'hiver.

6. *renouveau* : retour de la belle saison ; le printemps.

7. *Emile Blémont* : poète français (1839-1927).

Les idées. — 1. Que fit saint Martin pour le vieillard presque nu ?

2. Saint Martin eut-il plus froid après avoir donné la moitié de son manteau ?... Pourquoi ?

3. Croyez-vous vraiment que la température devint subitement plus douce ? (*Saint Martin était joyeux de sa bonne action, il sentait moins le froid, et la nature lui paraissait plus belle*).

Sujet de devoir. — Indiquez à quel temps sont les verbes suivants : *chevauchait, vit, ôta, eut étonné, eût, marquer, ramène, soyez, verrez, sourire*.

Ex. : chevauchait, imparfait de l'indicatif.



Lecture du Samedi

LA BOBINE MERVEILLEUSE :

Conte

Notre impatience fait souvent notre malheur.

Un petit prince fut un jour réprimandé sévèrement par son précepteur². Le soir, il songeait tristement qu'on est bien malheureux d'être enfant parce qu'il faut obéir. Il aurait voulu être déjà un homme.

Tout en pleurant, l'enfant s'endormit. Le lendemain en s'éveillant, il vit à côté de lui une jolie bobine³ de soie qui brillait aux rayons naissants de l'aurore. Surpris, il allait la saisir, quand de la bobine une toute petite voix s'échappa et murmura les paroles suivantes : « Prends garde, enfant, prends

garde ! Le fil merveilleux qui s'enroule autour de moi représente toute la suite de tes jours. Vois-tu, à mesure que les instants s'écoulent, ce fil se déroule et se dévide. Hier, tu souhaitais pouvoir à ton gré hâter ta vie. Je t'en donne le pouvoir. Mais rappelle-toi que ta main, qui peut dévider ce fil tout entier en un instant, ne pourra en pelotonner de nouveau un seul brin. »

Le petit prince regarda la bobine sans oser y toucher. Puis il s'enhardit et il tira un petit bout de fil seulement de manière à passer un jour et il se revit près de s'endormir dans le lit où il venait de s'éveiller : « Un jour, pensa-t-il, ce n'est pas assez, je veux grandir et être homme ! »

Saisissant la bobine, il se mit à tirer le fil et il se vit devenu homme, avec de la barbe au menton. Il était roi ; des conseillers et des courtisans l'entouraient et lui parlaient des affaires de l'État.

Ce fut d'abord une grande joie pour lui. Puis il voulut être marié, avoir des enfants... et déjà il se voit père de famille. Enfin, impatient de voir ses enfants grandir, de nouveau il tire le fil de la bobine et ses années passent emportées dans un tourbillon. Après chaque désir rassasié, il en voyait renaître un autre, plus ardent, et de nouveau la bobine tournait entre ses doigts et de nouveau le fil se dévidait.

Or, il arriva qu'un jour, derrière le fil de soie, le bois doré de la bobine se montra tout à coup. Le roi en fut surpris et effrayé ; il osait à peine regarder le



LA BOBINE MERVEILLEUSE

Il arriva qu'un jour, derrière le fil de soie, le bois doré de la bobine se montra tout à coup...

fil qui se déroulait tout seul, lentement. Que n'eût-il pas donné pour pouvoir pelotonner de nouveau un brin de fil sur la bobine qu'il regardait avec tristesse!

La petite voix se fit encore entendre.

« Ô prince! les jours passés ne reviennent point. Tu as dépensé ta vie follement! Elle te paraît vide : c'est que tu ne l'as point remplie de bonnes actions ; elle te paraît malheureuse : c'est que tu n'as point su l'employer utilement. Ton impatience, au fond, c'était de la paresse, c'est pour échapper à la tâche journalière que tu as voulu vivre vite. Va, si tu n'es pas heureux, c'est que tu ne l'as pas mérité. »

J.-M. GUYAU⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *merveilleux* : doué d'un pouvoir extraordinaire.

2. *précepteur* : maître chargé de l'éducation d'un enfant dans sa famille.

3. *bobine* : petit cylindre de bois sur lequel on enroule le fil ou la soie.

4. *dévider* : dérouler le fil d'une bobine pour en faire un écheveau ou un peloton.

5. *rassasier* : sens propre, satisfaire sa faim ; sens figuré, contenter un désir.

6. *J.-M. Guyau* : écrivain philosophe français, mort en 1888.

Les idées. — 1. Que désirait ce jeune prince?... Pourquoi voulait-il ne plus être enfant ?

2. Que vit-il sur sa table le lendemain matin ?

3. Quelles paroles entendit-il prononcer ?

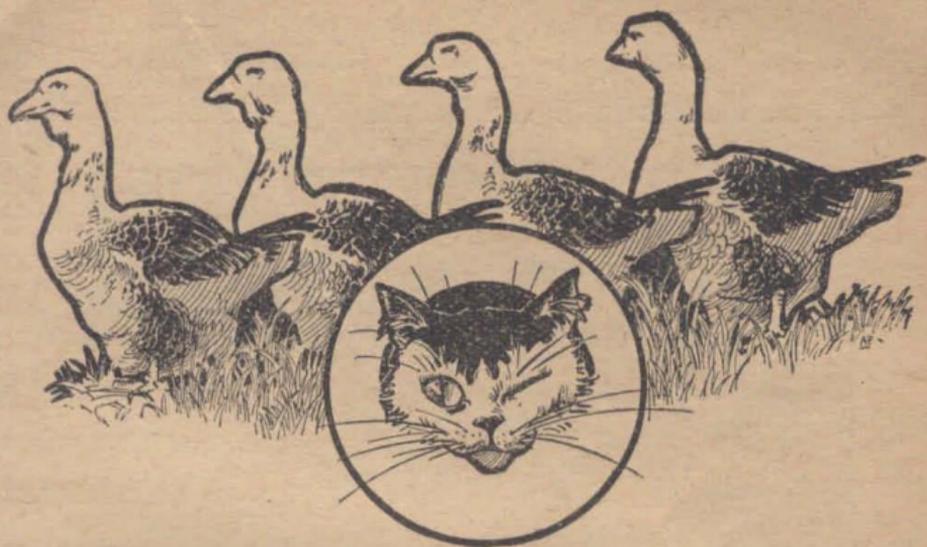
4. Quel danger présentait la bobine merveilleuse ?

5. Pourquoi le jeune prince voulut-il vieillir d'abord?... Quels autres motifs invoqua-t-il ensuite ?

6. Qu'arriva-t-il enfin?... Quelle fut alors sa crainte ?

7. La bobine merveilleuse l'avait-elle rendu heureux?... Pourquoi ?

Sujet de devoir ou d'élocution. — *Croyez-vous qu'il existe de pareilles bobines?... Pourquoi?... Pourquoi raconte-t-on quelquefois des récits qui ne sont pas vrais comme les contes, les fables ?*



LE CHAT DANS LA BASSE-COUR

Rien ne me divertit comme un chat dans une basse-cour. C'est un spectacle charmant.

Regardez-le. Il est là couché au soleil, roulé dans sa fourrure. Il a chaud, il est bien.

Et pendant que le chien, fatigué d'avoir veillé toute la nuit, dort dans sa niche, que le pourceau grogne, que le dindon glousse et fait la roue¹, que les oies et autres volailles cancanent² et bavardent au hasard, lui, il regarde et ne dit rien.

S'il s'absente une heure ou deux, c'est pour aller chasser dans le verger, chasser non en chien, mais en chat, non pour les autres, mais pour lui.

Il a déjeuné discrètement³, dans l'ombre, d'un moineau ou d'un chardonneret. Il rêve, il observe; et toujours et dans tous ses mouvements et dans

toutes ses actions, il déploie⁴ vis-à-vis des autres bêtes qui l'entourent des manières d'homme bien



Pendant que les volailles bavardent, le chat regarde et ne dit rien.

élevé qui se serait fourvoyé⁵ dans une réunion d'imbéciles.

D'après Victor HUGO⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *faire la roue* : le dindon, le paon déploient en éventail, *en roue*, les plumes de leur queue.

2. *cancaner* : parler d'une

façon désobligeante pour le prochain. Les volailles semblent entre elles critiquer les voisins.

3. *discrètement* : sans le dire, sans qu'on s'en aperçoive.

4. *déployer* : sens propre, développer ce qui était *ployé* ; sens figuré : montrer, étaler.

5. *fourvoyé* : qui s'est égaré.

qui est hors de la *voie*.

6. *Victor Hugo* : un de nos plus grands écrivains français (1802-1885).

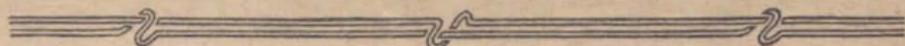
Les idées. — 1. Où est couché le chat ?

2. Que font les autres animaux de la basse-cour ?

3. Où va le chat quand il s'absente un moment ?

4. Que semble-t-il penser des autres bêtes ?

Sujet de devoir. — *Faites la description de la gravure placée en haut de la page 77 (1° les oies : combien y en a-t-il ? Comment sont-elles ? Que font-elles ? — 2° le chat...).*



LE GRAND FRÈRE

*Dans la famille, les aînés remplacent les parents ;
ils sont les protecteurs des plus petits.*

En avant ! Sous le fouet du conducteur, la vieille diligence¹ s'ébranle, et va roulant à grand bruit sur la route de Paris.

Un petit garçon vient de s'installer sur le haut de la voiture. Il est pauvrement vêtu. La bise² d'hiver souffle : comme il fait froid ! Le petit garçon tremble de tous ses membres.

Derrière la diligence marchait un jeune homme à l'air intelligent et fier. Lorsque le galop des chevaux emporta avec rapidité la voiture, il se mit à courir, et, malgré le froid, la sueur coulait de son front. Quand les chevaux ralentissaient le pas, il n'en marchait pas moins vite, et s'efforçait de prendre de l'avance sur eux.

Il tournait souvent les yeux vers le haut de la diligence, à l'endroit où l'enfant était placé, et l'enfant répondait à son regard par un sourire.

« N'as-tu point froid, Honoré? » cria d'en bas le



Il tournait souvent les yeux vers le haut de la diligence, et l'enfant répondait à son regard par un sourire.

jeune homme en voyant l'air transi³ du petit garçon.

— Oh! si, Michel, j'ai bien froid.

— Tiens! prends ceci pour te couvrir. Je me réchaufferai en courant un peu plus vite. »

Et, ôtant sa veste, il la lui jeta.

« Comme il vous aime, ce jeune homme! dit un voyageur à l'enfant.

— Je crois bien qu'il m'aime! et je l'aime bien aussi : c'est mon grand frère.

— Mais pourquoi suit-il ainsi la diligence, au lieu de monter auprès de vous ?

— Pourquoi ? C'est que nous ne sommes pas riches, voyez-vous. Notre pauvre père, qui nous avait amenés avec lui en province, est mort il n'y a pas longtemps, en nous laissant vingt francs. Nous nous sommes dit : il faut aller à Paris, pour retrouver notre mère et chercher de l'ouvrage. Michel s'est alors informé du prix que coûtait le voyage en diligence : c'était juste vingt francs, tout ce que nous possédions. « Je payerai ta place, petit frère, m'a-t-il dit ; et moi j'irai à pied. » Je voulais aller à pied, moi aussi ; mais il n'a pas voulu, en disant que je n'aurais pas la force.

— C'est un brave garçon que votre frère Michel, dit le voyageur.

— Mais, hasarda une bonne paysanne du Berry⁴, c'est impossible qu'on laisse ce jeune homme faire la route à pied : il en mourrait de froid et de fatigue.

— Nous sommes vingt voyageurs : que chacun de nous donne un franc, et la place de Michel sera payée. Vous, conducteur, vous donnerez votre couverture pour lui envelopper les épaules. »

Tous se rangèrent à l'avis de la dame charitable : les vingt francs furent vite recueillis, et l'on appela le jeune Michel pour venir prendre place à côté de son frère. Vous pensez s'il fut surpris et content.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *diligence* :
voiture publique servant au
transport des voyageurs.

2. *bise* : vent froid du nord.

3. *transi* : saisi, engourdi par
le froid.

4. *Berry* : ancienne province
française située au sud de la
Loire et dont le chef-lieu était
Bourges.

5. *J.-M. Guyau* : voir page 76,
note 6.

Les idées. — 1. Où est placé le petit frère pour faire le voyage de Paris ?

2. Pourquoi le frère aîné marche-t-il à pied ?

3. Pourquoi les deux enfants n'avaient-ils pas d'argent ?

4. Comment l'aîné se montre-t-il encore bon frère ?

5. Que propose la paysanne du Berry ?...

Sujet de devoir. — Trouver le verbe dont chacun des
noms suivants est le sujet : *bise, petit garçon, jeune homme, che-
vaux, enfant, réchaufferai.*

Ex. : bise sujet de...

UNE ÉCOLE D'AUTREFOIS

Il n'y avait pas de cheminée dans la classe; elle n'était donc pas chauffée. Le maître prétendait qu'on n'y souffrait jamais du froid, parce qu'elle était extrêmement petite et qu'on y était fort entassé. Il était pourtant obligé quelquefois de permettre une petite sauterie¹ d'un quart d'heure, pour nous réchauffer. Comme il fallait descendre deux marches pour entrer dans l'école et qu'on n'y voyait aucune trace de plancher ni même de pavage, la petite sauterie devenait quelquefois un peu périlleuse² à la suite des grandes pluies qui ne son^t pas rares dans ce pays.

Quant au mobilier, il était des plus sommaires³.

Six bancs en sapin, une seule table sur laquelle huit élèves pouvaient écrire à la fois, et, pour le maître, une chaise de paille. Pas une carte ni un



La classe était extrêmement petite et on y était fort entassé.

tableau noir sur les murs. D'ailleurs, qu'en aurait-on fait? C'est à peine, avec cette étroite et unique fenêtre, si l'on pouvait lire dans le livre qu'on tenait à la main.

Quoique je fusse habitué à ces intérieurs bretons, toujours plongés dans une demi-obscurité, je ne

m'étais pas attendu à un si complet dénuement⁴. Une seule chose me réconciliait avec le spectacle que j'avais sous les yeux, c'était l'air de contentement du maître et la bonne humeur des élèves.

Jules SIMON⁵.

(*Premières Années*, E. Flammarion, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *sauterie* : petite danse où les enfants sautent pour se réchauffer.

2. *périlleuse* : qui présente quelque danger, quelque *péril*, à cause du sol en terre battue détrempée par la pluie.

3. *sommaire* : réduit à peu de chose.

4. *dénuement* : pauvreté, manque complet des choses nécessaires.

5. *Jules Simon* : écrivain philosophe et homme politique français, mort en 1896.

Les idées. — 1. Comment était la salle de classe dans cette ancienne école (vers 1823) ?

2. Pourquoi n'y avait-on pas trop froid ?

3. En quoi consistait le mobilier ?

4. Y faisait-il clair ?... Pourquoi ?

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — *Dites en quoi votre école diffère de cette école d'autrefois (Dimensions, chauffage, éclairage, mobilier...).*

ROLAND A RONCEVAUX

Le noble Charles¹, roi des Francs,
Avait passé monts et torrents.

Restait l'arrière-garde²,

Ayant pour chef Roland le preux³.

Voilà qu'il se hasarde

Au fond d'un val bien ténébreux.



ROLAND A RONCEVAUX

*Enfin, percé de part en part,
Roland sonna : c'était trop tard.*

*Autour de lui, dans l'ombre,
Râlaient les gens et les chevaux.*

Hélas ! le traître⁴ Ganelon
A fait garder ce noir vallon ;
Car une armée immense
Soudain descend des pics voisins.
La lutte à mort commence,
Aux cris stridents⁵ des Sarrasins⁶...

Blessé trois fois, sire Olivier⁷
Dit à Roland : « Beau chevalier,
Là-bas est Charlemagne.
Sonnez vers lui, sonnez du cor,
Sonnez par la montagne ! »
Le bon Roland dit : « Pas encor. »

Enfin, percé de part en part,
Roland sonna : c'était trop tard.
Autour de lui, dans l'ombre,
Râlaient⁸ les gens et les chevaux.
Vaincu, mais par le nombre,
Roland mourut à Roncevaux⁹.

Maurice BOUCHOR¹⁰.

(*Chants scolaires*. Hachette et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots — 1. *Le noble Charles* : il s'agit de Charlemagne revenant de faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne et traversant les Pyrénées.

2. *restait l'arrière-garde* : l'arrière-garde n'avait pas encore passé la montagne.

3. *Roland le preux* : Roland, guerrier vaillant, neveu de Charlemagne; *preux*, brave et loyal.

4. *traître* : celui qui livre honteusement à l'ennemi ce qu'il avait mission de défendre. Ganelon livra Roland aux Sarrasins par jalousie.

5. *strident* : son aigu, criard, guttural.

6. *Sarrasins* : les Arabes d'Espagne.

7. *sire Olivier* : compagnon d'armes de Roland. *Sire* signifie seigneur.

8. *râler* : produire un son enroué en respirant avec difficulté : se dit des agonisants.

9. *Roncevaux* : vallée et ce des Pyrénées occidentales.

10. *Maurice Bouchor* : poète français (1855-1929).

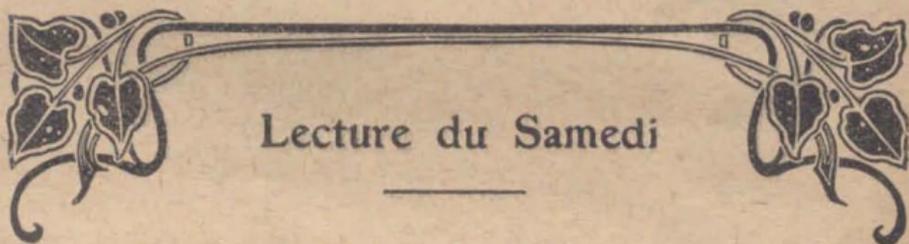
Les idées. — 1. Résumez la première strophe (*Charlemagne.. Roland...*).

2. Qu'a fait Ganelon ?

3. Pourquoi Olivier demande-t-il à Roland de sonner du cor ?

4. Qu'arriva-t-il ?

Sujet de devoir. — Indiquez le sujet de chacun des verbes suivants : *avait passé, restait, a fait, descend, râlaient, mourut.*



Lecture du Samedi

LE GRAND SAVANT

Les vrais savants sont modestes, les ignorants croient tout savoir.

Il y avait une fois un petit garçon qui était toujours le premier à l'école. Prix de grammaire, prix d'arithmétique, prix d'histoire, prix de géographie, il les avait tous.

Et cela, il faut le dire, enflait bien un peu le pauvre petit et il s'habituaient tout doucement à se prendre pour un savant.

Il avait pour voisine une petite fille qui venait souvent jouer avec lui. Elle n'avait pas autant de facilité pour apprendre, mais c'était une bien gen-

tille enfant, aimable et douce avec tout le monde, obéissante avec ses parents.

Notre grand savant s'avisa² un beau jour qu'il était nécessaire de s'assurer si cette petite ignorante était



« Je parierais que vous ne sauriez pas même me nommer les départements du bassin de la Loire. »

digne de sa compagnie, et il voulut se rendre compte de ce qu'elle savait.

La chère enfant étant donc venue le chercher pour lui montrer un beau livre d'images qu'elle avait reçu de sa marraine, il l'accueillit avec un petit air digne et froid³.

« Mademoiselle, lui dit-il, je ne demande pas mieux que d'aller jouer avec vous, mais auparavant, je désirerais savoir si vous êtes en état de convertir une fraction ordinaire en fraction décimale. »

Elle se mit à rire.

« Oh ! je n'en suis pas encore là. Je vais bientôt commencer la division.

— Fort bien ! Vous me direz au moins la différence qui existe entre une proposition principale et une proposition absolue ?

— On nous l'a dit l'autre jour en classe, mais je ne me le rappelle plus...

— De mieux en mieux. Je parierais presque que vous ne sauriez pas même me nommer les départements du bassin de la Loire. »

Elle demeura muette ; ses connaissances géographiques ne s'étendaient pas encore au bassin de la Loire.

Après cet examen, le jeune savant estima que son savoir ne lui permettait plus de jouer avec une petite fille aussi ignorante.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, les contes et les images ne m'intéressent plus. »

La pauvre petite, se mit à pleurer, car il lui semblait bien dur de perdre son compagnon de jeu à cause du bassin de la Loire et de la proposition principale absolue.

La marraine de la fillette entra à ce moment. Touchée du chagrin de sa chère filleule, elle désira corriger le petit orgueilleux.

« Tu ne sais donc rien, ma chère enfant ? dit-elle à la petite fille. Eh bien ! sauras-tu me dire ce qu'il faut faire pour bien vivre ?

— Oh ! Marraine, cela n'est pas difficile. Il faut être bon avec tout le monde.

— Bien, dit MARRAINE ; maintenant, venez avec moi, mon ami, continua-t-elle en se tournant vers le petit garçon. Vous en savez trop long, c'est vrai, pour fréquenter les petites filles. Ce qui vous convient, c'est la société des savants. »

Disant cela, elle le prit par la main et le conduisit dans une des salles de l'Observatoire⁴ où se trouvait un grand savant qui étudiait le mouvement des astres.

« Bonjour, maître, dit MARRAINE ; voici un jeune savant que je vous amène pour faire conversation avec vous. »

Le grand homme tendit la main au petit garçon :

« Je vous fais mon compliment, lui dit-il. Savant, à votre âge ! C'est très beau. Voulez-vous m'aider à trouver une comète que nous attendons depuis un mois ? Je cherche en ce moment ce qui a pu la retarder en route. Nous chercherons ensemble. »

Chercher les comètes, c'était un peu trop fort pour notre écolier qui n'était pas allé plus loin que la règle d'intérêt. Il se contenta de rougir.

« Eh bien ! nous traiterons une question d'optique⁶ ou d'acoustique⁷, à votre choix. »

Le pauvre enfant, tout épouvanté, ne savait plus où se cacher.

« Vous connaissez au moins les logarithmes⁸ ? »

Il répondit, en retenant une envie de pleurer, qu'il

ne connaissait pas ces bêtes-là, mais qu'il pourrait bien convertir une fraction ordinaire en fraction décimale.



« Voulez-vous m'aider à trouver une comète que nous attendons depuis un mois ? »

Le vrai savant ne parut pas surpris du tout.

Marraine prit la parole :

« Maître, dit-elle, il y a une petite fille qui dit que pour bien vivre, il faut être bon avec tout le monde. En savez-vous plus long qu'elle là-dessus ?

— A Dieu ne plaise que j'aille m'en vanter ! Elle dit tout ce qu'il y avait à dire, la chère petite !

— Allons nous-en d'ici, dit MARRAINE à son compagnon, il n'y fait pas bon pour vous⁹. »

Le jeune savant fut ensuite conduit chez un grand historien où il ne tarda pas à comprendre une nouvelle fois qu'il n'était qu'un ignorant

« Maître, dit encore MARRAINE, il y a une petite fille qui dit que pour bien vivre, il faut être bon avec tout le monde. Doutez-vous de ce qu'elle dit là ?

— Le ciel m'en préserve !... Il n'y a pas à douter de ce qu'elle dit, la chère enfant ! »

Et MARRAINE, après avoir remercié l'historien, ramena à la maison le petit garçon qui avait un peu de mauvaise humeur.

« Et maintenant, dit la bonne MARRAINE, embrassez ma filleule et allez voir ses images, vous l'avez bien gagné. »

Le petit garçon embrassa la petite fille et il alla voir les images qui lui plurent infiniment.

Jean MACÉ¹⁰.

(Contes du petit Château. J. Hetzel, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *enfler* : sens propre, gonfler en remplissant d'air; sens figuré, enorgueillir.

2. *s'aviser* : avoir l'idée de quelque chose.

3. *air digne et froid* : air grave et indifférent.

4. *Observatoire* : établissement

où l'on étudie les astres.

5. *comète* : astre qui décrit autour du Soleil une courbe très allongée et qui est suivi d'une longue queue lumineuse. La marche des comètes est irrégulière.

6. *optique* : étude de la lumière.

7. *acoustique* : étude du son.

8. *logarithmes* : partie de l'arithmétique que l'on n'enseigne pas aux enfants.

9. *il n'y fait pas bon pour vous* :

vous n'y aurez guère de succès.

10. *Jean Macé* : écrivain français, fondateur de la *Ligue de l'Enseignement*, mort en 1894.

Les idées. — 1. Quel était le défaut de ce petit garçon ?

2. Comment fit-il de la peine à sa petite amie ?

3. Où le mena d'abord Marraine ?

4. Qu'apprit-il chez le premier savant ?... Et chez le second ?

5. Que pensèrent les deux savants de ce qu'avait répondu la petite fille ?

6. Pensez-vous que le petit garçon fut corrigé ?

Exercice d'observation et de langage. — 1^o *Que voyez-vous sur la gravure de la page 88 ?*

Pourquoi le petit garçon a-t-il l'air si fier ? Pourquoi la petite fille paraît-elle surprise et attristée ?

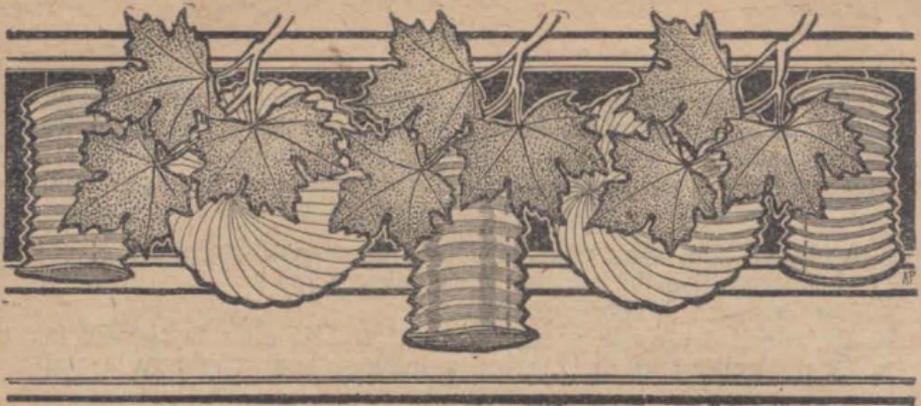
2^o *Que voyez-vous sur la gravure de la page 91 ?*

Le petit garçon paraît-il aussi fier que sur la gravure précédente ? Pourquoi ?

Sujet de devoir. — **Trouver l'infinitif des verbes suivants :**
avait, était, enflait, venait, voulut, savait, fait, dit, alla.

Ex. : avait, infinitif : avoir.





SUR LE CHAMP DE FOIRE

Que de choses admirables¹ on voit sur le champ de foire ! Véritablement, tout ce que les hommes ont inventé de plus remarquable se trouve dans les deux douzaines de baraques qui s'alignent sous les platanes, offrant à tous les sens des jouissances variées et infinies !

L'oreille est délicieusement chatouillée du charivari² des manèges et des phonographes auxquels s'ajoutent l'orchestre des saltimbanques³ et celui de la ménagerie ; et l'on n'a pas le chagrin de les quitter l'un pour l'autre ; de n'importe quel coin de la place, on les entend tous à la fois.

L'odorat se délecte de parfums exquis de friture, de caramel et de chocolat ; des piles de sucreries, de nougats, de crêpes, de gâteaux de toutes sortes s'offrent à la gourmandise éveillée.

Les boutiques contiennent tout ce qu'on peut convoiter⁴ : jouets, médaillons, faïences, objets d'art ou

d'utilité, tout est à la portée de la main, à des prix incroyables de bon marché. A chaque pas l'attention



Ici, ce sont des saltimbanques qui donnent la parade ; un singe attroupe les enfants par ses grimaces ; un perroquet interpelle les passants ; plus loin, un chameau regarde, dédaigneux, par dessus la foule.

est attirée par un spectacle nouveau. Ici, ce sont des saltimbanques qui donnent la parade⁵. Plus loin, un singe attroupe des enfants par ses grimaces. Plus

loin encore, c'est le chameau impassible qui regarde devant lui, dédaigneux, par-dessus la foule. Un perroquet interpelle les passants qui lui répondent. C'est un mélange extraordinaire d'impressions nouvelles, joyeuses, exquises.

Bouche bée⁶, les enfants s'arrachent avec peine d'un spectacle pour aller plus loin en voir un autre qui les attire et qui leur fait oublier le précédent.

Quel bonheur d'être à la foire avec des sous dans sa poche !

D'après André LICHTENBERGER⁷.

(Line. Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Que de choses admirables...* : c'est l'opinion d'une petite fille décidée à tout admirer ; pour elle, tout est délicieux sur le champ de foire : le charivari des musiques et l'odeur des fritures sont également exquis. L'auteur s'amuse à exagérer les joies de la petite fille étonnée et ravie.

2. *charivari* : bruit assourdissant et désagréable.

3. *saltimbanque* : celui qui fait des exercices de force ou d'adresse sur les places publiques.

4. *convoiter* : désirer avec force.

5. *parade* : scène burlesque jouée à la porte d'une baraque pour attirer les spectateurs.

6. *bouche bée* : voir page 50, note 1.

7. *André Lichtenberger* : voir page 9, note 17.

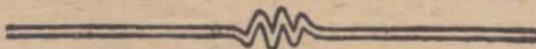
Les idées. — 1. Qu'entend-on à la foire ?... (*Deuxième paragraphe*). — Quelles odeurs sent-on ? (*Troisième paragraphe*).

2. Que voit-on ? (*Quatrième paragraphe*).

3. Croyez-vous que tout cela soit aussi délicieux, aussi exquis que l'auteur se plaît à le dire ?

4. Pourquoi l'auteur parle-t-il ainsi ?

Sujet de devoir. — Dites ce que vous avez entendu à la dernière foire ou fête à laquelle vous êtes allé.



LES POUPÉES

L'auteur, visitant une exposition de jouets, s'inquiète de ne voir que des poupées richement vêtues de soie, parées de rubans, de dentelles et de bijoux, lorsqu'il rencontre enfin les modestes poupées qu'il cherchait.

J'ai cherché longtemps une poupée économe qui portât sans rougir une robe d'indienne¹. Enfin j'ai découvert, modestement tapie comme une violette, une servante du Calvados, habillée en vraie Normande, et à côté d'elle, un paysan breton. J'aime à voir ces costumes de nos vieilles provinces ; ils apprennent aux enfants que toute la France ne porte pas des habits noirs² et des robes à falbalas³.

En les regardant, les enfants voyagent en imagination, s'accoutument à observer autour d'eux les différences de costumes, puis les différences de langage, puis celles des mœurs.

Et puis, cette Normande et ce Breton ont l'air de si honnêtes gens ! Il est tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc ; mais à cet air tranquille et content on voit qu'il a travaillé toute la semaine.

Et la servante ! regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage

et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots ! C'est là une bonne fille, soyez-en sûr, propre, laborieuse, qui a la paix



Enfin, j'ai découvert une servante du Calvados, habillée en vraie Normande et, à côté d'elle, un paysan breton.

de l'âme et la santé du corps, et avec qui la ferme ne chôme⁴ pas.

Voilà de vraies poupées, simples, aimables et utiles ! Quant à ces péronnelles⁵ qui se guindent⁶ dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : « Regardez-moi ! » fi⁷ de leur impertinence et de leur vanité !

Henri RIGAULT⁸.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *indienne* :
toile de coton avec dessins m-
primés qu'on fabriquait pri-
mitivement dans l'Inde.

2. *habits noirs* : vêtements de
cérémonie pour les hommes.

3. *falbalas* : volants d'étoffe
qui ornent une robe.

4. *chômer* : cesser de tra-

vailler.

5. *péronnelle* : femme sotte
et prétentieuse.

6. *se guinder* : prendre un air
affecté et prétentieux.

7. *fi!* exclamation marquant
le jédain.

8. *Henri Rigault* : écrivain
français, mort en 1858.

Les idées. — 1. Que cherche l'auteur parmi la foule des riches
poupées ?

2. Que rencontre-t-il enfin ?

3. Comment est vêtu le paysan breton ?

4. Comment est habillée la servante normande ?

5. En quoi ces modestes poupées sont-elles utiles aux enfants ?

Sujet de devoir. — 1. *Pour les petites filles* : Dites comment
est habillée votre poupée ?... (Commencer par la tête et descendre).

2. *Pour les garçons* : Quels sont les jouets qui conviennent
aux garçons ?... Parmi ceux-ci, lesquels préférez-vous ?...
Pourquoi ?

LE VENT

Vent, quand tu passes, des fanfares¹
Montent des bois extasiés²,
Et mille pétales hilares³
Tombent des branches de rosiers;
Narguant⁴ la faucille tranchante,
Le blé mur chante;
Les épis se choquent du front;
Et les champs semblent faire entendre,
Sous le ciel tendre,
La voix des êtres qu'ils créeront⁵.

Ô Vent béni, c'est toi qui pousses,
Pour nous donner des pains bien blancs,
Les ailes fantastiques et rousses
De nos moulins gesticulants :



Ô vent
*Fais tomber les pommes du riche
Sur la route des malheureux !*

Tic tac, tic tac ! Et, monotone,
La meule entonne
En ton honneur une chanson.
Tic tac, tic tac ! Le meunier siffle,
L'âne renifle
Et puis chante, à l'odeur du son.

Ô Vent, sois doux aux chiens sans niche;
Aux gueux⁶ sans toit, sois généreux !
Fais tomber les pommes du riche
Sur la route des malheureux !
Sois doux aux nouvelles nichées
Effarouchées,
Dont les ailes n'osent s'ouvrir !
Sois doux aux fleurs des vieilles branches,
Aux mèches blanches
Des vieillards las qui vont mourir !

Jean RAMEAU⁸.

(*Nature*. Albert Savine, édit.)

Les deux premières strophes doivent être dites d'un ton gai un peu chantant; la troisième strophe est une prière lente et attristée, il faut la dire d'un ton suppliant et très doux.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *fanfare*: musique bruyante du vent sifflant à travers les branches des arbres.

2. *extasiés*: ravis. Les bois écoutent avec admiration la musique du vent.

3. *hilarés*: riants, joyeux, sans doute parce qu'ils tombent en voltigeant.

4. *narguer*: se moquer, oublier. En chantant les blés ou-

blent la faucille qui les attend.

5. *les êtres qu'ils créeront*: les hommes qu'ils nourriront.

6. *fantastique*: extraordinaire. *Ailes fantastiques*: qui apparaissent comme les bras formidables d'un être surnaturel.

7. *gueux*: pauvre sans pain et sans gîte.

8. *Jean Rameau*: poète français contemporain.

Les idées. — 1. Quels sont les êtres qui chantent sous le vent? (*Première strophe*).

2. Le vent ne fait-il pas quelque chose d'utile? (*Deuxième strophe*).

3. Que doit faire le vent pour les chiens?... les gueux?... les nichées?... les fleurs... les vieillards?

4. Pour les malheureux, ne doit-il pas faire quelque chose de plus?

Sujet de devoir. — Quand le vent souffle fort, que voyez-vous?... (*Nuages, arbres, feuilles, poussière, passants*)... Qu'entendez-vous?

SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS

C'est vers la fin de novembre 885 que les Normands se montrèrent devant les murailles de Paris. Leurs sept cents navires, peints de différentes couleurs et où flottaient les bannières¹ de leurs chefs, remontèrent la Seine jusqu'à l'endroit où s'élève maintenant le Louvre. Ils étaient montés par quarante mille barbares, à la tête desquels était le roi Siegfrid.

Siegfrid mit pied à terre et demanda une entrevue à l'évêque de Paris, Gozlin.

« Évêque, lui dit-il, moi et les miens ne voulons faire aucun mal. Permetts-nous seulement de passer sous les ponts pour remonter la Seine. »

Gozlin ne se laissa point duper par les paroles artificieuses² du barbare.

« Siegfrid, répondit-il, l'empereur Charles nous a donné Paris à garder : si tu étais à notre place, livrerais-tu la ville que tu aurais juré de défendre ?

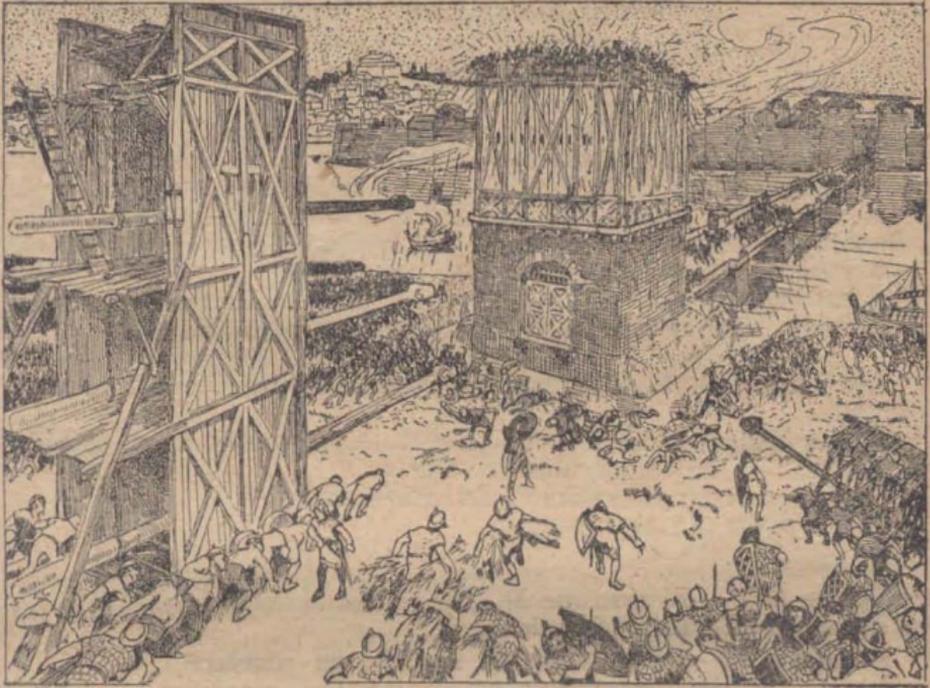
— Moi ! répondit orgueilleusement Siegfrid. Ah ! si je le faisais, ma tête mériterait de tomber sous la hache et d'être jetée en pâture aux chiens.

— Tu as dicté toi-même notre réponse, dit Gozlin.

— Alors, malheur à vous ! malheur à votre ville ! » s'écria le roi en se retirant.

Le lendemain à l'aube, les Normands donnèrent l'assaut³. Ils avaient avec eux de formidables ma-

chines qui ébranlaient les murailles : à chaque coup il semblait que l'enceinte tout entière allait s'écrouler. Mais les Parisiens attendaient l'ennemi d'un



Leurs formidables machines ébranlaient les murailles.

cœur ferme. Leurs chefs⁴ les soutenaient de la voix et de l'exemple...

Les Normands, de leur côté, ne voulaient pas lâcher prise et ils restèrent onze mois devant la ville qu'ils avaient juré de prendre. Cependant, les vivres devenaient rares. Les Parisiens tenaient toujours ; ils attendaient le secours de l'empereur Charles-le-Gros. Il parut enfin, venant d'Allemagne et suivi d'une armée immense.

Quand, du haut des remparts, les Parisiens virent

briller des milliers de casques sur les pentes de Montmartre⁵, ils poussèrent des cris de joie : ils étaient sauvés !

Charles NORMAND⁶.

(Scènes historiques. Librairie Armand Colin).

Explications et questions.

Les mots. — 1. *bannière* : sorte de petit drapeau, ou étendard d'église.

2. *artificieux* : rusé et qui cherche à tromper.

3. *assaut* : attaque pour prendre une ville forte.

4. *leurs chefs* : l'évêque Goz-

lin, Eudes, comte de Paris, et l'abbé de Saint-Germain, Ebles.

5. *Montmartre* : colline située sur la rive droite de la Seine et qui est aujourd'hui enclavée dans Paris.

6. *Charles Normand* : historien français, mort en 1915.

Les idées. — 1. Comment les Normands arrivèrent-ils devant Paris ?

2. Que demanda Siegfried à Gozlin ?... Que voulait-il en réalité ?

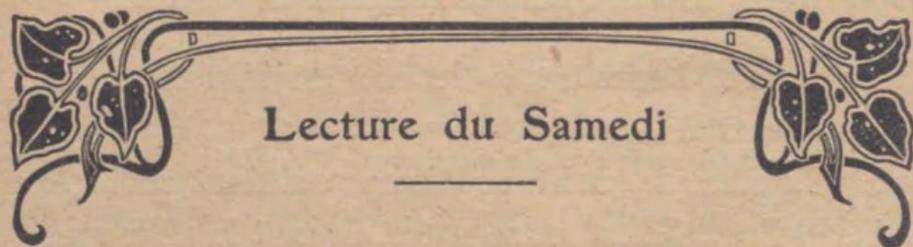
3. Combien de temps dura le siège ?

4. Comment se défendirent les Parisiens ?

5. Qui vint à leur secours ?

Sujet de devoir. — 1^o Examinez sur la gauche de la gravure (page 103), la machine de guerre des Normands et dites comment elle devait fonctionner.

2^o Pourquoi les verbes suivants sont-ils au pluriel ?...
Se montrèrent, flottaient, remonèrent, étaient, donnèrent, attendaient.



Lecture du Samedi

LES INCONVÉNIENTS DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Au lieu de se rendre à l'école, le petit Frédéric est allé patauger dans les ruisseaux avec trois ou quatre galopins du village. Son père, en ayant été informé, le

menaça d'une punition sévère s'il lui arrivait encore de manquer la classe.

Trois jours après, Frédéric, oubliant la défense qui lui avait été faite, retournait aux ruisseaux. Pendant que les enfants, jambes nues, pataugent et s'éclaboussent avec de grands éclats de rire, le père de Frédéric apparaît tout à coup : « Cela va bien, dit-il. Tu sais ce que je t'ai promis ? Va, je t'attends ce soir. » Frédéric, épouvanté à l'idée du châtiment qui l'attend, décide de ne pas rentrer à la maison et s'enfuit à travers la campagne au hasard des chemins.

Le soleil commençait à baisser vers son couchant ; j'étais las, j'avais peur...

« Il se fait tard, pensai-je, et, maintenant, où vas-tu souper ? Il faut aller demander l'hospitalité dans quelque ferme. »

Et, m'écartant de la route, doucement, je me dirigeai vers un petit mas¹ blanc, qui m'avait l'air tout avenant², avec son toit à porcs, sa fosse à fumier, son puits, sa treille, le tout abrité du mistral³ par une haie de cyprès.

Timide, je m'avançai sur le pas de la porte et je vis une vieille, qui allait tremper la soupe, sordide⁴ et mal peignée... Pour manger ce qu'elle touchait, il eût fallu avoir bien faim. La vieille avait décroché la marmite de la crémaillère⁵, l'avait posée par terre au milieu de la cuisine et, tout en remuant la langue et se grattant, avec une grande louche⁶ elle tirait le

bouillon que, lentement, elle épandait sur des lèches⁷ de pain moisi.

« Eh bien ! mère-grand⁸, vous trempez la soupe ?

— Oui, me répondit-elle... Et d'où sors-tu, petit ?

— Je suis de Maillane⁹, lui dis-je ; j'ai fait une escapade¹⁰ et je viens vous demander... l'hospitalité.

— En ce cas, me répliqua la vilaine vieille d'un ton grognon¹¹, assieds-toi sur l'escalier, pour ne pas user mes chaises. »

Et je me pelotonnai sur la première marche.

« Ma grand, comment s'appelle ce pays ?

— Papeligosse.

— Papeligosse ! »

Vous savez que, lorsqu'on parle aux enfants d'un pays lointain, les gens, pour badiner, disent parfois : *Papeligosse*. Jugez donc, à cet âge-là, moi, je croyais à Papeligosse. Aussi, à peine la vieille eut-elle dit ce nom que, de me voir si loin de chez moi, la sueur froide me vint dans le dos.

« Ah ça ! me fit la vieille, quand elle eut fini sa besogne, à présent ce n'est pas le tout, petit : en ce pays-ci, les paresseux ne mangent rien..., et, si tu veux ta part de soupe, tu entends, il faut la gagner.

— Bien volontiers... Et que faut-il faire ?

— Nous allons nous mettre tous deux, vois-tu, au pied de l'escalier, et nous jouerons au saut ; celui qui sautera le plus loin, mon ami, aura sa part de bon potage... et l'autre mangera des yeux.

— Je veux bien. »



LES INCONVÉNIENTS DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

« Et je dis : un ! cria la vieille en balançant les bras.
— Et je dis : deux ! — Et je dis : trois ! »

Sans compter que j'étais fier, ma foi, de gagner mon souper, surtout en m'amusant. Je pensais :

« Ça ira bien mal¹² si la vieille éclopée¹³ saute plus loin que toi. »

Et les pieds joints, aussitôt dit, nous nous plaçons au pied de l'escalier, qui, dans les mas, comme vous savez, se trouve en face de la porte, tout près du seuil.

« Et je dis : un, cria la vieille en balançant les bras pour prendre un élan.

— Et je dis : deux.

— Et je dis : trois ! »

Moi, je m'élançai de toutes mes forces et je franchis le seuil. Mais la vieille coquine, qui n'avait fait que le semblant, ferme aussitôt la porte, pousse vite le verrou et me crie :

« Polisson ! retourne chez tes parents qui doivent être en peine, va ! »

Pauvret ! je restai sot comme un panier percé ! Et, maintenant, où faut-il aller ? A la maison ? Je n'y serais pas retourné pour un empire, car je voyais, me semblait-il, à la main de mon père, la verge menaçante. Et puis, il était presque nuit, et je ne me rappelais plus le chemin qu'il fallait prendre.

Frédéric MISTRAL¹⁴.

(*Mémoires et Récits*. Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *mas* : maison de campagne ou ferme dans le midi de la France.

2. *avenant* : qui a bon air, bonne mine.

3. *mistral* : vent du nord, violent et froid, qui souffle dans la vallée du Rhône.

4. *sordide* : sale, dégoûtant.

5. *crémaillère* : tige de fer à crans, fixée dans la cheminée et permettant de hausser ou de baisser le crochet qui supporte les vases placés sur le feu.

6. *louche* : grande cuillère à potage.

7. *lèches* : tranches de pain.

8. *mère-grand* : nom donné dans le midi à toutes les vieilles femmes.

9. *Maillane* : petit bourg situé en Provence, près d'Arles, et où habitait le grand poète Mistral, l'auteur du récit.

10. *escapade* : action de s'échapper.

11. *grognon* : maussade, de mauvaise humeur.

12. *Ça ira bien mal* : il faudra que j'aie bien peu de chance !

13. *éclopée* : boiteuse et qui marche péniblement.

14. *Frédéric Mistral* : poète français, mort en 1914.

Les idées. — 1. Pourquoi Frédéric s'était-il sauvé à travers champs ?

2. Pourquoi se dirigea-t-il vers le petit mas ?

3. Comment fut-il reçu par la vieille femme ?

4. Par quel moyen pensait-il gagner son souper ?... Qu'arriva-t-il ?

5. Pourquoi la vieille femme le renvoyait-elle ainsi ?

6. Pensez-vous qu'il fût bien loin de son village ?

Exercice d'observation et de langage. — Où se passe la scène ? Quels sont les deux personnages représentés ? Que font-ils ? Que va-t-il se passer ?

Sujet de devoir. — A quelle personne et à quel nombre sont les verbes suivants : *il commençait, j'étais, je vis, vous trempez, je viens, tu entends, nous allons, il était.*

Ex. : *j'étais, 1^{re} personne du singulier.*





NOËL!

Coupez le gui ! Coupez le houx !
Feuillage vert, feuillage roux ;
Mariez¹ leur branches !

Perles rouges et perles blanches² ;
Coupez le gui ! Coupez le houx !
C'est la Noël ! Fleurissez-vous !

Courez à la forêt prochaine,
Courez à l'enclos des fermiers
Coupez le gui sur le grand chêne,
Coupez le gui sur les pommiers !

Coupez le houx le long des haies
Qui bordent le chemin des bois :
Coupez le houx sous les futaies³
Où sont nos vieux temples⁴ gaulois !

Chassez les grives et les merles,
Chassez la mésange au dos bleu
Du gui⁵ dont les fleurs sont des perles,
Du houx dont les fleurs sont du feu!

Et coupez-les, par tas, par piles!
Liez en gerbes leurs rameaux,
Et qu'on en pavoise⁶ les villes,
Qu'on en pavoise les hameaux!

Coupez le gui! Coupez le houx!
Feuillage vert, feuillage roux;
Mariez leurs branches!

Perles rouges et perles blanches;
Coupez le gui! Coupez le houx!
C'est la Noël! Fleurissez-vous!

Charles FRÉMINE⁷.
(*Poésies*. Ollendorff, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Marier* : sens propre, unir par le mariage ; sens figuré, réunir, mélanger.

2. *perles rouges et perles blanches* : fruits du houx et du gui.

3. *futaie* : partie de forêt plantée de grands arbres.

4. *vieux temples gaulois* : les dolmens et les menhirs que l'on suppose avoir servi d'autels aux druides.

5. *chassez les merles, chassez la mésange... du gui* : ces oiseaux se nourrissent des fruits du gui ; il faut les chasser si l'on veut que les perles restent fixées aux branches.

6. *pavoiser* : décorer un monument, un navire avec des drapeaux et des feuillages à l'occasion d'une fête.

7. *Charles Frémine* : poète français, mort en 1906.

Les idées. — 1. Où trouve-t-on le gui?... Le houx ?

2. Comment sont les fruits du gui?... A quoi le poète les compare-t-il ?

3. Comment sont les fruits du houx?... Pourquoi l'auteur les compare-t-il à du feu ?

4. Pourquoi le gui et le houx remplacent-ils les fleurs à Noël ?

Sujet de devoir. — Avez-vous vu du gui? (Voir la gravure, p. 110).

Comment sont ses feuilles et ses fruits?... (Trois phrases).

POUR AVOIR UNE PLACE AU COIN DU FEU

Un négociant¹ français arriva, un soir d'hiver, dans une hôtellerie² de village. Un grand nombre de voya-



« Monsieur, je le pensais bien, votre cheval n'en veut pas.
— Eh bien ! vous me les servirez à souper. »

geurs se pressaient déjà autour de la cheminée de la salle à manger où flambait un beau feu ; mais per-

sonne ne se dérangea³ pour faire place au nouvel arrivant. Comme il désirait fort se chauffer, il usa de ruse.

Il fit appeler l'hôtelier et lui cria de loin : « Que l'on porte vite une douzaine d'huîtres⁴ à mon cheval. » Bien qu'étonné de cet ordre, le patron obéit et tous les voyageurs, curieux de voir un cheval manger des huîtres, quittèrent la cheminée et se précipitèrent vers l'écurie.

Pendant ce temps, le négociant s'installa au coin du feu et se chauffa tout à son aise : « Monsieur, dit l'hôtelier en revenant un quart d'heure après, je le pensais bien ; votre cheval n'en veut pas.

— Eh bien ! vous me les servirez à souper, » répondit-il en riant, et il prit aussitôt à table la meilleure place.

Explications et questions.

<p>Les mots. — 1. <i>négociant</i> : commerçant qui fait d'importantes affaires.</p> <p>2. <i>hôtellerie</i> : établissement où l'on peut être logé et nourri</p>	<p>moyennant rétribution.</p> <p>3. <i>déranger</i> : déplacer, défaire le rang.</p> <p>4. <i>huîtres</i> : mollusque à double coquille.</p>
--	--

- Les idées.** — 1. Pourquoi le négociant ne pouvait-il se chauffer ?
 2. Pourquoi crie-t-il de loin à l'hôtelier ?
 3. Pourquoi les voyageurs quittent-ils brusquement la cheminée ?
 4. Que fait alors le négociant ?... Était-ce là ce qu'il désirait ?
 5. La douzaine d'huîtres ne fut-elle pas utile deux fois au négociant ?...

Sujet de devoir. — *Trouver, en faisant la question convenable, le sujet de chacun des verbes suivants : arriva, se pressaient, flambait, se dérangea, désirait, obéit, quittèrent.*

Ex. : Qui est-ce qui arriva ? Le voyageur (Sujet).

LES SABOTS

Le sabotier chante comme un loriot¹ tout en fouillant le bois de hêtre d'où sortent de blancs copeaux fins et lustrés comme des rubans.



*Le sabotier chante comme un loriot tout en fouillant
le bois de hêtre...*

Les sabots du travailleur sont taillés dans des larges rondelles sciées près de la souche² où le bois

est plus dur. Dans la partie moyenne sont taillés les sabots plus légers des femmes et des jeunes filles.

Plus loin, vers la fourche³, on trouve le bois dont on façonne les sabots de l'écolier, sabots à l'existence courte, à l'allure agitée⁴, au bruit changeant. Lors de l'entrée à l'école leur pas lent et mélancolique⁵ a l'air de se traîner sur les pavés; mais quelle revanche⁶ à la sortie! quel tapage assourdissant et joyeux!

Les dernières billes⁷ sont réservées pour les sabots des petits enfants. Ceux-là ne fatiguent⁸ guère et on les use rarement.

Dès que le pied a grossi, on les garde précieusement dans un coin de l'armoire. Longtemps après, quand l'enfant est devenu homme ou quand hélas! sa place est vide à la maison, la mère tire le mignon sabot de sa cachette et le montre parfois avec un sourire, mais aussi parfois avec les yeux pleins de larmes.

D'après André THEURIET⁹.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *loriot* : oiseau des bois à la voix forte et éclatante.

2. *souche* : partie du tronc qui s'enfonce dans le sol et d'où partent les racines.

3. *fourche* : endroit où le tronc se divise en plusieurs grosses branches.

4. *allure agitée* : bizarre, tantôt lente, tantôt précipitée.

5. *mélancolique* : un peu triste.

6. *revanche* : après être entré lentement, on sort avec précipitation.

7. *bille* : tronc ou grosse branche.

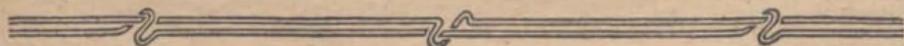
8. *ne fatiguent pas* : ne supportent pas de gros efforts; ne font pas un dur service.

9. *André Theuriet* : voir p. 19, note 9.

- Les idées.** — 1. Quel est l'arbre dont le bois sert à faire des sabots ?
2. Avec quelle partie du tronc sont fabriqués les sabots du travailleur ?... Pourquoi ?
3. Où sont pris les sabots de femmes ?
4. Que dit-on des sabots de l'écolier ?
5. Quels sabots fait-on avec les grosses branches ?
6. Qu'est-il arrivé lorsque la mère pleure en montrant les petits sabots ?

Sujet de devoir. — 1° Trouver le sujet des verbes suivants : *chante, sortent, sont taillés, est, sont réservés.*

2° Définir les mots : *racine, souche, tronc, fourche, branche.*



LES RUES DE PARIS SOUS PHILIPPE-AUGUSTE ET LOUIS IX

Ceux qui voient les rues de Paris, aujourd'hui, si larges, si bien pavées et si bien éclairées, ont de la peine à se figurer ce qu'elles étaient autrefois, du temps de Philippe-Auguste et de saint Louis. C'étaient alors de petites voies étroites qu'une charrette de foin suffisait à encombrer et qu'on fermait chaque soir, aux deux bouts, par de lourdes chaînes de fer.

Les maisons qui se faisaient face étaient si rapprochées qu'elles semblaient se toucher du front¹.

Les rues étaient pleines de débris de toute espèce qu'on ne se donnait pas la peine d'enlever. Dans la mauvaise saison, c'était partout des flaques d'eau, des fondrières², des amas de boue fétide³ et noirâtre. L'odeur qui s'en exhalait⁴ était insupportable. Philippe-Auguste, qui s'était mis un jour à la fenêtre

du Louvre⁵, en fut si écœuré⁶ qu'il ordonna aussitôt de paver la rue qui passait devant le palais. Peu à peu, les autres le furent également.

Pendant le jour, Paris était plein de passants, de



Les rues de Paris étaient de petites voies étroites.

curieux, de pages, de valets, d'hommes d'armes, de chevaliers et de belles dames à cheval, ou de bons bourgeois assis pacifiquement sur leurs mules. Les marchands ambulants⁷ y étaient innombrables : chacun avait son cri particulier, qu'il répétait sans relâche du lever au coucher du soleil : c'était assourdissant.

La nuit venue, les honnêtes gens rentraient chacun

chez soi, et les autres⁸ s'empressaient de sortir. Comme nos villages actuels, Paris n'était éclairé que par la lune, quand la lune était là.

A ces heures-là, il n'était pas prudent de se promener dans Paris. Ceux que leurs affaires attiraient au dehors rentraient accompagnés de gens qui portaient des torches.

Charles NORMAND⁹.

(Scènes historiques. Librairie Armand Colin.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *se toucher du front* : les toits se touchaient presque.

2. *fondrières* : trous pleins d'eau et de boue.

3. *fétide* : qui a une odeur répugnante.

4. *exhalait* : répandait une odeur.

5. *Louvre* : magnifique palais

servant aujourd'hui de musée. Le Louvre de Philippe-Auguste fut démoli au XVI^e siècle.

7. *ambulant* : qui va d'un lieu à un autre.

8. *les autres* : ceux qui n'étaient pas honnêtes, les voleurs.

9. *Charles Normand* : voir page 104, note 6.

Les idées. — 1. Rappelez un détail indiquant que les rues étaient étroites.

2. Étaient-elles propres ?... Qu'ordonna Philippe-Auguste ?

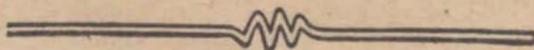
3. Que voyait-on dans les rues pendant le jour ?

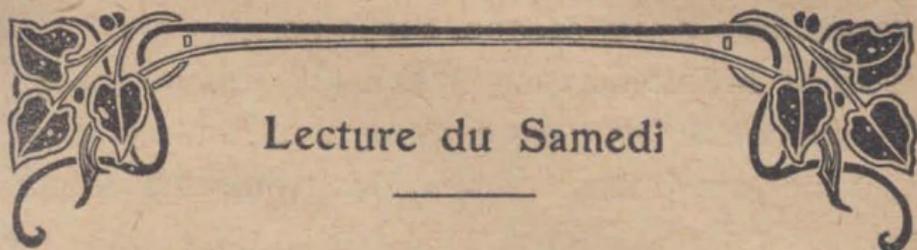
4. Était-il prudent de sortir la nuit ?

5. Quelles précautions devaient prendre ceux qui étaient obligés sortir la nuit ?

Sujet de devoir. — Dites pourquoi les verbes suivants sont au singulier ou au pluriel : *étaient, suffisait, semblaient, exhalait, furent, rentraient, était éclairé.*

Ex. : étaient est au... parce que son sujet...





Lecture du Samedi

LA SOURIS BLANCHE

*Comment la fée des Pleurs fut changée en
blanche sourette.*

Un jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées¹

Toutes étaient conviées à une grande fête que donnait, le soir même, la reine des fées à son peuple.

A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière, les unes dans une conque de saphir² attelée de papillons, les autres dans une feuille de rose emportée par le vent.

Une fée manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angéline, surnommée la *fée des Pleurs*, à cause de sa pitié pour toutes les infortunes, était sortie furtivement³ du palais.

Des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit; les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante, or et azur⁴, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance...

Après avoir marché longtemps, elle s'arrêta enfin

devant une petite cabane, sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, car je soupçonne fort que vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle de Petit Poucet.

C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angéline : leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'peur.

La visite de la fée, que les pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane.

A la chute du jour, Angéline se souvint que la fête allait commencer et voulut partir ; mais tous, la rappelaient et la retenaient par le pan de sa robe, et la bonne fée souriait et cédait.

Cependant, un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées, se mit à crier dans l'âtre : « A table, Angéline ! on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence. A table ! à table ! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant : « Au bal, Angéline ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de papillon, jamais on ne vit plus brillante soirée. »



LA SOURIS BLANCHE

Angéline voulait partir, mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs... et la bonne fée cédait toujours.

Et Angéline voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs. « Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; que deviendrons-nous, bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours. Mais on entendit tout à coup une voix terrible crier : « Angéline ! Angéline ! » C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence.

Épouvantée, Angéline se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas ! car, dans son trouble, elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, un hochet dans son berceau.

Or, vous saurez qu'une fée qui égare sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angéline ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures indignés qui salua son retour au palais, Ce fut un grand scandale⁶ pour toutes les fées...

La coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine, et fut condamnée à courir le monde pendant un siècle, sous la forme d'une souris blanche...

Et voilà comme quoi la fée des Pleurs fut changée en blanche sourette.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *fée* : voir page 6, note 4.

2. *conque de saphir* : conque, coquille; *saphir*, pierre précieuse d'un beau bleu.

3. *furtivement* : en se cachant.

4. *or et azur* : couleur d'or (*jaune*) et d'azur (*bleu*).

5. *harmonie* : musique et chants agréables à l'oreille.

6. *scandale* : action blâmable, susceptible d'être d'un mauvais exemple.

7. *Hégésippe Moreau* : poète et écrivain français (1810-1838).

Les idées. — 1. Pourquoi Angéline était-elle appelée la *fée des Pleurs* ?

2. Où était-elle pendant la fête ?

3. Pourquoi arriva-t-elle en retard ?

4. Qu'avait-elle oublié dans la cabane du bûcheron ?

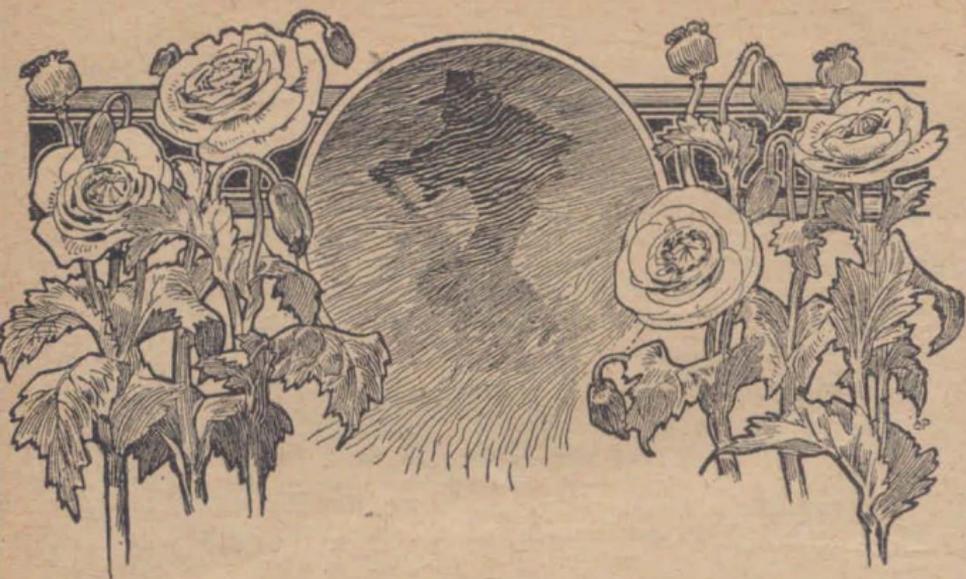
5. A quoi fut-elle condamnée par la méchante reine ?

6. Qu'est-ce qu'un conte ?... Faut-il croire à l'existence des fées ?

Exercice d'observation et de langage. — Où se passe la scène ? Quel est le principal personnage ? Comment est vêtue la fée ? A-t-elle l'air content ? Pourquoi ? Pourquoi les enfants entourent-ils la fée de leurs bras ? Qu'est-ce que le bébé au berceau tient dans ses mains ? Que fait là ce gros papillon ?

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — Avez-vous entendu raconter des contes ?... Les écoutez-vous avec plaisir ?... Pourquoi ?... Parmi les contes que vous connaissez, quel est celui que vous aimez le mieux ?... Pourquoi ?





BERCEUSE

Chantez ! la nuit sera brève.¹

Il était une fois un vieil homme tout noir ;²

Il avait un manteau fait de rêve,³

Un chapeau fait de brume du soir.

Chantez ! la nuit sera brève.

Chantez ! la nuit sera douce.

Le vieil homme tout noir en silence est venu ;

On eût dit qu'il marchait sur la mousse

A pas lents et furtifs,⁴ et pied nu.

Chantez ! la nuit sera douce.

Chantez ! la nuit sera belle.

Le vieil homme sourit à l'enfant qui s'endort.

Viens fermer sa paupière rebelle,

Sable fin du sommeil, sable d'or !

Chantez ! la nuit sera belle.

Chantez ! la nuit sera brève.

Le vieil homme tout noir en silence a passé,

Et voilà sur les ailes du rêve

Que l'enfant dans l'azur est bercé !

Chantez ! la nuit sera brève.

Jean RICHEPIN⁶.

(Par le Glaive. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *brève* : la nuit sera courte, vite passée.

2. *un vieil homme tout noir* : c'est le marchand de sable, personnage imaginaire qui vient jeter du sable dans les yeux des enfants pour les endormir.

3. *manteau de rêve... chapeau de brume* : de rêve, qu'on voit

à peine ; de brume, sombre et vaporeux comme la brume.

4. *à pas furtifs* : qu'on n'entend pas.

5. *dans l'azur est bercé* : en rêvant, l'enfant croit avoir des ailes et voler dans le ciel bleu.

6. *Jean Richepin* : voir page 50, note 9.

Les idées. — 1. Comment est le vieil homme ? (*Marchand de sable*).

2. Comment vient-il ? (*Deuxième strophe*).

3. Que fait-il ? (*Troisième strophe*).

4. Quel joli rêve fait l'enfant endormi ? (*Quatrième strophe*).

Sujet de devoir. — Racontez un de vos rêves.

LES SAVANTS

Respectons les savants et admirons la science.

Ils sont là, voyez-vous, un petit nombre d'hommes qui n'ont l'air de rien du tout. Ils parlent un langage¹ à faire sauver les enfants. Ils pèsent des petites poudres noires² dans des balances de pharmacien, trempent des plaques de cuivre dans une eau qui pique³ et regardent passer, dans des tubes

de verre recourbés, des bulles d'air qui sont quelquefois aussi dangereuses que des boulets de canon.

Ils grattent des os qui ne servent à rien, coupent en quatre des fétus⁴ gros comme des têtes d'épingles. Ils tiennent leurs yeux braqués, pendant des heures entières, sur des lunettes à trente-six verres⁵, et, quand on va voir au bout, on ne trouve rien.

A les regarder travailler dans ce qu'ils nomment leurs laboratoires, on dirait qu'ils sont fous. Et quand tout cela est fini, il se trouve, un beau matin, qu'ils ont changé la face de la terre, supprimé les distances⁶ qui séparent les hommes, enrichi les peuples par centaines de millions à la fois ; vaincu la maladie⁷ et presque la mort. Admirons les savants : ils travaillent à rendre l'humanité plus heureuse.

Jean MACÉ⁸.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *langage* : le langage scientifique contient quantité de mots qu'ignorent les enfants.

2. *poudres noires* : produits chimiques servant aux expériences.

3. *eau qui pique* : l'eau contenant des acides qui mordent le cuivre.

4. *fétu* : brin de paille ; ici, objet de très petites dimensions.

5. *lunettes à trente-six verres* : les microscopes qui servent à

examiner les objets très petits.

6. *supprimé les distances...* : par les chemins de fer, le télégraphe et le téléphone.

7. *vaincu la maladie* : par les récentes découvertes de la médecine (vaccins et sérums contre la variole, la rage, le croup, etc.) et les progrès de la chirurgie (antisepsie) qui permettent de tenter des opérations extraordinaires.

8. *J. Macé* : voir page 93, note 10.

Les idées. — 1. Qu'est-ce que l'auteur a vu faire aux savants ?

2. Quels sont ceux à qui les savants paraissent fous ?

3. Quels services les savants rendent-ils aux hommes ? (*Principales inventions réalisées depuis un siècle.*)

Sujet de devoir. — Trouver l'infinifif de chacun des verbes suivants, et indiquer le groupe auquel chacun d'eux appartient : voyez, parlent, servent, tiennent, dirait, enrichi, vaincu, admirons.

Ex. : voyez, infinitif voir, 3^e groupe.

LA MORT D'UN CHIEN

Un groupe tout à l'heure était là sur la grève¹,
Regardant quelque chose à terre. « Un chien qui crève !
M'ont crié des enfants ; voilà tout ce que c'est². »



« Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient les femmes,
On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux. »

Et j'ai vu sous leurs pieds un vieux chien qui gisait³.
L'Océan lui jetait l'écume de ses lames⁴.

« Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient des femmes,

On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux.
— Son maître est un marin absent » disait un vieux.
Un pilote⁵, passant la tête à sa fenêtre,
A repris : « Ce chien meurt de ne plus voir son maître.
Justement le bateau vient d'entrer dans le port ;
Le maître va venir, mais le chien sera mort. »
Je me suis arrêté près de la triste bête,
Qui, sourde, ne bougeant ni le corps ni la tête,
Les yeux fermés, semblait morte sur le pavé.
Comme le soir tombait, le maître est arrivé,
Vieux lui-même ; et hâtant son pas que l'âge casse⁶,
A murmuré le nom de son chien à voix basse.
Alors rouvrant ses yeux plein d'ombre⁷, exténué⁸,
Le chien a regardé son maître, a remué
Une dernière fois sa pauvre vieille queue,
Puis il est mort...

Victor HUGO⁹.

(*Les quatre Vents de l'Esprit*).

Explications et questions.

Les mots. — 1. *grève* : partie du rivage couverte de sable.

2. *voilà tout ce que c'est* : pour les enfants, c'est insignifiant. Le poète y verra autre chose.

3. *qui gisait* : qui était couché comme s'il eût été mort.

4. *lames* : les vagues.

5. *pilote* : celui qui dirige un navire.

6. *que l'âge casse* : l'âge rend sa marche pénible, lente et saccadée.

7. *ses yeux pleins d'ombre* : ternes et sans vie.

8. *exténué* : à bout de force.

9. *Victor Hugo* : voir page 79, note 6.

Les idées. — 1. Où se passe la scène racontée ?

2. Pourquoi ce chien meurt-il ?

3. Comment le chien montre-t-il qu'il reconnaît son maître ?

4. Revient-il à la vie ?... Pourquoi ?

Sujet de devoir. — Comment, en général, le chien témoigne-t-il son affection à son maître ou à sa maîtresse ?

LES VOSGES

Pendant près d'un demi-siècle, les Vosges, nos chères vieilles Vosges¹, ne furent plus à nous en entier. Seul, leur versant² occidental nous appart-



Leurs cimes sont étendues en larges plateaux gazonnés; de noirs sapins couvrent leurs pentes; des lacs dorment au fond des vallées.

nait encore, depuis la trouée³ de Belfort jusqu'au mont Donon.

En 1870-1871, l'Allemagne nous avait pris tout le reste, avec l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Aujourd'hui, ces belles montagnes sont redeve-

nues françaises tout entières et le touriste se réjouit de les voir sourire.

Leurs cimes⁴ ou hautes chaumes, arrondies en ballons⁵ ou étendues en larges plateaux⁶, sont vêtues de gazon fin.

Leurs grès roses se dressent en murailles croulantes, couronnées d'antiques forteresses. Leurs pentes, sillonnées de ruisseaux et de cascades, ont pour ceinture de noirs sapins⁷ et, plus bas, des hêtres d'un vert tendre. Des lacs dorment⁸ au milieu de fraîches prairies. Tout respire, dans les Vosges, la paix sereine.

Pierre FONCIN⁹.

(*Lectures géographiques. Librairie Armand Colin.*)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *nos chères Vosges* : d'autant plus chères que nous les avons perdues en partie.

2. *versant* : pente d'un des deux côtés d'une chaîne de montagnes.

3. *trouée* : large passage entre deux montagnes ; ici, entre les Vosges et le Jura.

4. *cime* : sommet d'une montagne en général.

5. *ballon* : sommet arrondi qui rappelle la forme arrondie d'un ballon.

6. *plateau* : plaine située dans un lieu élevé.

7. *noirs sapins* : les sapins sont d'un vert si sombre qu'ils paraissent noirs.

8. *les lacs dorment* : montrent leur surface immobile.

9. *P. Foncin* : géographe français (1841-1916).

Les idées. — 1. Pourquoi l'auteur dit-il : nos chères Vosges?

2. A quelle époque les Vosges nous furent-elles prises?... Par qui?

3. Quand les avons-nous reconquises?

4. Quelles formes prennent les cimes des Vosges?

5. Quels arbres voit-on sur les pentes?

6. Où sont les lacs?

Sujet de devoir. — **Rappeler la définition des mots :** *versant, cime, ballon, plateau* (Répondre par quatre phrases complètes).



Lecture du Samedi

LE JOUEUR DE FLÛTE¹

Il y a, au moins cinq cents ans, la ville de Hameln¹ fut envahie par une multitude innombrable de rats.

Les rats luttèrent contre les chiens, tuaient les chats, mordaient les bébés dans leurs berceaux, léchaient la soupe dans la louche² même du cuisinier et défonçaient les barils des poissons séchés, avec des cris perçants et aigus. Tout, absolument tout, était dévoré !

Les habitants de la ville, tremblants de peur, n'osaient plus dormir et craignaient de mourir de faim³.

Afin d'aviser aux mesures à prendre, le bourgmestre⁴ réunit les échevins⁵ à l'hôtel de ville. On chercha longtemps le moyen de se débarrasser du fléau, mais on ne trouvait rien de satisfaisant.

On entendit alors frapper à la porte de la salle tout doucement. Et voici qu'entre un personnage étrange au teint basané⁶, aux yeux bleus perçants comme des aiguilles, la bouche immense où passaient quand il parlait d'effrayants sourires. Il était

1. La flûte allemande dont il s'agit dans ce récit, est l'instrument de musique nommé aujourd'hui *flageolet*.

vêtu selon l'ancienne mode d'un habit singulier, mi-jaune, mi-rouge.

« Excusez mes seigneurs ! dit-il en s'avançant, je puis débarrasser votre ville des rats qui l'infestent⁷ si vous voulez promettre de me donner mille florins⁸ ? »

— Mille florins ? Non, cinquante mille ! » tel fut le cri unanime du conseil des échevins.

L'homme descendit alors sur la place, et, tirant une flûte de roseau d'un petit sac de cuir qui pendait à sa ceinture, il la porta à ses lèvres. A peine avait-il commencé à jouer un air aux sons bizarres qu'on vit sortir de toutes les maisons, de toutes les caves, de tous les greniers, de tous les trous, des rats à flots, qui débouchaient de toutes les rues et qui formèrent en un instant, un immense troupeau grouillant.

De rue en rue, le joueur de flûte allait, jouant, et les rats, pas à pas, le suivaient en se pressant et se bousculant. Il les conduisit au fleuve Weser où tous plongèrent et périrent noyés. Il n'en restait plus un seul dans la ville de Hameln.

L'homme se présenta alors à l'hôtel de ville pour toucher la récompense promise. Les échevins qui n'avaient plus rien à craindre ni des rats, ni du joueur de flûte, refusèrent de le payer, et même se moquèrent de lui.

L'étranger insista pour que la promesse qui lui avait été faite fût honnêtement tenue. On le mit à la porte en l'appelant le *beau preneur de rats*. Il des-



LE JOUEUR DE FLÛTE

Il les conduisit au fleuve où tous plongèrent et périrent noyés.

cendit de nouveau sur la place et de nouveau il porta à ses lèvres sa flûte de roseau. A peine avait-il joué trois notes si douces que jamais musicien n'en avait fait entendre d'aussi suaves, que tous les enfants de la ville arrivèrent en courant avec des cris et des rires joyeux derrière le mystérieux personnage.

Le bourgmestre et son conseil se portèrent aussitôt sur la grand'rue qui mène au Weser, mais le joueur de flûte tourna brusquement vers la montagne.

Quand il fut au pied des grands rochers, on vit s'ouvrir devant lui, un portail merveilleux comme si une caverne se creusait soudain. Le flûtiste y pénétra, les enfants suivirent. On entendit encore quelque temps le son de la flûte, mais il diminua peu à peu et bientôt on n'entendit plus rien.

Et quand tous les enfants furent entrés, la porte de la montagne se ferma pour toujours.

Robert BROWNING¹⁰.

(D'après la traduction inédite de Henri Goy.)

Explications et questions.

Les mots.— 1. *Hameln* : ville de l'Allemagne du Nord.

2. *louche* : voir page 109, note 6.

3. *mourir de faim* : parce que les rats dévoreraient tout.

4. *bourgmestre* : premier magistrat de la ville; ses fonctions correspondent à celles du maire.

5. *échevin* : sorte de conseiller municipal.

6. *basané* : teint noirâtre

bronzé, couleur de *basane* (cuir de mouton tanné.)

7. *infester* : se dit des animaux nuisibles qui abondent dans un lieu.

8. *florins* : pièce de monnaie d'une valeur variable selon les pays.

9. *mystérieux* : qui ne se fait pas connaître.

10. *Robert Browning* : célèbre poète anglais mort, en 1889.

- Les idées.** — 1. De quoi souffraient les habitants de Hameln ?
2. Quels services leur offre-t-on ?... A quel prix ?
3. Comment le joueur de flûte fait-il disparaître les rats ?
4. Pourquoi les échevins refusent-ils de le payer ?
5. Comment se venge-t-il ? (*Racontez*).

Exercice d'observation et de langage. — *Où se passe la scène représentée par la gravure de la page 133 ? (Aux abords d'une ville allemande du moyen âge : vieux pont défendu par une tour, vieilles maisons, cathédrale... Le fleuve est le Weser.) — Comment est vêtu le principal personnage ? Que fait-il ? Quelle chose extraordinaire se produit ? Voyez-vous d'autres personnages ? Pourquoi paraissent-ils étonnés ?*

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — *Quels sont les détails de ce récit qui vous paraissent invraisemblables ?... Pourquoi ?*





LA RANÇON¹ DE DUGUESCLIN

(En 1367)

A quoi donc peut songer la petite Bretonne
Qui file sa quenouille² en suivant ses troupeaux ?
L'Océan s'aplanit dans un profond repos ;
Sur l'immense miroir pas un flot qui moutonne³.

Tout est calme : l'oiseau planant au cap Fréhel⁴,
D'un rapide coup d'œil peut voir la mer étale⁵
De Saint-Malo⁶ jusqu'à la pointe de Cancale,
Et les grèves⁷ blanchir jusqu'au Mont-Saint-Michel⁸.

Sous le grand papillon de sa coiffe à dentelle,
Alors que chèvrefeuille et touffes d'églantiers
Aux deux bords de la Rance⁹ embaument les sentiers,
La petite Bretonne à quoi donc pense-t-elle ?...

Elle voudrait savoir, en démêlant son lin
(Tout en comptant les jours et le soir des veillées),
Combien il lui faudrait filer de quenouillées
Pour payer la rançon de Bertrand Duguesclin.

André LEMOYNE¹⁰.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *rançon* : somme que devait payer un prisonnier de guerre pour obtenir sa liberté.

2. *quenouille* : petit bâton servant à supporter le lin ou la laine qui doivent être filés.

3. *moutonner* : lorsque les eaux de la mer commencent à s'agiter, la pointe des vagues blanchit (comparaison avec la laine blanche des moutons.)

4. *cap Fréhel* : situé à l'ouest de Saint-Malo.

5. *étale* : adjectif signifiant que la mer ne monte ni ne baisse.

6. *Saint-Malo, Cancale* : ports situés au fond du golfe de Saint-Malo.

7. *grève* : voir page 128, note 1.

8. *Mont-Saint-Michel* : îlot célèbre par son abbaye.

9. *Rance* : petit fleuve qui se jette dans le golfe de Saint-Malo.

10. *André Lemoyne* : poète français contemporain, mort en 1907.

Les idées. — 1. Que fait la petite bergère bretonne ?

2. Où est-elle ?... Que voit-elle au loin ?...

3. A quoi ressemble sa coiffe ?

4. A quoi pense la petite Bretonne ?

Sujet de devoir. — Répondez par une phrase complète aux questions suivantes :

1. De quelle province était originaire Duguesclin ?

2. A qui fit-il la guerre ?

3. Où était-il retenu prisonnier ?... Par qui ?

4. Comment fut-il délivré ?

LE NAVET

On risque de tout perdre en voulant trop gagner.

Un pauvre journalier avait récolté dans son potager un navet d'une grosseur extraordinaire et qui faisait l'admiration de tout le monde.

« Je vais le porter au château, dit-il, et en faire hommage à M. le Comte, car il aime bien que l'on soigne les jardins et les champs. »

Il le porta donc au château. Le seigneur le remercia beaucoup de son attention et lui donna trois pièces d'or.

Un fermier du même village, qui était fort riche, mais en même temps très avare², entendit parler de ce qui s'était passé.



Le comte offrit au paysan interdit et consterné le gros navet qu'il avait reçu.

« J'ai un veau superbe, se dit-il; je vais à l'instant même le conduire au château. Si M. le Comte a donné trois pièces d'or pour un misérable³ navet, combien ne m'en donnera-t-il pas pour un veau comme le mien ? »

Aussitôt il passa une corde au cou de l'animal, le

mena au château et pria le seigneur de l'accepter. Mais le comte, comprenant fort bien la cause qui faisait agir l'avare, refusa d'accepter le présent.

Cependant le fermier insistait et continuait de supplier le seigneur de ne pas refuser un si modeste⁴ hommage : « Eh bien, dit-il, puisque vous le voulez absolument, j'accepte votre cadeau. Mais comme vous êtes si généreux envers moi, je ne veux pas l'être moins envers vous. Aussi, je veux vous faire un présent qui m'a coûté deux fois et même trois fois la valeur de votre veau. »

Après avoir ainsi parlé, il offrit au paysan interdit⁵ et consterné⁶ le gros navet qu'il avait reçu la veille.

SCHMID⁷.

(Contes pour les Enfants. Hachette et C^{ie}, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *faire hommage* : offrir en don gracieusement et sans arrière-pensée de récompense.

2. *avare* : celui qui est possédé par l'amour excessif de l'argent.

3. *misérable* : signifie ici : qui

n'a aucune valeur.

4. *modeste hommage* : don peu important.

5. *interdit* : que la surprise empêche de parler.

6. *consterné* : stupéfait et désolé.

7. *Schmid* : conteur et moraliste allemand, mort en 1854.

Les idées. — 1. Dans quel but, le pauvre journalier offre-t-il le navet qu'il a récolté ?... Que reçoit-il ?...

2. Dans quel but le riche fermier offre-t-il son veau ?...

3. Le comte croit-il à sa générosité ?...

4. Que donne-t-il au fermier ?...

5. Pensez-vous que le fermier fut satisfait ?... Pourquoi ?...

6. Quelle leçon devons-nous tirer de cette histoire ?...

Sujet de devoir. — Répondez par une phrase à chacune des deux questions suivantes :

Pourquoi êtes-vous satisfait :

1° que le pauvre journalier ait été récompensé ?

2° que le riche fermier ait été puni ?

LA GLISSADE

« Gare de devant !

— Poursuite ! »

Et la file se lance sur la glace avec des cris, des



La file se lance sur la glace avec des cris et des rires...

rires, des piaulements, comme un train de plaisir¹ qui part.

On est à la queue leu leu², les mains sur les épaules de celui qui vous précède, la nuque³ chauffée par le souffle de celui qui vous suit, ... tiré par devant, poussé par derrière, à la merci du chef de file ou preu⁴, qui n'a qu'à broncher⁵ pour vous faire tous

aplatir, pêle-mêle, dans une omelette de chapeaux bossués et quelquefois de nez saignants.

Tant pis pour les grincheux ! Ici, quand on culbute, le mot d'ordre est donné de trouver ça drôle. D'ailleurs, pas de jaloux : tout le monde, plus ou moins, prend à son tour un billet de parterre⁶...

Le vrai public des glissades, c'est le peuple : la glissade est le patinage du pauvre.

Regardez-le partir, le gavroche⁷ qui la connaît dans les coins. Cinq ou six pas de course précipitée, puis un claquement sec du talon gauche pour donner l'élan au pied droit, et mon galopin file comme une flèche. Quelle aisance ! Quelle grâce même ! Tantôt les pieds joints, en chandelle ; tantôt accroupi, faisant la petite bonne femme ; tantôt sur un pied, le corps en avant comme le génie de la Bastille⁸. C'est le roi de la glissade !

Jean RICHEPIN⁹.

(*Le Pavé*. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *train de plaisir* : train à prix réduit qui emporte une foule de voyageurs à une même destination.

2. *à la queue leu-leu* : les uns derrière les autres comme, dit-on, marchent les loups. — *Leu* forme ancienne du mot *loup*.

3. *nuque* : partie postérieure du cou, près de la tête.

4. *preu* : abréviation du mot *premier*.

5. *broncher* : faire un faux pas.

6. *billet de parterre* : au sens propre, billet donnant droit à

être placé, au théâtre, dans la partie de la salle située au rez-de-chaussée. *Au sens figuré*, tomber à terre.

7. *Gavroche* : nom d'un personnage des *Misérables*, de Victor Hugo. Désigne, depuis, le gamin de Paris, spirituel et moqueur.

8. *génie de la Bastille* : statue en bronze doré qui surmonte la colonne élevée sur la place de la Bastille.

9. *Jean Richepin* : voir page 50, note 9.

Les idées. — 1. Comment se placent les enfants pour se lancer sur la glace ?

2. Qu'arrive-t-il quand on tombe ?... *Chapeaux ?... Nez ?...*

3. Faut-il se plaindre ?

4. Quelles positions peut prendre celui qui glisse ?...

Sujet de devoir. — *Quels sont les jeux d'hiver pour les enfants ?... Quel est celui que vous préférez ?... Pourquoi ?*

LA HERSE

Défiions-nous des flatteurs.

Un fermier de nos campagnes envoya deux de ses domestiques emprunter une herse¹ chez un de ses voisins, et leur donna ordre de l'apporter à eux deux sur leurs épaules.

Quand ils la virent, l'un d'eux, qui ne manquait pas d'esprit, dit aussitôt : « A quoi pensait notre maître de n'envoyer que deux hommes pour porter cette herse ? Il n'y a pas sur la terre deux hommes en état de la porter.

— Bah ! dit l'autre qui était fier de sa force, que me parlez-vous de deux hommes ? Un seul suffit : aidez-moi à la charger sur mes épaules, et vous verrez. »

Tandis qu'il marchait, chargé de son fardeau, son camarade s'écriait : « Comme vous êtes fort ! Je ne l'aurais jamais cru ! Vous êtes un Samson². Il n'y a pas deux hommes comme vous en Amérique³.

Quelle force étonnante le ciel vous a donnée ! Mais vous vous tuerez, mettez la herse à terre et reposez-vous un moment, ou laissez-moi vous aider.



Comme vous êtes fort ! Je ne l'aurais jamais cru ! Il n'y a pas deux hommes comme vous en Amérique... »

— Non, non, reprit l'autre, plus encouragé par les compliments que fatigué par le fardeau, vous verrez que je suis en état de la porter jusqu'à la maison. » Et il y réussit en effet⁴.

FRANKLIN⁵.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *herse* : instrument agricole formé d'un bâti portant plusieurs rangs de fortes dents. La herse sert à émietter les mottes de terre.

2. *Samson* : personnage de la

Bible renommé par sa force extraordinaire.

3. *Amérique* : continent situé à l'ouest de l'Europe, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. (Remarquer que l'au-

teur est Américain.)

4. *il y réussit en effet* : il porta seul la herse jusqu'au bout; mais l'autre ne porta rien.

5. *Franklin* : physicien et moraliste américain, mort en 1790.

Les idées. — 1. Que devaient rapporter les deux hommes?...

2. A quoi veut aboutir celui des deux qui a de l'esprit?

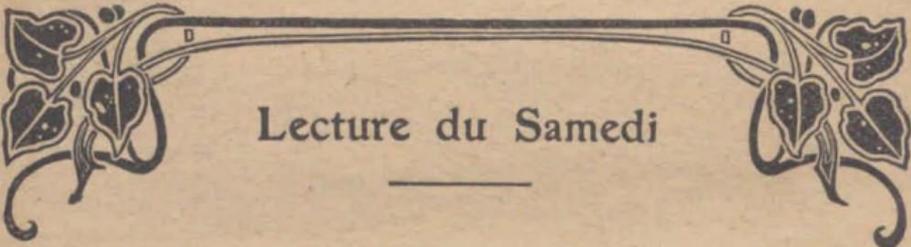
3. Comment s'y prend-il?

4. Quel est le défaut de celui qui porte la herse?

5. Quel est le défaut de l'autre?

6. Ces deux hommes ne vous font-ils pas songer au Corbeau et au Renard de la fable?... Lequel est le Corbeau?... Lequel est le Renard?

Sujet de devoir. — Indiquez la nature des compléments qui suivent: *domestiques, épaules, esprit, terre, Amérique, force, herse, moment, maison.*



Lecture du Samedi

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Conte

Deux enfants d'une douzaine d'années s'étaient, un jour, égarés dans la forêt. Le père et la mère, mortellement inquiets, firent battre les bois et la plaine pendant toute la nuit. L'écho répondait seul aux appels désespérés. Les deux enfants restaient introuvables.

Le lendemain matin, leur jeune frère, nommé

Simplot, partit à leur recherche. Après avoir marché longtemps, il les retrouva enfin.

Ils revenaient tous les trois vers la maison de leurs parents, lorsqu'ils trouvèrent une grosse fourmilière qui arrondissait son dôme² sur le bord du chemin.

Les deux aînés voulurent la bouleverser, mais Simplot leur dit : « Laissez en paix ces animaux. Je ne souffrirai pas que vous les troubliez. »

Plus loin, ils arrivèrent au bord d'un étang³ sur lequel nageaient des canards. Les deux aînés voulurent en attraper quelques-uns pour les cuire, mais Simplot dit encore : « Laissez en paix ces animaux. Je ne souffrirai pas qu'on les tue. »

Enfin, vers le soir, nos voyageurs aperçurent au bout d'une grande avenue un magnifique château. Ils entrèrent dans la cour et virent avec étonnement que les écuries étaient pleines de chevaux changés en pierre⁴.

Après avoir traversé plusieurs salles où se trouvaient des hommes et des femmes changés en pierre, ils rencontrèrent un vieillard tout blanc assis à une table. Le vieillard leur fit bon accueil, leur donna à souper et les fit coucher.

Mais le lendemain matin, à son réveil, Simplot ne vit plus ses deux frères. Comme il les cherchait plein d'inquiétude, il rencontra le vieillard qui le conduisit dans une grande salle où se trouvaient ses frères, des seigneurs et des princesses, tous changés en pierre.

« Pour sortir de ce château et rendre la vie à tes frères, dit le vieillard, tu dois accomplir deux tâches très difficiles. Sinon tu seras toi-même changé en pierre. La première est de retrouver avant ce soir mille perles qu'une de ces princesses a perdues dans la mousse le dernier jour de sa vie. »

Simplot chercha toute la journée dans le parc ; lorsqu'il s'aperçut que le soleil était près de se coucher, il n'avait encore trouvé qu'une dizaine de perles. Désespéré, il s'assit sur l'herbe et se mit à pleurer.

La reine des fourmis à laquelle il avait sauvé la vie se dressa vers lui et demanda la cause de son grand chagrin. Quand elle fut renseignée, elle appela cinq mille fourmis qui, en peu de temps, eurent réuni toutes les perles en un tas.

Mais le lendemain, le vieillard dit encore à Simplot :

« Une des princesses a laissé tomber la clef de sa chambre au fond du lac, retrouve-la avant le coucher du soleil, sinon tu seras changé en pierre. »

Simplot, désespéré, arrive en pleurant au bord du lac. Mais les canards qu'il avait sauvés, en apprenant la cause de ses larmes, plongèrent au fond de l'eau, et ils lui rapportèrent bientôt la clef perdue.

Simplot se hâta de rapporter la clef retrouvée.

Dès que cette clef eut touché la main du vieillard, les princesses, les seigneurs, les deux frères de Simplot toutes les autres personnes du château et tous



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Le vieillard conduisit Simplot dans une grande salle où se trouvaient plusieurs personnages changés en pierre.

les animaux qui avaient été changés en pierre, revinrent à la vie.

Alors les trois frères purent continuer leur route pour retourner chez leurs parents.

D'après GRIMM⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *battre* : sens spécial, parcourir en tous sens en battant les buissons pour en chasser le gibier.

2. *dôme* : au sens propre, voûte demi-sphérique qui surmonte un édifice; signifie ici : sommet arrondi.

3. *étang* : étendue d'eau peu

profonde et sans écoulement.
4. *changés en pierre* : devenus pierre tout en gardant leur forme naturelle.

5. *perle* : corps dur, nacré et rond qui se forme dans l'intérieur de certaines huîtres.

6. *Grimm* : conteur allemand, mort en 1859.

Les idées. — 1. Que voulaient faire les frères de Simplot à la fourmilière?... Aux canards ?

2. Qui les en empêcha?... Pourquoi ?...

3. Que virent-ils dans le château ?...

4. Quelle fut la première tâche imposée à Simplot par le vieillard?... Quelle fut la seconde tâche ?...

5. Comment Simplot put-il retrouver les mille perles?... Comment put-il retrouver la clef ?...

6. Quelle est la morale de ce conte ?

Étude de la gravure de la page 147. — *Où se passe la scène? Quels personnages voyez-vous? Que font-ils?*

Sujet de devoir. — *Pendant vos promenades, avez-vous rencontré une fourmilière?... L'avez-vous bouleversée?... Qu'avez-vous observé en l'examinant ?...*





LE SOUHAIT IMPRUDENT

Conte

Sachons borner nos désirs.

Un bûcheron abattait des chênes dans une grande forêt. Épuisé de fatigue, couvert de sueur, le pauvre homme s'arrêta un moment pour se reposer un peu ; et, songeant à sa vie pénible, il se lamentait :

« Quel malheur ! disait-il, d'être né pauvre comme moi. Qu'ai-je fait pour mériter un sort pareil, et pourquoi ne suis-je pas, moi aussi, riche et heureux ? »

Comme le bûcheron achevait ces mots, il vit paraître à quelques pas de lui un jeune homme, richement vêtu, qui lui dit d'une voix douce :

« J'ai entendu tes plaintes et j'ai pitié de toi ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. »

Le bûcheron, moitié souriant, moitié effrayé, répondit sans réfléchir :

« Ô bon génie², ordonnez, puisque vous le pouvez, que tout ce que j'aurai touché soit changé en or. »

— J'aurais souhaité, reprit tristement le jeune homme, que tu m'eusses demandé quelque chose de mieux. Mais enfin, qu'il soit fait selon ta volonté. »

Ayant ainsi parlé, le génie disparut.

Voulant essayer son pouvoir, le bûcheron saisit une branche de chêne, et aussitôt la branche avec ses feuilles et ses glands se changea en or.



« J'ai entendu tes plaintes et j'ai pitié de toi ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. »

« Ô joie ! ô miracle ! criait le bûcheron. Désormais je ne travaillerai plus ; je n'ai plus qu'à vivre heureux ; je ne mangerai que du pain blanc et des rôtis, je ne boirai que des vins de Bordeaux. Pour la dernière fois, je vais me rassasier de ce pain noir et me désaltérer avec l'eau de cette cruche. »

Il rompt le pain et le porte à sa bouche, mais le pain s'est changé en or ; il saisit la cruche et l'approche de

ses lèvres : malédiction ! l'eau, devenue métal, ne coule plus.

« Qu'ai-je fait ? murmure en tremblant le bûcheron désespéré. Quelle faute l'amour de la richesse m'a-t-elle fait commettre ! Est-ce que ce métal maudit⁴ apaisera ma faim et ma soif ? Ah ! comme je donnerais tout l'or du monde pour un morceau de pain et un verre d'eau. »

A ce moment, le bûcheron se réveilla — car tout cela n'était qu'un rêve.

« Ô joie ! s'écria le pauvre nomme, au lieu d'or, j'ai donc mon pain et ma belle eau claire. Combien je vais aimer maintenant ma vie laborieuse ! »

D'après SCHMID⁵.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *se lamenter* : se plaindre, se désoler.

2. *génie* : personnage imaginaire, de la famille des fées, des lutins, et qui, croyait-on, jouissait d'un pouvoir surnaturel.

3. *miracle* : fait surnaturel contraire aux lois de la nature,

4. *maudit* : mauvais, qui apporte le malheur.

5. *Schmid* : voir page 139, note 7.

Les idées. — 1. De quoi se plaint le bûcheron ?

2. Que lui offre le génie ?

3. Que demande le bûcheron ?

4. Le génie approuve-t-il ce souhait ?... Pourquoi ?

5. Comment le bûcheron essaie-t-il son pouvoir ?...

6. Quelle surprise éprouve-t-il ensuite ?..

7. Que pense-t-il alors du pouvoir qui lui a été accordé ?

8. Comment finit l'histoire ?

Sujet de devoir. — *Quels sont les compléments des verbes suivants : abattait, songeant, mériter, achevait, paraître ?*

Ex. : abattait a pour compl. direct ...



LA CLEF DU BUFFET

Qui craint de faire trop risque de ne pas faire assez.

Voltaire¹ avait à son service un brave² garçon, fidèle



« Oui, la clef du buffet, pour déjeuner.

— Pour déjeuner ? A quoi bon, mon ami ? Deux heures après, tu auras aussi faim qu'à présent. »

et dévoué, mais paresseux et qui, en toute occasion, cherchait à simplifier sa besogne.

« Joseph, lui dit un jour son maître, apporte-moi mes souliers. »

Joseph arrive tout empressé³, et Voltaire remarque avec étonnement que ses souliers portent encore la trace de sa sortie de la veille.

« Tu as oublié de broser mes souliers, ce matin ? »

— Non, monsieur, réplique Joseph ; mais les rues sont pleines de boue et, dans deux heures, vos souliers seront aussi sales qu'à présent. »

Voltaire sourit, se chausse et s'en va sans répondre. A peine avait-il franchi le seuil⁴ de la maison que Joseph courait après lui :

« Monsieur, monsieur, criait-il, et la clef ? »

— La clef ?

— Oui, la clef du buffet, pour déjeuner.

— Pour déjeuner ? A quoi bon, mon ami ? Deux heures après, tu auras aussi faim qu'à présent. »

Joseph comprit et, depuis lors, il cira chaque jour avec soin les souliers de son maître.

Explications et questions.

<p>Les mots. — 1. <i>Voltaire</i> : un des plus grands écrivains français du XVIII^e siècle. Il était renommé pour son esprit.</p> <p>2. <i>brave</i> : deux sens : placé avant le nom, <i>brave</i> signifie</p>	<p><i>honnête, bon</i> ; après le nom, il a le sens de <i>vaillant, courageux</i>.</p> <p>3. <i>empressé</i> : qui se hâte ou qui feint de se hâter.</p> <p>4. <i>seuil</i> : voir page 5, note 1.</p>
--	--

Les idées. — 1. Quel était le défaut de Joseph ?

2. Quelle raison donne-t-il pour expliquer que les souliers ne sont pas cirés ?... Est-ce la vraie raison ?

3. Pourquoi Voltaire ne dit-il rien et se contente-t-il de sourire ?

4. Pourquoi Joseph a-t-il besoin de la clef ?

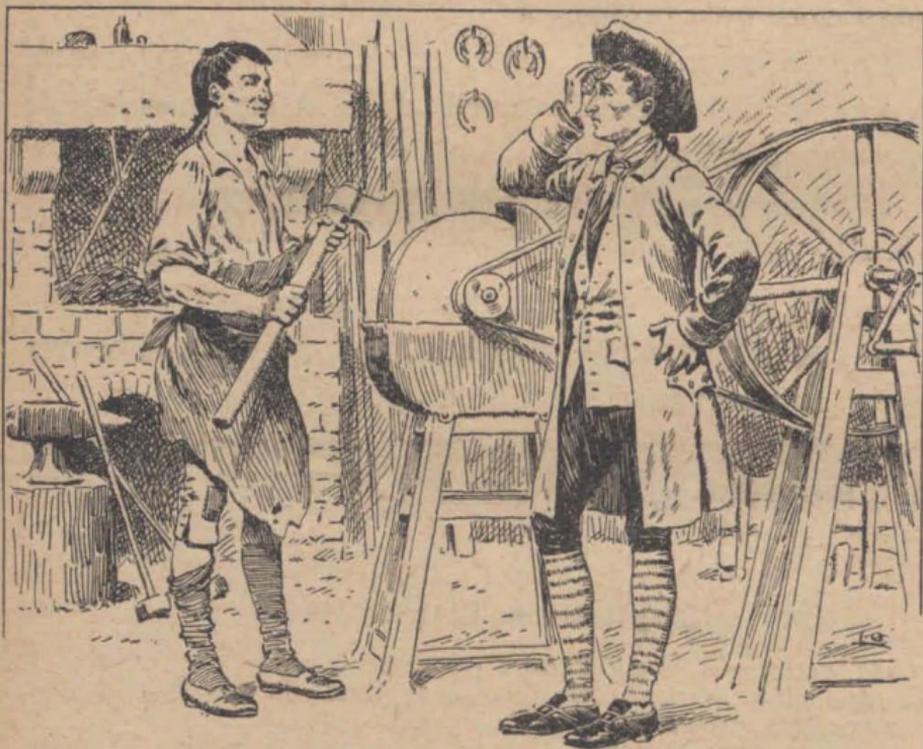
5. Que lui répond Voltaire ?

Sujet de devoir. — Construisez deux phrases contenant chacune le mot *brave* avec un sens différent.

LA HACHE

Soyons persévérants dans nos bonnes résolutions.

Un homme qui était venu acheter une hache chez un marchand, mon voisin, voulait que toute la surface



« N'importe, je crois que je l'aime mieux tachetée. »

du fer fût aussi brillante que le tranchant. Le marchand consentit à donner le poli au fer de la hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule¹.

Celui-ci donc se mit à tourner, tandis que le marchand appuyait fortement le fer sur la pierre².

Notre homme, qui trouvait la besogne fatigante, quittait la roue de temps en temps pour aller voir où en était l'opération, et, à la fin, il voulut reprendre sa hache telle qu'elle était.

« Eh! non, dit le marchand, tournez, tournez toujours; la hache deviendra brillante dans un instant; elle ne l'est encore que par places.

— N'importe, répond l'acheteur, je crois que je l'aime mieux tachetée³. »

Ce cas a été, je pense, celui de bien des gens qui, ayant trouvé trop de difficulté à prendre certaines bonnes habitudes ou à en quitter de mauvaises, ont renoncé à leurs efforts et fini par dire que la hache vaut mieux tachetée⁴.

FRANKLIN⁵.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *meule* : instrument en pierre ou en grès qui peut en tournant, écraser (moudre) ou aiguiser.

2. *la pierre* : mis pour la meule.

3. *tachetée* : marquée par endroits de *taches*.

4. *la hache vaut mieux tachetée* : c'est-à-dire j'aime mieux ne pas me donner tant de peine.

5. *Franklin* : voir p. 144, note 5.

Les idées. — 1. Comment était la hache tout d'abord ?

2. Comment la voulait l'acheteur ?

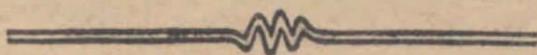
3. Que propose le marchand ?

4. Pourquoi l'acheteur allait-il voir souvent où en était le travail ?

5. Que finit-il par dire ?... Pourquoi parle-t-il ainsi ?

6. Que signifie ce récit ?...

Sujet de devoir. — *Ne vous est-il pas arrivé de commencer de bon cœur un travail un peu long et de ne point l'achever ?... Racontez ce qui s'est passé en vous (Ennui, fatigue, découragement, abandon de la tâche).*



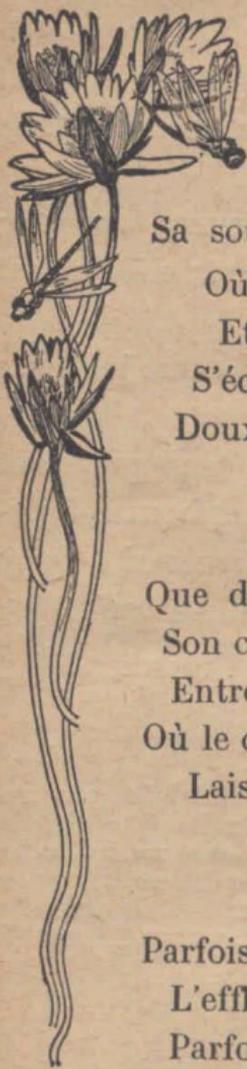
LE RUISSEAU

Sa source est là, sous les bouleaux
Où se plaint la brise¹ étouffée,
Et le murmure de ses eaux
S'échappe du sein des roseaux,
Doux comme le chant d'une fée².

Que de fois j'ai suivi son cours!
Son cours qui n'a pas une lieue,
Entre deux coteaux de velours³
Où le ciel, pendant les beaux jours,
Laisse traîner sa robe bleue⁴.

Parfois, dans son vol, un oiseau
L'effleure du bout de ses ailes,
Parfois, les enfants du hameau
Descendent au bord du ruisseau
Courir après les demoiselles⁵;

Mais il ne bat aucun moulin,
Aucun pêcheur n'y tend ses toiles,
Et, du soir jusques au matin,
Toujours dans son flot argenté⁶
Peuvent se baigner les étoiles⁷.



Au pied des coteaux de velours,
Le ruisseau dans la mer s'épanche⁸.
Il bondit, fait quelques détours,
Et puis il mêle, pour toujours,
Au flot bleu son écume blanche.

Charles FRÉMINE⁹.

(Poésies. Ollendorff, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Où se plaint la brise* : le vent murmure ou gémit à travers les branches des arbres.

2. *fée* : voir page 6, note 4.

3. *coteaux de velours* : tapissés de gazon fin qui ressemble à du velours vert.

4. *robe bleue* : le bleu du ciel semble traîner sur la cime des coteaux.

5. *demoiselle* : nom vulgaire de

la libellule, bel insecte vert ou bleu qui vole sur les eaux.

6. *flot argentin* : qui produit un petit bruit clair comme le son de l'argent.

7. *les étoiles se baignent* : elles se reflètent le soir dans l'eau et on les croirait descendues dans le ruisseau.

8. *s'épancher* : se déverser doucement.

9. *Charles Frémine* : voir page 111, note 7.

Les idées. — 1. Où naît le ruisseau?... Où passe-t-il ensuite ?

2. Que voit on sur ses bords? (*Quels animaux? Quelles personnes?...*).

3. Pourquoi ne fait-il tourner aucun moulin ?

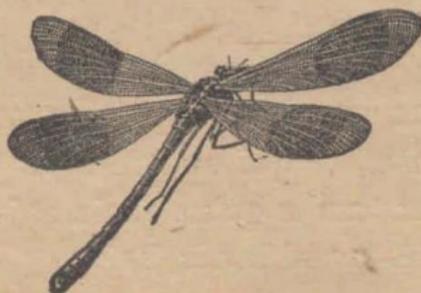
4. Quelle est la longueur de son cours?... Où finit le ruisseau ?

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — 1. Comment se nomme l'endroit où le ruisseau sort de terre?...

2. Qu'est-ce que la rive? Comment distinguez-vous la rive droite et la rive gauche ?

3. Comment se nomme l'endroit où le ruisseau se jette dans la mer ?

(L'élève doit toujours répondre par une phrase complète).





Lecture du Samedi

LE DIABLOTIN
TROMPÉ PAR UN VILAIN¹

Les diables possédaient jadis une île déserte dans laquelle ils venaient prendre leurs ébats quand ils avaient quelques jours de congé. Il advint² qu'un pauvre laboureur, poussé par la misère, osa y semer du blé. Un diabolotin qui n'avait pas encore de barbe au menton l'aperçut.

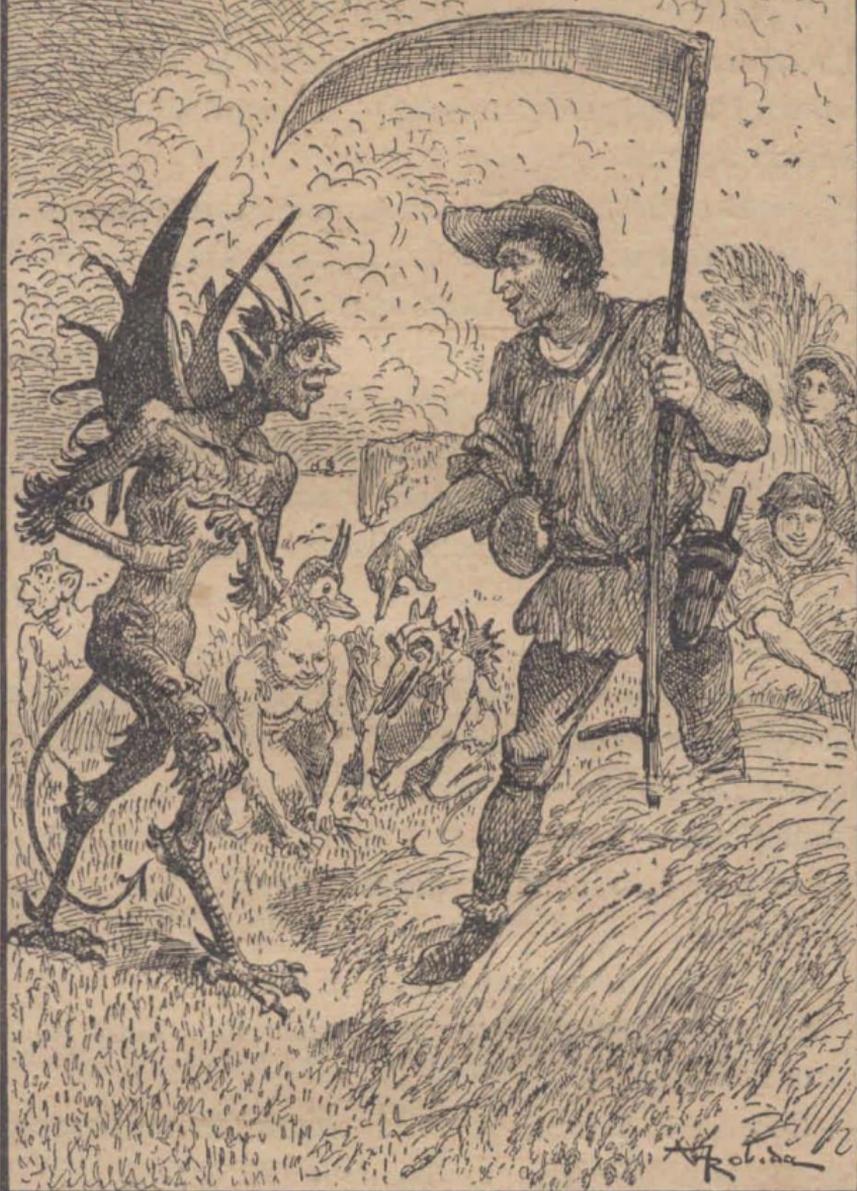
« Hé! l'homme, lui cria-t-il, ce champ n'est pas à toi; il m'appartient et je m'en vais te faire déguerpir³ au plus vite; attends un peu!

— Soyez bon diable, implora le cultivateur; ma famille meurt de faim et je ne possède pas une motte de terre. Laissez-moi semer ce blé pour m'aider à vivre l'an prochain.

— Ta, ra, ta, ta! Je n'y consentirai qu'à une condition: je te laisserai mon champ, mais nous partagerons la récolte; je ne serais pas fâché d'avoir un peu d'argent de poche.

— Tope là!

— Nous ferons deux lots: dans l'un, ce qui sortira de terre; dans l'autre, ce qui restera sous terre. Le choix m'appartient, car tu n'es qu'un vilain et je choisis ce qui sera sous terre. A quand la récolte?



LE DIABLOTTIN TROMPÉ PAR UN VILAIN

*Pendant qu'il abattait les épis et que ses fils liaient les gerbes,
le diabloffin et un escadron de diableteaux se hâtaient
d'arracher ce qui restait en terre.*

— A la mi-juillet.

— Bien, je m'y trouverai; en attendant, fais ce qu'il faut faire; travaille, vilain, travaille! »

Le cultivateur laboura, sema, hersa. Le blé vint, les épis se formèrent; ils jaunirent et la mi-juillet arriva. Le diabolotin reparut.

« Allons, vilain, dit-il, moissonne. Il est temps de faire le partage dont nous sommes convenus. »

Le cultivateur prit sa faux sans mot dire et se mit à l'œuvre. Ses deux fils se joignirent à lui : pendant qu'il abattait les épis lourds de grain, ils les liaient en gerbes. Derrière eux trottait le diabolotin, aidé d'un escadron de diableteaux qu'il avait appelés pour la circonstance; dès qu'un épi avait été fauché, ils se hâtaient d'arracher ce qui en restait. La troupe infernale fit ainsi un grand tas de chaume⁴.

La moisson finie, le cultivateur enleva ses gerbes, les fit passer sous le fléau, mit son blé en sacs et le porta au marché. Le diabolotin y porta de même ses bottes de chaume; mais, tandis que le cultivateur vendait sans peine sa part de récolte, le diabolotin ne put tirer un sou de la sienne...

Il alla trouver le cultivateur et lui dit :

« Vilain, tu m'as trompé pour cette fois, mais tu ne me tromperas plus.

— Comment l'aurais-je fait? s'écria le cultivateur. N'est-ce pas plutôt vous, monsieur le Diable, qui pensiez me tromper? Vous ne saviez probablement pas que des épis devaient sortir de terre et vous comptiez bien retrouver mon grain où il était tombé.

— Laissons cela et écoute-moi : je retiens pour ma

part de l'année prochaine le dessus de la terre; toi, tu auras le dessous.

— Oui, monsieur le Diable; si cela vous est égal, je compte semer des raves.

— Sème ce que tu voudras: en quoi cela peut-il m'intéresser? Fais ce qu'il faut faire et travaille, vilain, travaille!»

Le cultivateur n'épargna pas plus ses peines que l'an d'avant, et quand le diablotin revint avec ses diableteaux, le champ de raves était magnifique. Tout joyeux, ils se répandirent çà et là pour couper les feuilles et les mettre en bottes. A quelques pas en arrière, le cultivateur et ses fils arrachaient les raves.

Le marché se tint le mois suivant; quand le diablotin présenta ses feuilles sèches qui n'étaient plus bonnes, même à faire de la litière, personne n'en voulut, et tout le monde se moqua de lui.

On ne le revit plus jamais et le cultivateur resta maître du champ.

RABELAIS 5.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *vilain*: nom sous lequel on désignait autrefois les paysans.

2. *il advint* (du verbe *advenir*): il arriva.

3. *déguerpir*: quitter un lieu

par force.

4. *chaume*: partie de la tige du blé qui reste en terre après la moisson.

5. *Rabelais*: écrivain français, mort en 1553.

Les idées. — 1. Pourquoi le diablotin est-il si facile à tromper?

2. Que choisit-il quand le paysan sème du blé?

3. Quel profit retire-t-il de sa part?

4. Que choisit-il pour l'année suivante?

5. Que devrait-il faire en apprenant que le paysan sèmera des raves?

6. Qu'arrive-t-il encore?

Sujet de devoir. — Citez trois autres plantes que le paysan aurait pu semer la première année... trois plantes qu'il aurait pu semer la seconde année.



PRINTEMPS

Fraîche et simplette,
 Ouvrant ses tendres yeux¹,
 La violette
 Sourit aux calmes cieux.

Printemps, joli printemps qui fais le cœur joyeux,
 Achève ta toilette!
 Et mêle à tes cheveux
 La violette.

D'un pas alerte³
 L'enfant⁴ s'est élancé ;
 La feuille verte
 Nous dit qu'il a passé,
 Chassant à coups de fleurs le vieil Hiver glacé,
 Il va d'un pas alerte,
 Dans son pourpoint⁵ tissé
 De feuilles vertes.

Sans équipage⁶,

Il va toujours content,

Beau comme un page⁷

Aux blonds cheveux flottants.

L'ombrage des forêts s'emplit d'oiseaux chantants;

Parmi leur gai tapage

S'avance le Printemps.

Beau comme un page!

Maurice BOUCHOR⁸.

(Simon Siné, édit.)

En récitant, bien marquer le rythme léger et pimpant de cette gracieuse poésie.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Ouvrant ses tendres yeux* : ouvrant ses fleurs.

2. *Achève ta toilette* : pare-toi de fleurs nouvelles

3. *alerte* : vif et rapide.

4. *L'enfant* : mis pour : le *Printemps* qui est la *jeune* saison de l'année.

5. *pourpoint* : partie du cos-

tume qui couvre le buste.

6. *équipage* : suite de valets, de chevaux et de voitures. *Sans équipage* : simplement.

7. *page* : jeune noble placé près d'un grand seigneur pour apprendre le métier des armes.

8. *Maurice Bouchor* : voir page 87, note 10.

Les idées. — 1. Quelle fleur marque l'arrivée du printemps ?

2. Comment le printemps fait-il sa toilette ?

3. Comment marche-t-il ?

4. Comment apparaît le vieil Hiver ? (*Voir la gravure, p. 162.*)

Sujet de devoir. — *Dans le pays que vous habitez, à quels signes reconnaissez-vous que le printemps est arrivé ?*

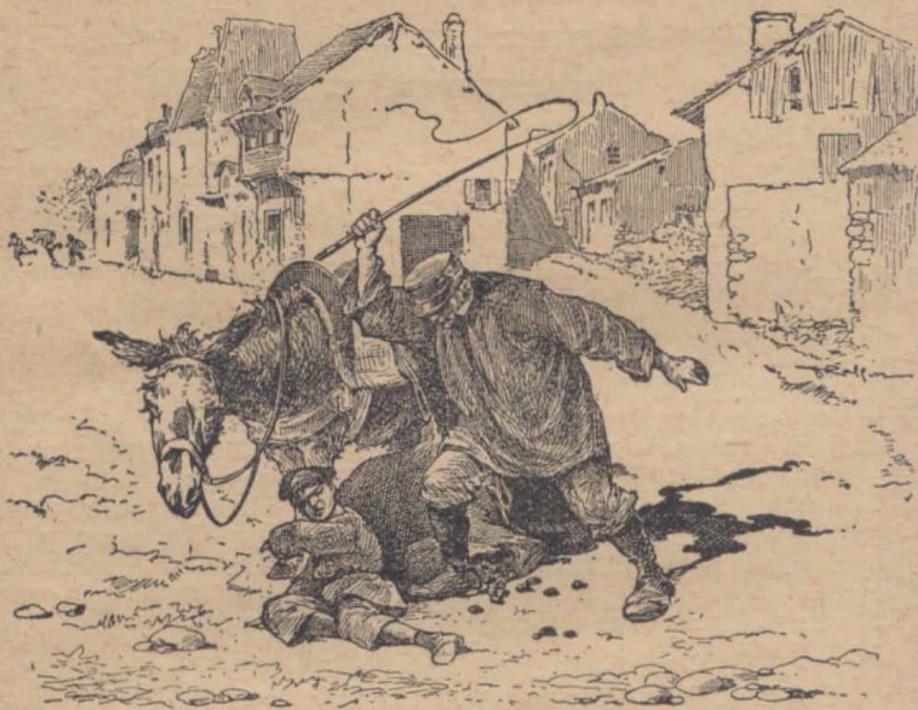
LE MARCHAND DE MARRONS

Il en coûte quelquefois pour faire son devoir.

Un paysan traversait souvent notre faubourg¹ avec un âne chargé de fruits, et s'arrêtait vis-à-vis de notre maison.

Un jour, l'âne portait un sac dont les déchirures lais-

saient voir de beaux marrons lustrés², qui avaient l'air de se mettre à la fenêtre pour provoquer notre gourmandise. Les plus hardis d'entre nous se les montraient de l'œil et quelqu'un proposa d'élargir l'ouverture.



*Il se mit à me punir à coups de fouet du vol
que j'avais empêché.*

Je fus le seul à m'y opposer. On ne m'écouta pas. Je me jetai devant le sac en criant que personne n'y toucherait. Un vigoureux coup de poing me ferma la bouche. Je ripostai³, et il en résulta une mêlée générale⁴. Accablé par le nombre, j'entraînai dans ma chute le sac que je défendais, et le paysan, que le bruit du débat avait attiré,

me trouva sous les pieds de l'âne, au milieu des marrons éparpillés.

Voyant mes adversaires s'enfuir, il devina ce qu'ils avaient voulu faire, me prit pour leur complice, et, sans plus d'éclaircissements, se mit à me punir à coups de fouet du vol que j'avais empêché.

Mes compagnons ne manquèrent pas de se moquer de moi, mais tout en se moquant, on faisait cas de ma conduite courageuse et loyale.

J'ai souvent pensé depuis, qu'en me battant, l'homme aux marrons m'avait rendu sans le savoir, un service d'ami : il m'avait appris qu'il en coûte quelquefois pour faire son devoir.

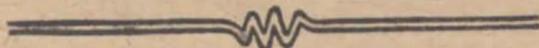
D'après Émile SOUVESTRE⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. <i>faubourg</i> :	partie d'une ville située hors de l'enceinte.	niâtre où tous les adversaires attaquent ou se défendent, mêlés et sans ordre.	
2. <i>lustrés</i> :	polis et luisants.	5. <i>service d'ami</i> :	que l'on ne rend qu'à un ami.
3. <i>riposter</i> :	répondre de la même façon.	6. <i>Émile Souvestre</i> :	romancier français, mort en 1854.
4. <i>mêlée générale</i> :	combat opi-		

- Les idées. — 1. Qu'apercevait-on par les trous du sac ?
2. Que voulurent faire quelques-uns des enfants ?
3. Que fit celui qui raconte l'histoire ?... Qu'arriva-t-il ?
4. Que fit le marchand ?
5. Pourquoi ce petit garçon ne fut-il pas humilié par la correction qu'il avait reçue?... Que pensèrent ses camarades ?
6. Quel service lui avait rendu le marchand de marrons ?

Sujet de devoir ou exercice d'élocution. — A quelle époque mûrissent les marrons?... Comment se nomme l'arbre qui les produit?... Comment le marchand installé en plein air fait-il cuire les marrons ? (*Racontez*). — Comment appelle-t-il l'attention des passants ?



NAISSANCE DU PATRIOTISME¹

Le patriotisme naquit en France pendant la guerre de Cent ans.

La France avait été bien malheureuse pendant la guerre de Cent ans. Nos chevaliers s'étaient fait battre à Crécy, à Poitiers et à Azincourt². On avait vu sur le trône de France un roi courageux mais étourdi comme Jean le Bon et un roi fou comme Charles VI.

Profitant de la querelle des Armagnacs et des Bourguignons³, les Anglais avaient occupé les trois quarts du royaume ; la famine et la peste avaient ajouté leurs maux à ceux de la guerre, et cependant, la France sortait victorieuse de cette longue épreuve.

C'est qu'il y eut à cette époque des Français héroïques⁴ qui défendirent leur pays et donnèrent leur vie pour lui. Il y eut des généraux comme Duguesclin, des ministres comme Jacques Cœur⁵, et surtout une courageuse jeune fille, comme Jeanne d'Arc, dont l'admirable dévouement sauva la France.

En même temps, les défaites et les malheurs firent ce que les victoires et la gloire n'avaient pas fait encore. Au milieu de ces malheurs s'éveilla chez nos pères l'amour de la France. En face de l'ennemi victorieux, le peuple de France, celui des villages comme celui de Paris, comprit que tous les Français étaient enfants de la même terre et qu'il fallait aimer et défendre la patrie malheu-

reuse. Les Français firent donc un grand effort et ils chassèrent l'ennemi de leur sol.

Dès lors, la France fut ce qu'elle n'avait pas été au temps des Gaulois, des Mérovingiens, des Carolingiens et de la Féodalité, *elle fut une patrie.*

D'après Ernest LAVISSE⁶.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *patriotisme* : amour du pays où l'on est né et dont on est citoyen.

2. *Crécy, Poitiers, Azincourt* : lieux où les Français furent battus pendant la guerre de Cent ans (*A montrer sur la carte.*)

3. *Armagnacs et Bourguignons* : partis en lutte l'un contre l'autre sous Charles VI.

4. *héroïque* : qui se distingue par des actions extraordinaires dignes d'un héros.

5. *Jacques Cœur* : riche commerçant de Bourges qui fut en quelque sorte le ministre des Finances sous le regne de Charles VII.

6. *E. Lavissee* : historien français contemporain, mort en 1922.

Les idées. — 1. Quelles défaites la France avait-elle subies ?

2. Quels furent les grands Français qui aidèrent à sauver la France ?

3. Nommez l'admirable jeune fille qui lui donna sa vie ?

4. Que fit le peuple ?

5. Quand naquit le patriotisme en France ?

Sujet de devoir. — *Rappelez les principaux faits de l'histoire de Jeanne d'Arc : (1° à Domrémy; 2° à Chinon; 3° à Orléans; 4° à Reims; 5° à Rouen.)*

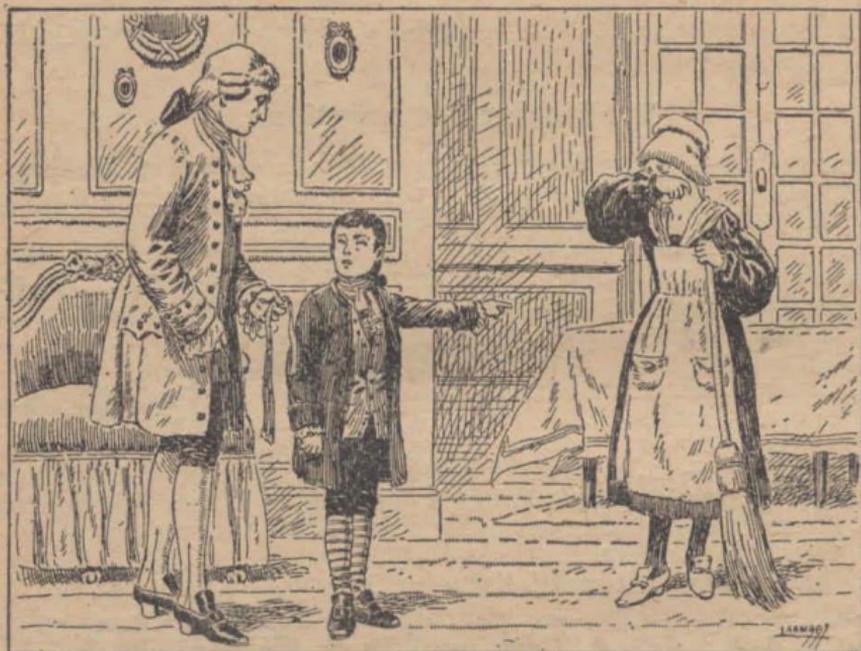
LE RUBAN ROSE

J.-J. Rousseau raconte une mauvaise action qu'il avait commise étant enfant, et dont le souvenir trouble ses nuits et le rend malheureux.

Une des filles de M^{me} Pontal perdit un petit ruban de couleur rose et argent déjà vieux. Ce ruban me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me

trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant. « C'est Marion qui me l'a donné. »

Marion était une bonne fille, sage et d'une probité¹ à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai...



*La pauvre fille se mit à pleurer et ne me dit que ces mots :
« Ah ! Rousseau, je ne voudrais pas être à votre place. »*

On la fit venir. Elle arrive, on lui montre le ruban : je l'accuse effrontément² ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons et auquel mon cœur barbare résiste.

Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement ; elle me supplie de ne pas déshonorer une fille innocente ; et moi, avec une impudence infernale³, je confirme⁴ ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer et ne me dit que

ces mots : « Ah ! Rousseau, je ne voudrais pas être à votre place. »

On nous renvoya tous deux...

J'ignore ce que devint cette pauvre victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence⁵ qu'elle ait après cela trouvé facilement à bien se placer.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies⁶ cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier.

Jean-Jacques ROUSSEAU⁷.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *probité* : honnêteté parfaite même pour les plus petites choses.

2. *effrontément* : avec assurance et sans se troubler.

3. *impudence infernale* : effronterie sans pudeur et digne de l'enfer.

4. *confirmer* : certifier à nouveau.

5. *il n'y a pas d'apparence* : il est peu probable...

6. *insomnie* : absence de sommeil.

7. *Jean-Jacques Rousseau* : philosophe et écrivain français, mort en 1778.

Les idées. — 1. Comment Rousseau avait-il eu ce petit ruban ?

2. Que dit-il quand on le lui vit entre les mains ?

3. Comment Marion essaie-t-elle de se justifier ?

4. Pourquoi ne voudrait-elle pas être à la place de Rousseau ?

5. Quelle fut la conséquence du mensonge de Rousseau ?

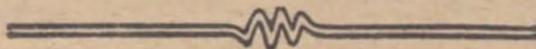
6. Qu'aurait-il dû faire tout d'abord ?

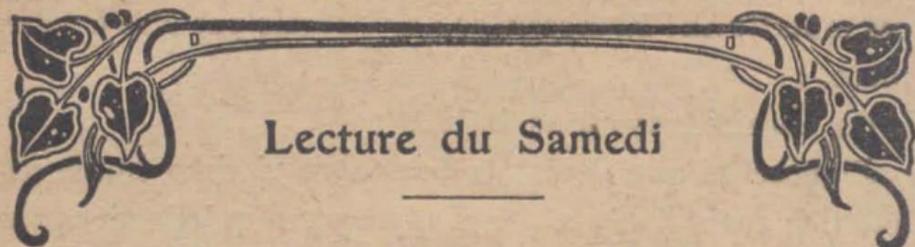
Sujet de devoir. — 1. En quoi consiste le mensonge de ce jeune garçon ?

2. Comment est-il calomniateur ?

3. Qu'auriez-vous fait à sa place ?

(Répondez par des phrases complètes.)





Lecture du Samedi

LE CHIEN MENTEUR

Pierrot était un brave chien aimant et fidèle. Un jour, ayant commis une grosse faute, il fit un mensonge pour la dissimuler. Il eut à regretter ensuite et la faute et le mensonge.

... La cuisinière avait tué deux pigeons.

« Je les mettrai aux petits pois » s'était-elle dit.

Elle alla dans une pièce voisine chercher une corbeille où jeter les plumes de ses pigeons à mesure qu'elle les plumerait.

Quand elle revint dans sa cuisine, un des pigeons avait disparu. Elle ne s'était absentée pourtant que quelques instants. Alors machinalement, elle songea : le chien ! Et aussitôt saisie de remords¹ : « Quelle horreur, soupçonner Pierrot ! Jamais il n'a rien volé ! Il garderait, au contraire, un gigot tout un jour sans y toucher, même ayant faim !... Du reste, il est là, Pierrot, dans la cuisine, assis sur son derrière, l'œil à demi fermé, baillant de temps à autre ; il s'occupe bien de mes pigeons ! »

Pierrot était là, en effet, somnolent² avec un grand air d'indifférence ! Je fus appelé...

« Pierrot ? » Il souleva vers moi sa paupière appesantie³. « Eh ! que veux-tu, mon maître, j'étais si bien ! »

... « Je suis de votre avis, Catherine, le chien n'a pas



LE CHIEN MENTEUR

« Tiens, lui dis-je, je te donne ça... » et je lui offris le pigeon dépareillé.

volé le pigeon. S'il l'avait volé, d'abord, il serait en train de le plumer, au fond de quelque fossé, pour sûr.

— Regardez-le, pourtant, monsieur... Ce chien-là, en ce moment, n'a pas l'air franc.

— Regarde-moi, Pierrot... regarde-moi dans les yeux, comme ça... A n'en pas douter, il feignait l'indifférence !

— Ah ! mon Dieu, Catherine, c'est lui ! j'en suis sûr ! c'est lui !... »

Je voulus en avoir le cœur net⁵, en avoir la preuve.

« Tiens, lui dis-je, je te donne ça... » et je lui offris le pigeon dépareillé.

Il le souleva dans sa gueule, et doucement, tout de suite, le remit à terre.

« Enfin, il est à toi !... Puisque je te le dis !... Je pense que tu aimes les pigeons ?... Eh bien ! en voilà un !... Je te répète qu'il est à toi, celui-ci... Oh ! le bon chien ! le brave chien ! l'honnête chien ! Oh ! qu'il est beau ! »

Il se décida, prit le pigeon entre les dents, se leva et s'en alla, lentement, non sans tourner de mon côté la tête plusieurs fois.

Dès qu'il fut dehors, je le suivis de loin et je le surpris bientôt en train de creuser dans la terre un trou avec ses deux pattes, très actives. Le pigeon que je lui avais offert traîtreusement⁶ était à côté de la fosse... Je grattai la terre moi-même, tout au fond... Le premier pigeon était là, volé ! habilement caché !

Je fis sous les yeux du menteur, un paquet des grosses plumes de mes deux pigeons et je déposai ce plumeau sur ma table de travail.

Et quand Pierrot venait vers moi, en disant d'un air

dégagé: « Eh bien ! voyons, ne pense plus à ça, jouons ! » J'élevais le petit balai de plumes... et aussitôt, Pierrot baissait la tête, et la queue se rabattait honteuse. « Mon Dieu ! mon Dieu ! semblait-il me dire, tu ne me pardonneras donc jamais.

— Tu ne m'aimais pas, lui dis-je un matin, non, tu ne m'aimais pas, puisque tu m'as trompé.

— Mais si, me dirent ses deux bons yeux attristés, je t'aimais bien et je t'aime encore sincèrement, mais j'aimais aussi le pigeon. Pardonne-moi, je suis bien assez puni maintenant ».

Et, je pardonnai à Pierrot.

Jean AICARD⁷.

(*L'Été à l'Ombre*. E. Flammarion, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *remords* : vif reproche de la conscience.

2. *somnolent* : qui est dans un état de demi-sommeil.

3. *appesantie* : alourdie, qu'il ne semblait soulever qu'avec difficulté.

4. *feignait* : du verbe *feindre*, faire semblant, tromper.

5. *en avoir le cœur net* : en avoir la preuve.

6. *traîtreusement* : par *trahison*, pour le tromper.

7. *Jean Aicard* : voir page 27, note 5.

Les idées. — 1. A quel moment Pierrot avait-il volé le premier pigeon ?

2. Où l'avait-il caché ?

3. Pourquoi fait-il semblant de dormir ?

4. Pourquoi le maître offre-t-il le deuxième pigeon à Pierrot ?

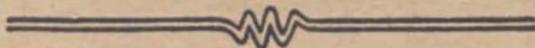
5. Comment la faute de Pierrot fut-elle découverte ?

6. Comment en est-il puni ensuite ?

Sujet de devoir écrit ou exercice d'élocution. — 1. De quoi Pierrot eut-il à souffrir ?

2. Quel est le but des punitions ?

3. Pensez-vous que Pierrot volera encore ?... Pourquoi ?





GARGANTUA ET PICROCOLE

Le roi Picrocole a profité de l'absence de son voisin, le géant¹ Gargantua², pour envahir son royaume. Gargantua va l'attaquer.

Monté sur sa grande jument, Gargantua trouva sur son chemin un énorme chêne qui avait plusieurs siècles d'existence : « Voilà l'arme qu'il me faut, dit-il, et du chêne qu'il arracha comme un simple poireau, il se fit une massue. Quand il arriva avec son armée devant le château fortifié où Picrocole s'était enfermé, il se dressa sur ses étriers et cria d'une voix retentissante :

« Êtes-vous là ou n'y êtes-vous pas ? Si vous n'y êtes pas, je n'ai rien à dire, mais si vous y êtes, décampez ! »

Les canonniers du château allumèrent leurs pièces et un boulet vint frapper Gargantua à la tempe droite³.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il. N'est-ce pas un noyau de prune qu'ils viennent de me lancer ? »



GARGANTUA ET PICROCOLE

*Du premier coup, il abattit la tour carrée ;
du second, il jeta bas le donjon.*

Avant qu'on eût pu lui répondre, une volée de mitraille⁴ l'enveloppa,

« Là, là, dit-il, d'où viennent toutes ces mouches qui m'aveuglent ? Allez me chercher une branche d'arbre pour que j'en fasse un émouchoir. »

Et, prenant son peigne de poche, il se le passa dans les cheveux pour les nettoyer. Des boulets de canon et des balles de fusil, en tombèrent dru⁵ comme grêle.

« Oh ! oh ! dit-il, ce sont ces gredins qui me prennent pour cible. Je vais leur répondre à ma façon. »

S'armant de sa massue, il se rua⁶ sur la forteresse et du premier coup, il abattit la tour carrée ; du second, il jeta bas le donjon. Continuant à frapper, il enfonça les remparts, démolit les parapets, combla les fossés. Les ruines s'entassaient sur les ruines. Ça et là gisaient les défenseurs qui dessus, qui dessous⁷, assommés comme des bœufs à l'abattoir...

Picrocole, fut découvert, caché dans une cave. On l'amena tout tremblant devant Gargantua.

« Tu seras châtié du mal que tu as fait, lui dit-il. Le temps n'est plus de conquérir des royaumes au grand dommage des pauvres peuples. Le devoir d'un roi est de protéger et d'administrer son royaume et non d'envahir ses voisins. Ce que les Barbares appelaient jadis prouesses, nous l'appelons maintenant brigandages. Gardes, qu'on l'emmène ! »

Pour faire un exemple qui donnât à réfléchir aux rois conquérants, il le maria avec une harengère⁸, et Picrocole était heureux quand sa femme ne le battait pas.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *géant* : celui dont la taille est de beaucoup supérieure à celle des autres individus de la même espèce.

2. *Gargantua* : personnage imaginé par Rabelais et dont la taille dépassait la hauteur des maisons. Sa force était en raison de sa taille.

3. *décamper* : quitter un *camp*. Se retirer précipitamment.

4. *mitraille* : morceaux de fer dont on chargeait les canons.

5. *dru* : épais, serré (comme la grêle).

6. *se ruer* : se jeter avec force contre un obstacle ou contre quelqu'un.

7. *qui dessus, qui dessous* : celui-ci dessus, celui-là dessous.

8. *harengère* : au sens propre, marchande de harengs ; au sens figuré, femme insolente et grossière.

9. *Rabelais* : voir page 161, note 5.

Les idées. — 1. Pourquoi Gargantua marche-t-il contre Picrocole ?

2. Quelle arme choisit-il ?... Pourquoi dit-on que le chêne avait plusieurs siècles d'existence ?

3. Gargantua craignait-il les coups de canon ?

4. Que fait-il quand il s'aperçoit qu'on tire sur lui ?

5. Quels reproches adresse-t-il à Picrocole ?... Quelle punition lui inflige-t-il ?

Sujet de devoir. — *Faire écrire de mémoire les mots suivants : sa jument, arracha, ses étriers, les canonniers, un noyau, les parapets, une harengère.*

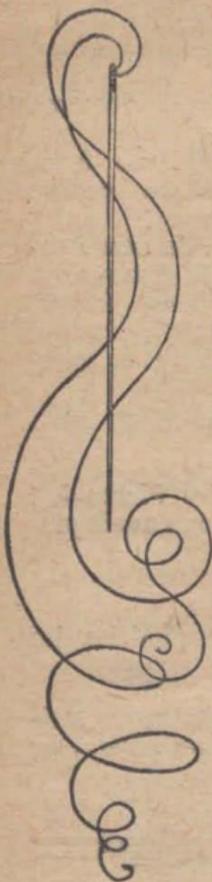
LA CHANSON DE L'AIGUILLE

Celui qui travaille est utile à lui-même et aux autres.



Ô ma mignonne aiguille,
Ne nous quittons jamais :
Toute petite fille,
Tendrement je t'aimais.
Tu me disais : « Sois sage,
Ou je te pique au doigt !
Fais un gentil corsage :
Vois, ta poupée a froid. »





Ô ma mignonne aiguille,
Veille sur moi toujours,
Donne à la jeune fille
Un précieux secours.
En voltigeant¹, légère,
Aide mes chers parents :
Aide aussi la misère
De ceux qui vont pleurants.

Ô ma mignonne aiguille,
J'ai des chagrins parfois ;
Pour une pauvre fille
Douce est alors ta voix.
Elle dit sans relâche² :
« Travaille, grande sœur !
Qui³ fait son humble tâche
Goûte la paix du cœur⁴. »



Maurice BOUCHOR⁵.

(*Chants populaires*, Hachette et C^{ie}, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *en voltigeant* :
l'aiguille va et vient, rapide
comme l'aile d'un oiseau.

2. *sans relâche* : sans arrêt,
sans se lasser.

3. *qui fait* : mis pour celui
qui fait.

4. *paix du cœur* : satisfaction,
tranquillité de la conscience.

5. *Maurice Bouchor* : voir
page 87, note 10.

Les idées. — 1. Que disait l'aiguille à l'enfant ?... A quels travaux
l'employait-on ? (*Première strophe*).

2. Maintenant, à quoi sert l'aiguille ? (*La jeune fille... les parents...
les malheureux.*) (*Deuxième strophe*).

3. A quoi sert encore l'aiguille ?... Quels bons conseils donne-t-elle
à la jeune fille ? (*Troisième strophe*).

Sujet de devoir. — Comment est faite une aiguille ?
(*Forme générale ?... Forme d'un bout ?... Forme de l'autre bout ?...
Couleur ?...*)

JEANNE D'ARC SE REND A CHINON

Le voyage de Vaucouleurs¹ à Chinon² n'était pas sans danger. Les troupes du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne, son allié, occupaient tout le pays ; il fallait les éviter. Sur le chemin on rencontrait de grandes



Les rivières étaient grosses, ce qui obligeait de passer par les ponts.

rivières, la Marne, l'Aube, la Seine, l'Yonne³, et on était dans la saison des grosses eaux, ce qui obligeait à passer par les ponts ou par les villes. La petite troupe chemina pendant plus de onze jours, marchant la nuit, se cachant dans la journée.

Quand on s'arrêtait pour dormir, Jeanne se couchait tout habillée. Les rudes hommes d'armes⁴ qui l'accom-

pagnaient ne la regardaient plus comme une femme, mais comme une créature du ciel.

Ils traversèrent la Loire à Gien et arrivèrent à Sainte-Catherine de Fierbois. Jeanne entendit trois messes le même jour. Puis elle fit écrire au roi — car elle ne savait pas écrire — qu'elle avait fait cent cinquante lieues pour venir à son aide, qu'elle savait plusieurs choses importantes qui le touchaient et qu'elle saurait le reconnaître parmi tous les autres.

Charles VII était alors au château de Chinon, dans une position critique⁶ ; son trésorier lui annonçait qu'il ne lui restait plus quatre écus en caisse. Orléans seul arrêta encore les Anglais ; quand Orléans serait pris, Charles ne pourrait plus se maintenir en France. Déjà il se demandait s'il irait chercher refuge en Espagne ou en Écosse.

Le 6 mars, Jeanne entra à Chinon. Deux jours après, elle avait sa première entrevue avec Charles VII.

Charles SEIGNOBOS⁷.

(Scènes et Épisodes de l'Histoire nationale.
Librairie Armand Colin.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Vaucouleurs* : petite ville de la Lorraine, près de laquelle se trouve le village de Domremy, où naquit Jeanne d'Arc.

2. *Chinon* : sous-préfecture du département d'Indre-et-Loire.

3. *Marne, Aube, Seine, Yonne* : montrer sur la carte.

4. *homme d'armes* : soldats ; parmi ces hommes d'armes se trouvait un des frères de Jeanne.

5. *toucher* : signifie ici intéresser, concerner.

6. *critique* : difficile et même dangereux.

7. *Ch. Seignobos* : historien français contemporain.

Les idées. — 1. De quelle ville partait Jeanne d'Arc ?

2. Pourquoi était-elle accompagnée d'hommes d'armes ?

3. En quoi consistaient les dangers de la route ?

4. Que fit-elle écrire au roi ?

5. Où était alors Charles VII ?.. Quelle était sa situation ?..

Sujet de devoir. — Tracer un croquis de la France et marquer le chemin parcouru par Jeanne pour se rendre auprès de Charles VII. (De Vaucouleurs sur la Meuse, au sud de Commercy, à Chinon.)

L'ANE ET LE CHIEN

Aidons-nous les uns les autres.



*Sur ces entrefaites, un Loup
Sort du bois et s'en vient...*

Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.
L'Ane, un jour, pourtant s'en moqua,
Et ne sais^t comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné d'un Chien,
Gravement sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'Ane se mit à paître.
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.

Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure.

Il ne faut pas toujours être si délicat ;

Et, faute de servir ce plat²,

Rarement un festin demeure³.

Notre baudet s'en sut enfin

Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,

Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie ;

Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »

Point de réponse ; mot⁴ ; le roussin d'Arcadie⁵

Craignit qu'en perdant un moment

Il ne perdît un coup de dent.

Il fit longtemps la sourde oreille.

Enfin, il répondit : « Ami, je te conseille

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera, sans faute, à son réveil,

Ta portion accoutumée :

Il ne saurait tarder beaucoup. »

Sur ces entrefaites, un Loup

Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.

L'Ane appelle aussitôt le Chien à son secours.

Le Chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;

Il ne saurait tarder : détale⁶ vite, et cours.

Que si⁷ ce Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;

On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plat⁸. » Pendant ce beau discours,

Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède⁹.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *ne sais* : mis pour je ne sais pas, je ne comprends pas.

2. *et faute de servir ce plat* : parce que ce plat manque, fait défaut.

3. *rarement festin demeure* : le festin reste rarement sans être mangé.

4. *mot* : pas un mot.

5. *Arcadie* : province de l'ancienne Grèce.

6. *détaler* : quitter la place, s'enfuir.

7. *que si* : mis pour : et si.

8. *tout plat* : par terre, tout à plat.

9. *sans remède* : sans espoir de guérison.

10. *La Fontaine* : illustre fabuliste français, mort en 1695.

Les idées. — 1. Quelle vérité morale La Fontaine veut-il prouver ?

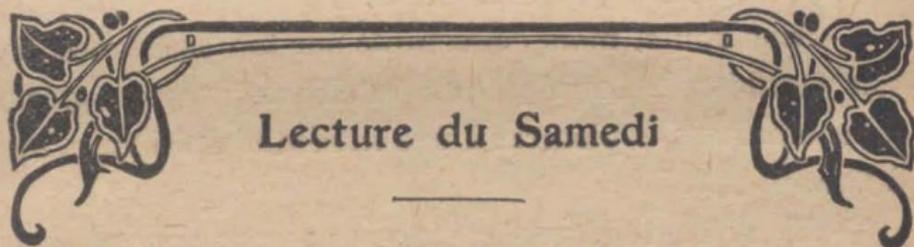
2. Comment l'Ane se conduisit-il vis-à-vis du Chien ?

3. Quel danger menaça l'Ane ensuite ?

4. Que fit le Chien ?... Qu'arriva-t-il à l'Ane ?

5. Quelles furent les suites de l'égoïsme de l'Ane ? (*Pour l'Ane ?... Pour le Chien ?... Pour le maître ?...*),

Sujet de devoir. — *Le Chien a-t-il fait lui-même tout son devoir ?... Aurait-il dû laisser étrangler l'Ane ?... Pourquoi ?..*



Lecture du Samedi

COMMENT LE LOUP

FUT BATTU A LA COURSE

PAR DEUX ESCARGOTS

Un jour, le Loup rencontra l'Escargot qui se hâtait péniblement de gagner une haie.

« Retire-toi, traînard ! lui cria-t-il. Je fais plus de chemin en un quart d'heure que toi en une année.

— Oh ! oh ! répondit l'Escargot ; c'est à voir. Écoute :

luttons à la course demain, à la rosée, et je consens que tu me croques si je n'arrive pas avant toi !

— J'accepte ; mais aie soin d'allonger tes cornes : elles ne seront jamais trop longues pour toucher le but assez tôt.

— Nous verrons, nous verrons ; ne chante pas encore victoire. »

Le Loup enjamba son misérable adversaire avec un rire de pitié et partit en courant. Quand il eut disparu, l'Escargot s'en alla conter à l'un de ses frères le défi² qu'il avait porté.

« Tu t'es beaucoup trop avancé, fit observer celui-ci. Comment pourrais-tu gagner de vitesse un loup, toi qui as peine en une journée à traîner ta coquille d'un bout à l'autre du champ que nous habitons ?

— Sans doute, mais j'ai compté sur ton assistance. Tu sais combien le Loup est peu intelligent ; nous agissons donc ainsi : tu te placeras à une extrémité du champ, moi à l'autre, et...

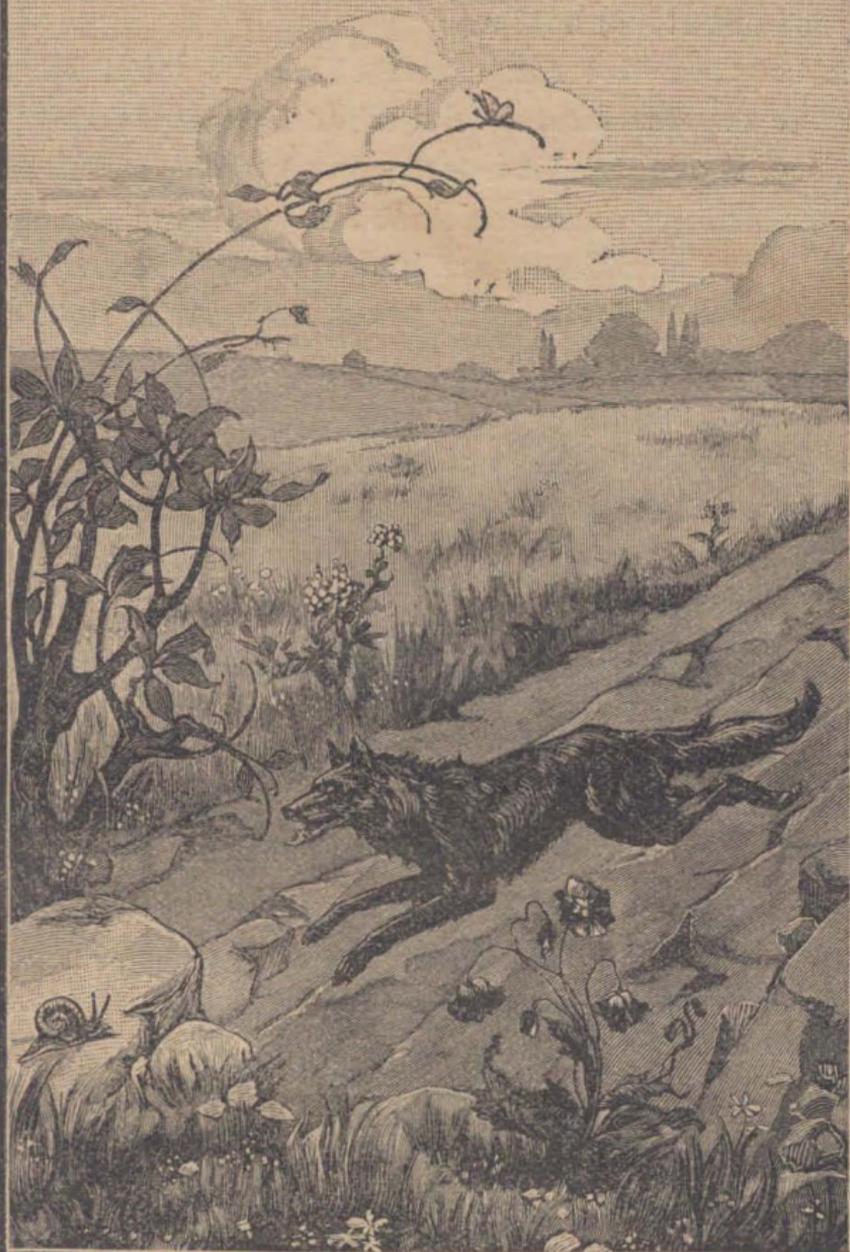
— Bien ! bien ! Il ne s'apercevra pas que nous sommes deux. Je comprends.

— Alors mets-toi vite en route. Il faut que tu sois à ton poste demain de grand matin, et la traversée du champ n'est pas peu de chose.

— J'en serai quitte pour ne pas m'arrêter de la nuit. »

Sur ces mots, le voyageur sortit de sa coquille et, l'ayant bien établie sur son dos, partit avec une vitesse de quatre mètres à l'heure.

Le lendemain, au lever du soleil, le Loup arrivait. Sans lui donner le temps de respirer, l'Escargot l'apostropha³ : « Allons donc, lambin⁴ ! plus vite ! as-tu peur ? Tiens,



COMMENT LE LOUP FUT BATTU A LA COURSE
PAR DEUX ESCARGOTS

*Le Loup allait atteindre le but, quand l'Escargot, déjà arrivé,
lui cria : « Coucou ! »*

vois ce sillon ; en route, à qui l'aura le plus vite parcouru. Allons, au but ! au but ! »

Le Loup, excité par les cris de l'Escargot, se mit à courir sans s'apercevoir que celui-ci restait tranquillement à sa place. Il allait ventre à terre, faisant voler les mottes en poussière, essoufflé, haletant⁵. Déjà, il voyait le bout du sillon et il allait l'atteindre, quand, soudain un Escargot dressa devant lui ses deux cornes, les agita en signe de victoire et s'écria :

« Cou-cou ! »

Le Loup fit un « oh ! » d'étonnement, avec un saut de côté ; puis il resta ahuri⁶, persuadé qu'il voyait son compagnon de départ.

« T'avoues-tu vaincu ?

— Vaincu à la course par un Escargot... jamais ! Re commençons.

— Soit ! recommençons... Un... deux... trois, partons ! »

Et le Loup se lança à perdre haleine. Cette fois il volait ; un oiseau ne l'aurait suivi qu'avec peine. Près d'arriver, il tourna la tête pour voir où en était son concurrent. N'apercevant rien, il se crut vainqueur, quand, à un pouce de sa tête, retentit de nouveau le cri :

« Cou-cou ! »

Sans mot dire, il fit volte-face⁷ et repartit... sans plus de succès, hélas ! Au bout du sillon, il retrouva l'Escargot triomphant.

La course continua longtemps de la sorte. Mais un moment vint où le nigaud tomba épuisé, à bout de forces. Il faillit en crever.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *trainard* : qui va lentement, qui reste en arrière. Le mot convient bien à l'escargot qui en effet se *traîne*.

2. *défi* : provocation ; ici, sorte de pari.

3. *apostropher* : adresser vivement la parole à quelqu'un pour lui dire quelque chose de désagréable.

4. *lambin* : qui agit avec lenteur.

5. *haletant* : respirer précipitamment et avec peine.

6. *ahuri* : stupéfait, qui a perdu la tête.

7. *volte-face* : action de se retourner en faisant demi-tour.

8. *M. Guéchet* : écrivain français contemporain.

Les idées. — 1. Ne pensez-vous pas que l'Escargot est imprudent de défier le Loup à la course ?

2. Qu' imagine-t-il pour tromper le Loup ?

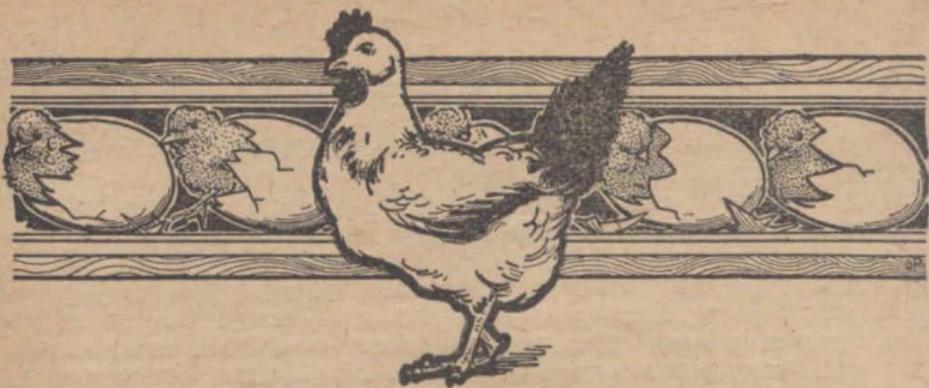
3. Pourquoi le Loup ne s'aperçoit-il pas qu'on le trompe ?

Exercice d'observation et de langage. — Où se passe la scène représentée par la gravure de la page 185 ? Est-ce le matin ou le soir ? Que fait le loup ? Où est l'escargot ? A quoi voyez-vous que le loup court vite ?

Sujet de devoir. — Trouver l'infinifitif des verbes suivants : *se hâtait, fais, répondit, consens, aie, seront, parti, disparu, avait, sais.*

Ex. : se hâtait, infinifitif : se hâter.





LA POULE

Pattes jointes, elle saute du poulailler dès qu'on lui ouvre la porte. Éblouie de lumière, elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres, où chaque matin, elle a coutume de s'ébattre. Elle s'y roule, s'y trempe¹, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli. Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture éparsée². Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues. Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps, elle s'arrête. Droite sous son bonnet phrygien³, l'œil vif, le jabot avantageux⁴, elle écoute de l'une ou de l'autre oreille.

Et, sûre qu'il n'y a rien de neuf⁵, elle se remet en quête⁶.

Jules RENARD⁷.

(Histoires naturelles. E. Flammarion, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *tremper* : plonger dans un liquide : la poule se plonge dans la cendre comme elle le ferait dans l'eau.

2. *éparse* : répandue çà et là.

3. *bonnet phrygien* : bonnet rouge que portaient les anciens Phrygiens. Est mis ici pour la

crête rouge de la poule.

4. *avantageux* : qui sied bien, qui embellit.

5. *rien de neuf* : expression familière signifiant : rien de nouveau.

6. *se mettre en quête* : se mettre à chercher.

7. *J. Renard* : écrivain français (1864-1910).

Les idées. — 1. Où va d'abord la poule en sortant du poulailler ?... Pourquoi faire ? (*Deuxième paragraphe*).

2. Où va-t-elle ensuite ? (*Troisième paragraphe*). Comment boit-elle ?

3. Que fait-elle après avoir bu ? (*Quatrième paragraphe*).

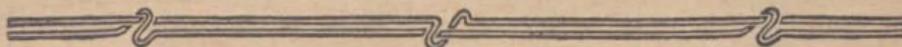
4. Comment apparaît-elle quand elle s'arrête pour écouter ?

Sujet de devoir. — Dessinez la poule buvant, puis vous répondrez par une phrase à chacune des questions suivantes :

1. Où est la poule ?

2. Que fait-elle ?

3. Comment est-elle ?



L'ENFANT COURAGEUX

Le père Barbeau a placé son fils Landry comme petit domestique de ferme à la Priche. Le moment de partir est venu. Landry, en courageux enfant qu'il est, refoule ses larmes pour éviter de faire de la peine à sa mère et à son frère Sylvinet.

Le père Barbeau éveilla Landry avant le jour, en ayant bien soin de ne pas secouer son aîné Sylvinet, qui dormait à côté de lui.

« Allons, petit, lui dit-il tout bas, il nous faut partir pour la Priche avant que ta mère te voie, car tu sais qu'elle a du chagrin, et il faut lui épargner les adieux. Je

vas¹ te conduire chez ton nouveau maître, et porter ton paquet.

— Ne dirai-je pas adieu à mon frère² demanda Landry. Il m'en voudra si je le quitte sans l'avertir.

— Si ton frère s'éveille et te voit partir, il pleurera, il



Le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages.

réveillera votre mère, et votre mère pleurera encore plus fort, à cause de votre chagrin. Allons, Landry, tu es un garçon de grand cœur², et tu ne voudrais pas rendre ta mère malade. Fais ton devoir tout entier, mon enfant, pars sans faire semblant de rien. Pas plus tard que ce soir, je te conduirai ton frère, et, comme c'est demain dimanche, tu viendras voir ta mère sur le jour³. »

Landry obéit bravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie ni si tranquille qu'elle n'eût entendu tout ce que son homme disait à Landry. La pauvre femme, sentant la raison de son mari, ne bougea pas et se contenta d'écartier un peu son rideau pour voir sortir Landry. Elle eut le cœur si gros qu'elle se jeta à bas du lit pour l'embrasser, mais elle s'arrêta...

Le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages⁴ du côté de la Priche. Quand ils furent sur une petite hauteur, d'où l'on ne voit plus les bâtiments de la Cosse⁵, aussitôt qu'on se met à la descendre, Landry s'arrêta et se retourna ; le cœur lui enfla⁶, et il s'assit sur la fougère, ne pouvant faire un pas de plus. Son père fit mine de ne point s'en apercevoir et de continuer à marcher. Au bout d'un petit moment, il l'appela bien doucement en lui disant :

« Voilà qu'il fait jour, mon Landry : dégageons-nous⁷ si nous voulons arriver avant le soleil levé. »

Landry se releva, et comme il s'était juré de ne point pleurer devant son père, il rentra ses larmes, qui lui venaient dans les yeux grosses comme des pois. Il fit comme s'il avait laissé tomber son couteau de sa poche, et il arriva à la Priche sans avoir montré sa peine, qui pourtant n'était pas mince.

George SAND⁸.

(*La Petite Fadette*. Calmann-Lévy, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *vas* : forme du verbe *aller* moins usitée que *vais*. | 2. *de grand cœur* : de grand courage. | 3. *sur le jour* : l'après-midi.

4. *pacage* : pâturage.
5. *la Cosse* : la ferme du père Barbeau.
6. *le cœur lui enfla* : il eut le cœur gros, les larmes lui vin-

rent aux yeux.

7. *dégageons-nous* : expression locale signifiant : *dépêchons-nous*.

8. *George Sand* : romancière française, morte en 1876.

Les idées. — 1. Pourquoi le père Barbeau éveille-t-il Landry si matin ?

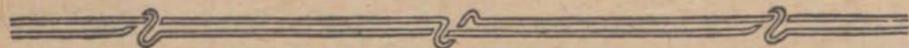
2. Landry a-t-il de la peine ?... Pourquoi ?

3. Que lui dit son père pour lui donner du courage ?

4. La maman dormait-elle ?

5. A quel moment Landry eut-il le plus de chagrin ?

Sujet de devoir. — *Rappelez une circonstance où vous avez fait effort pour retenir vos larmes, et dites pourquoi vous n'avez pas voulu pleurer.*



L'OURLET

Line a bon cœur sans doute, mais elle est vive et taquine, et il lui en coûte toujours d'obéir tout de suite.

« Line, viens faire ton ourlet. »

Elle l'aurait parié. C'est juste au plus mauvais moment que maman la dérange. Il est absolument nécessaire qu'elle finisse la toilette de sa poupée.

« Line, je t'ai déjà appelée. »

Line s'approche d'un air dolent¹. Elle est bien fatiguée.

« Assieds-toi. »

Il est impossible que Line travaille sur cette chaise-là. Il lui faut la sienne, la petite. Et puis elle a besoin d'un tabouret. Si elle ne trouve pas de tabouret, elle ne pourra rien faire.

« Allons dépêchons-nous ! »

Boudeuse, les bras ballants², Line se laisse tomber sur sa chaise.

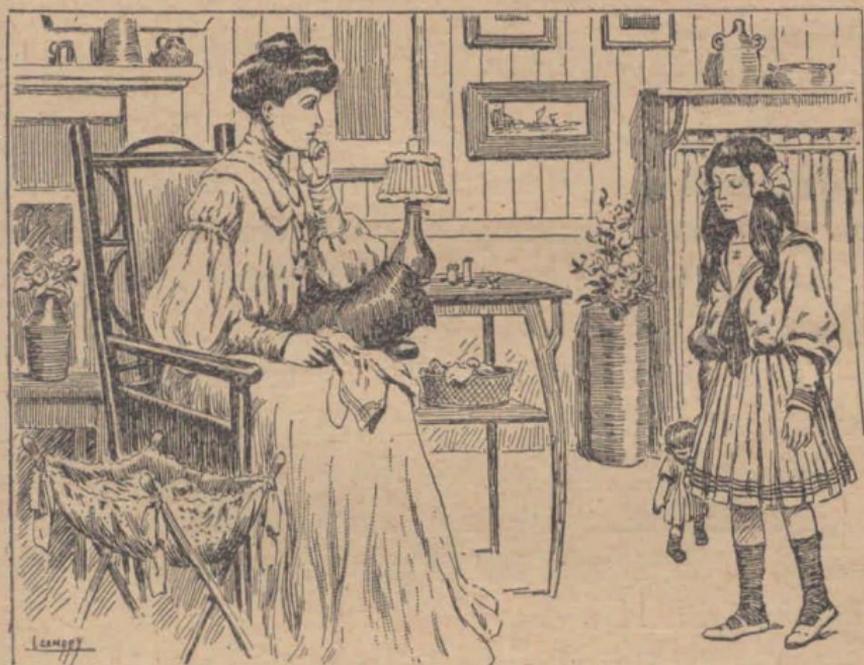
« Voici ton ouvrage. »

Avec un profond soupir, Line reçoit le chiffon, l'aiguille et le dé... Maman ne prétend pas qu'elle couse tout ça ?...

Il paraît que si.

« Allons, faisons vite ! »

C'est facile à dire. Il faut d'abord que Line se gratte.



Line s'approche d'un air dolent...

Elle a des démangeaisons par tout le corps. C'est peut-être une maladie. Elle se tortille comme un ver, sur le bord de sa chaise... Et puis peut-être que la porte est restée ouverte dans l'antichambre. Alors Bobby³ est au courant d'air.

Elle va aller voir.

« Line, reste en place. »

Très bien. Line ne demande pas mieux. Mais si Bobby

s'enrhume, ce ne sera pas sa faute. Et Bobby s'enrhume facilement. Il est délicat cet enfant. Et un rhume qui est mal soigné, ça peut être grave. Si ça devenait une fièvre typhoïde ?... »

« Tu serais contente que Bobby ait une fièvre typhoïde ?... »

Maman laisse couler le ruisseau⁴.

« Et s'il mourait tu serais contente, hein ? »

Du coup Line est invitée à ne pas dire de sottises.

« Mais ce ne sont pas des sottises ; tout le monde peut mourir : Line aussi et même Bobby. Est-ce que si Bobby mourait il serait un ange ? Probablement. Il ferait un amour de petit ange avec ses bonnes joues et ses cheveux coupés droit sur le front.

— Est-ce que je pourrais le voir, maman ?... Et moi, maman, est-ce que je serais un ange ? »

Cette dernière question est faite avec une moue gamine et un malicieux regard en dessous... Hum, ça n'est pas bien sûr... La réponse était attendue. Line se plie en deux, de jubilation⁵...

L'ourlet est fini. Maman fait une grimace. Les points sont inégaux et dansent un peu. Enfin !... l'ouvrage est rangé. Line s'éloigne en gambadant.

André LICHTENBERGER⁶.

(Line. Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *air dolent* : air triste et abattu.

2. *ballant* : qui pend nonchalamment.

3. *Bobby* : c'est le nom familier du petit frère.

4. *le ruisseau* : le ruisseau de paroles.

5. *jubilation* : joie très vive.

6. *André Lichtenberger* : voir p. 9, note 17.

- Les idées.** — 1. Pourquoi Line est-elle appelée au mauvais moment ?
2. Qu'est-ce qui doit l'empêcher de coudre ?
3. Quels prétextes invente-t-elle pour s'échapper ?
4. Ne trouvez-vous pas que Line dit des sottises ?
5. Line croit-elle qu'elle mérite d'être un ange ?
6. L'ourlet est-il bien fait ?... Pourquoi ?

Sujet de devoir. — 1° Expliquez en quelques phrases très simples comment on fait un ourlet.

2° Conjuguez les verbes suivants au présent et à l'imparfait de l'indicatif : *aller, recevoir, faire.*

LA QUEUE DE LA POËLE¹



SULLY

HENRI IV

Henri IV étant un jour allé voir Sully, le trouva tout soucieux.

« Qu'avez-vous ? dit le roi en riant ; les Espagnols auraient-ils pris la Gascogne ?

— Sire, dit Sully, les besoins de l'État sont si pressants que nous allons être obligés de recourir à de nouveaux impôts, et c'est là ce qui m'attriste.

— Ah ! des impôts nouveaux, dit le roi devenu tout à coup sérieux, des impôts nouveaux, qu'on ne m'en

parle point. Mon pauvre peuple en est accablé et déjà, il se plaint fort. Le voulez-vous donc sucer jusqu'à la moëlle? J'entends qu'aucune charge nouvelle ne vienne augmenter le poids de celles qui existent déjà.

— Mais, Sire, répliqua le ministre, mon embarras³ est extrême. Songez que les dépenses publiques s'accroissent chaque année; que je dois payer de grosses sommes et que je n'ai point d'argent. Vous le savez, qui tient⁴ la queue de la poêle est le plus mal loti⁵.

— Qui a dit cela? dit le roi.

— Qui a dit cela, Sire, mais... le proverbe⁶.

— Ventre-saint-gris⁷, dit Henri IV avec vivacité, le proverbe a menti; le plus mal loti n'est pas celui qui tient la queue de la poêle, c'est celui qu'on fait frire. »

Explications et questions.

Les mots. — 1. *tenir la queue de la poêle* : sens figuré, avoir les mains occupées, être embarrassé.

2. *sucer jusqu'à la moëlle* : sens figuré, lui arracher tout ce qu'il possède.

3. *embarras* : situation difficile.

4. *qui tient* : mis pour celui qui tient.

5. *mal loti* : celui qui a la plus mauvaise part, le plus mauvais lot.

6. *proverbe* : vérité exprimée en peu de mots et devenue populaire.

7. *Ventre-saint-gris* : juron familier d'Henri IV.

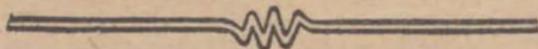
Les idées. — 1. Que demande Sully?

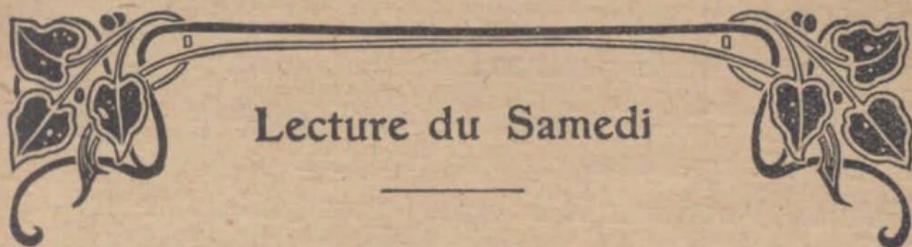
2. Pourquoi Henri IV refuse-t-il qu'on recoure à de nouveaux impôts?

3. Quel proverbe cite Sully?

4. Quelle réponse spirituelle fait le roi?

Sujet de devoir. — 1° *Faites écrire de mémoire les mots suivants, après en avoir fait d'abord remarquer l'orthographe : queue, poêle, recourir, moëlle, je prétends, embarras.*





Lecture du Samedi

LA MÈRE ABEILLE

Tous pour un, un pour tous.

C'était du temps où les bêtes parlaient¹. Les abeilles n'avaient pas encore appris à vivre en société.

Une mère abeille s'en allait donc, solitaire et mélancolique², butinant de fleur en fleur. Elle avait fait une bonne récolte. Cependant elle était inquiète, car elle songeait à l'hiver qui s'avavançait à grands pas.

Ayant quelque temps regardé les feuilles des arbres, dont quelques-unes commençaient à prendre des teintes fauves³, il lui parut qu'il était grand temps de faire ses provisions pour la saison mauvaise, et elle se mit à chercher une cachette sûre.

Elle découvrit, dans un endroit bien abrité, un creux de rocher ; et comme ce creux était vaste, notre abeille s'écria : « Tiens ! tiens ! tiens ! »

« Tiens ! tiens ! tiens ! » fit la mère abeille.

Ayant ainsi parlé, elle sortit de la grotte et, s'élançant de toute la force de ses jolies ailes, elle se mit à la recherche de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, qui, solitaires comme elle, vivaient de-ci de-là, tant bien que mal, plutôt mal que bien.

Quand elle eut réuni tout son monde autour d'elle, dans la caverne, elle dit : « Mes chers enfants, voici que

j'ai découvert cette énorme grotte, ne pensez-vous pas que nous y tiendrions tous à l'aise? Si donc vous vouliez bien consentir à ne plus quitter votre vieille maman, il me semble que nous y gagnerions tous, car, en nous entr'aidant, il nous serait beaucoup plus facile d'amasser les provisions qui nous sont nécessaires pour la mauvaise saison. Nous nous partagerions le travail : celle-ci, qui a de fortes ailes, s'en irait au loin recueillir le pollen⁴ des fleurs ; celle-là, qui a une physionomie douce, prendrait soin des nouveau-nés ; cette autre confectionnerait les cellules⁵ ; et ainsi de suite.

« De cette façon, chacun de nous s'acquitterait vite et bien de sa tâche ; la besogne de chacun serait mieux faite pour le grand profit de tous. »

Ainsi s'exprima, en son langage, la mère abeille. Toutes les assistantes battirent des pattes avec enthousiasme ; l'une d'elles, qui avait reçu de l'instruction, rédigea séance tenante sur une feuille de mélisse⁶ un engagement solennel, en tête duquel elle inscrivit en grosses lettres la devise de la future société : Tous pour un, un pour tous !

Puis chacune ayant trempé sa patte dans le jus coloré d'une framboise, vint signer l'acte d'association.

C'est ainsi que fut fondée la première société d'abeilles, au temps très lointain où les bêtes parlaient, et où le bon Dieu s'appelait Jupiter.

Georges COLOMB⁷.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *le temps où les bêtes parlaient* : le temps dont on parle dans les fables et dans les contes et qui n'a d'ailleurs jamais existé.

2. *solitaire et mélancolique* : seule et triste.

3. *fauve* : couleur qui tire sur le roux.

4. *pollen* : poussière jaune que



LA MÈRE ABEILLE

Toutes les assistantes battirent des pattes avec enthousiasme.

les abeilles recueillent dans les fleurs.

5. *cellules* : petits trous préparés dans les rayons pour recevoir le miel.

6. *mélisse* : plante aromatique que les abeilles affectionnent particulièrement.

7. *Georges Colomb* : écrivain et naturaliste français contemporain, né en 1856.

Les idées. — 1. A quelle époque de l'année se passe cette histoire ?... Quel détail vous l'a fait connaître ?

2. A quoi la mère abeille veut-elle employer la caverne qu'elle a trouvée ?

3. Pourquoi veut-elle amasser des provisions ?

4. Que fera chacune ?... Pourquoi ?

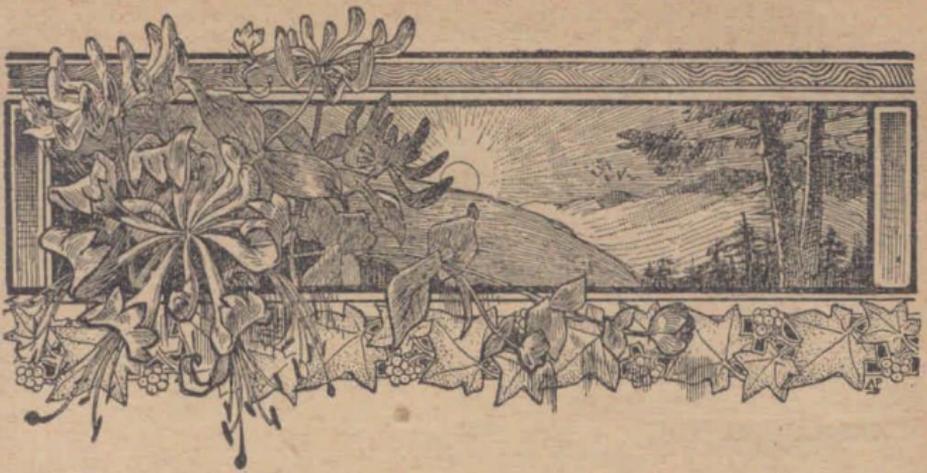
5. Les hommes ne travaillent-ils pas, eux aussi, les uns pour les autres ?

6. Rappelez la devise de la société.

Exercice d'observation et de langage. — *Que représentent les personnages de la gravure page 199 ? Pourquoi ces personnages ont-ils des pattes d'insectes au lieu de mains ? Que fait la petite abeille de gauche ? (table, encrier...)*

Sujet de devoir. — **Exercice de langage : Les abeilles.** Comment sont-elles faites ?... Comment vivent-elles ?... Quand font-elles leur miel ?... Pourquoi pendant la belle saison ?... Que recueillent-elles dans les fleurs ?... Comment est le miel ? (*Aspect, consistance, goût*)... Qu'est-ce que la cire ?...





LE MOIS DE MAI

Nous étions au mois de mai; l'année s'annonçait très chaude et très précoce¹. Les neiges s'étaient mises à fondre en mars; il n'en restait plus depuis longtemps.

De ma petite fenêtre, à travers les brindilles² de lierre, je voyais tout reverdir sur la côte; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient jusque sous les roches où la myrtille³, la ronce et le chèvrefeuille grimpaient à foison.

Chaque matin, je m'éveillais au chant du coq, avant le jour, et, poussant ma petite croisée, les coudes sur le toit, j'admirais les grands bois noyés⁴ dans l'azur du vallon; j'écoutais les merles, les grives, les chardonnerets, les fauvettes s'égosiller⁵ au loin, dans les cerisiers en fleurs, dans les grands pommiers blancs⁶, sous la voûte⁷ des chênes et le branchage sombre des sapins. Ils bâtissaient leurs nids et se réjouissaient.

Jamais je ne m'étais senti plus heureux.

ERCKMANN-CHATRIAN⁸.

(*Histoire d'un Sous-Maître*. J. Hetzel, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *précoce* : en avance sur les années ordinaires au point de vue de la végétation.

2. *brindilles* : petites branches.

3. *myrtille ou airelle* : arbrisseau à baies acides que l'on trouve sur les plateaux élevés.

4. *noyés dans l'azur du vallon* : les bois se distinguent à peine immergés dans la légère vapeur

bleuâtre du matin qui remplit le vallon.

5. *s'égosiller* : chanter à plein gosier.

6. *pommiers blancs* : couverts de fleurs blanches.

7. *voûte des chênes* : berceau formé par l'épaisse ramure.

8. *Erckmann-Chatrian* : romanciers français : *Chatrian* est mort en 1890 et *Erckmann* en 1899.

Les idées. — 1. A quelle époque de l'année était-on ?

2. Que voyait ce jeune homme en ouvrant sa petite fenêtre ?

3. Qu'entendit-il ?

4. Quel sentiment éprouvait-il ?

Sujet de devoir. — *Faites la liste :*

1. *Des noms de plantes ;*

2. *Des noms d'oiseaux.*

LE ROI ET LE PAYSAN

Henri IV était un jour à la chasse. S'étant écarté¹ de sa suite², il rencontra un paysan assis au pied d'un arbre sur le bord de la route.

« Que fais-tu là ? demande Henri IV.

— J'attends pour voir passer le roi.

— Si tu veux monter derrière moi, je te conduirai dans un endroit où tu pourras le voir tout à ton aise. »

Le paysan monte en croupe³ et, chemin faisant, il demande : « Comment pourrai-je reconnaître le roi ? »

— Tu n'auras, dit son compagnon, qu'à regarder celui qui n'ôtera pas son chapeau pendant que tous les autres auront la tête nue. »

Henri rejoignit bientôt le groupe des chasseurs qui tous, pour le saluer, se découvrirent aussitôt.



« Où est le roi ?

— Ma foi, monsieur, il faut bien que ce soit vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons le chapeau sur la tête. »

« Eh bien ! dit-il au paysan, où est le roi ?

— Ma foi, monsieur, il faut bien que ce soit vous ou moi, répond naïvement celui-ci, car il n'y a que nous deux qui ayons le chapeau sur la tête. »

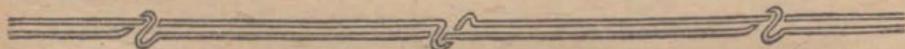
Explications et questions.

Les mots. — 1. *s'écarter* : se tenir au loin, à l'écart. | personnage.
2. *suite* : ceux qui accompagnent, qui suivent un grand | 3. *monter en croupe* : monter derrière un cavalier, sur la croupe du cheval.

Les idées. — 1. Qu'attendait le paysan assis au bord du chemin?
2. Qu'est-ce que Henri IV lui propose?
3. Pourquoi Henri IV offre-t-il au paysan de le conduire à un endroit où il pourrait voir le roi?
4. Comment le paysan pourra-t-il reconnaître le roi?
5. Racontez la fin de l'histoire.

Sujet de devoir. — A quel temps et à quelle personne sont les verbes suivants : *il était, il rencontra, j'attends, je conduirai, ils auront, ils découvrent, ayons.*

Ex. : il était, imparfait de l'indicatif, 3^e personne du singulier.



UN HÉROS DE DIX ANS

Le dévouement est le signe d'une grande âme.

L'hiver était encore plus rigoureux¹ que de coutume en Russie.

Un après-midi, les enfants d'un village étaient sortis avec leurs petits traîneaux² dans la forêt voisine pour chercher du bois mort.

Nazarin, un garçonnet de dix ans, était à la tête de la petite caravane³. Le travail fini et les traîneaux chargés, il leur dit : « Maintenant nous pouvons songer à nous amuser ; je vais vous préparer une belle glissade. » Tous poussèrent des cris de joie et l'on se met à glisser.

Bientôt la nuit vint : les étoiles étincelaient au ciel pâle et les enfants jouaient toujours à la lisière de la forêt.

Tout à coup, un cri de frayeur se fit entendre : « Un

ours ! Un ours ! » La bête farouche⁴ était déjà au milieu des enfants, il était trop tard pour fuir....

« Ne bougez pas, dit Nazarin, fixant un regard décidé sur l'ours qui s'était arrêté à quelques pas, je vous sau-



Au moment où la cruelle bête se dressait debout, le petit garçon lui enfonça dans le corps son couteau jusqu'au manche.

verai même s'il doit m'en coûter la vie. » Il tira lentement de sa ceinture un large couteau. Au même instant, l'ours s'élança sur les enfants, mais Nazarin se précipita à sa rencontre. Au moment où la cruelle bête se dressait debout et ouvrait ses pattes de devant pour saisir le petit garçon, celui-ci lui enfonça dans le corps son couteau jusqu'au manche ; mais déjà les griffes terribles l'enserraient⁵. Nazarin lâcha le couteau, empoigna l'ours par

la gorge et serra de toute sa force ; tous deux roulèrent dans la neige, pendant que les enfants épouvantés s'enfuyaient vers le village en appelant : « Au secours ! »

Quand nous arrivâmes, tout était fini, l'enfant et la bête étaient morts.

D'après SACHER MASOCH⁶.

(Nazariouchka.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *hiver rigoureux* : froid et pénible.

2. *traîneaux* : sorte de voiture sans roues que l'on traîne sur la neige ou sur la glace.

3. *caravane* : groupe de per-

sonnes voyageant ensemble.

4. *farouche* : sauvage et cruel.

5. *enserrer* : serrer en entourant.

6. *Sacher Masoch* : romancier hongrois, mort en 1895.

Les idées. — 1. Où étaient allés les enfants ?... Dans quel but ?

2. Qui était le chef de la petite troupe ?... Quel âge avait-il ?

3. Que firent les enfants après avoir travaillé ?

4. Pourquoi ne remarquèrent-ils pas que la nuit arrivait ?

5. Quel danger les menaça tout à coup ?

6. Racontez ce que fit Nazarin.

7. Que pensez-vous de cette action ?

Sujet de devoir. — Citez le nom de quatre animaux sauvages que vous avez vus. Faites entrer chacun des quatre noms dans une phrase.

LES PALOMBES

Les animaux ont droit à notre pitié.

Je me souviens que, lorsque j'étais enfant, les chasseurs apportaient à la maison, vers l'automne, de belles et douces palombes¹ ensanglantées. On me donnait celles qui étaient encore vivantes ; j'en prenais soin, et je réussissais à en guérir quelques-unes.

A mesure qu'elles reprenaient la force, elles devenaient tristes et refusaient les fèves vertes que, pendant leur maladie, elles mangeaient avidement dans ma main.



Elle partait avec un petit cri de joie qui m'allait au cœur.

Dès qu'elles pouvaient étendre les ailes, elles s'agitaient dans la cage, et se déchiraient aux barreaux. Elles seraient mortes de fatigue et de chagrin si je ne leur eusse donné la liberté. Aussi je m'étais habituée à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité.

C'était un jour de vives émotions, de joie triomphante, et de regret invincible² que celui où je portais une de mes

palombes sur la fenêtre. Je lui donnais mille baisers, je la priais de se souvenir de moi et de revenir manger les fèves tendres de mon jardin. Puis j'ouvrais une main que je refermais aussitôt pour ressaisir mon amie. Je l'embrassais encore, le cœur gros³ et les yeux pleins de larmes. Enfin, après bien des hésitations et des efforts, je la posais sur la fenêtre. Elle restait quelque temps immobile, étonnée, effrayée même de son bonheur, puis elle partait avec un petit cri de joie qui m'allait au cœur; je la suivais longtemps des yeux; et quand elle avait disparu derrière les sorbiers⁴ du jardin, je me mettais à pleurer amèrement et j'en avais pour tout un jour à inquiéter ma mère par mon air abattu⁵ et souffrant.

George SAND⁶.

(Lettres d'un Voyageur. Calmann-Lévy, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *palombe* : sorte de pigeon sauvage, appelé encore pigeon ramier.

2. *invincible* : qu'on ne peut surmonter, qu'on ne peut vaincre.

3. *cœur gros* : poitrine gonflée de sanglots.

4. *sorbier* : arbre forestier qu'on appelle encore *cormier*.

5. *air abattu* : air fatigué, languissant.

6. *George Sand* : voir page 192, note 8.

Les idées. — 1. Pourquoi les palombes étaient-elles ensanglantées?

2. Comment cette petite fille les soigne-t-elle ?

3. Quel désir les prend quand elles sont guéries ?

4. Que fait alors la petite fille ?

5. Pourquoi a-t-elle tant de regrets de les voir partir ?

6. Pourquoi donc les lâche-t-elle ?

Sujet de devoir. — Si on vous donnait un petit oiseau, qu'en feriez-vous ?... Pourquoi ?





Lecture du Samedi

UNE FINE ALOUETTE

Deux enfants, Julien Savignac et Sauvageol, sont venus au bord d'une mare afin de prendre des oiseaux au piège.

Nous arrivions juste au moment propice pour faire une bonne chasse : il allait être midi, heure où les oiseaux, épuisés de fatigue et accablés de chaleur, aiment à folâtrer autour de l'eau. Pour les empêcher de boire, nous nous mîmes à former au bord de la mare un rempart de grosses pierres abandonnées par d'autres oiseleurs¹, laissant çà et là de petites portes, où nous affermîmes nos gluaux². Cela fait, nous courûmes nous cacher à trente pas, dans un taillis de jeunes châtaigniers, et nous attendîmes, le regard fixe, l'oreille en éveil,...

« Oh ! dit Sauvageol, voici une alouette.... chut !... »

Il disait vrai : une belle alouette huppée³ était arrivée tout d'un vol au bord de la mare.

Cependant rien ne nous assurait que, pour boire, cette pimpante⁴ petite bête allait passer par nos portes étroites. L'alouette a une finesse extrême pour deviner les pièges, et des ruses merveilleuses pour les éviter.

Du premier coup d'œil, elle jugea la situation : on voulait l'empêcher de boire. Elle fit le tour de la mare pour vérifier si tous les abords en étaient défendus. Convaincue qu'il n'existait plus d'autre brèche que les brèches dangereuses, elle se retira sur un petit tas de sable à deux pas de l'eau. Elle resta là quelques

minutes, immobile comme si elle cherchait un moyen...

Enfin, elle revint à la mare, se dirigeant droit sur nos gluaux. Je retins mon haleine pour faire moins de bruit. L'alouette avançait toujours, redressant sa petite huppe. Dieu ! elle était arrivée à l'endroit fatal : pour peu qu'elle inclinât sa jolie tête, elle était perdue ! La fine bête le comprit, et, par un léger battement d'ailes, fit un saut en arrière. Elle fut encore un instant immobile et sembla hésiter. Pourtant elle ne pouvait partir sans avoir bu ! Elle revint vers l'eau, marchant lentement jusqu'à une de nos petites ouvertures ; puis, là, par une pirouette⁵ rapide, tournant la tête vers la lande⁶ et jetant la queue sur le gluaux, elle entraîne celui-ci à travers le sable, ayant soin de ne pas déployer ses ailes de peur de les embarrasser. Tant qu'elle sentit les plumes de sa queue alourdies par le fardeau qu'elle traînait après elle, l'alouette alla à travers le sable sans repos et sans trêve. Enfin, le gluaux, terreux, chargé de brindilles de genévriers, se détacha.

L'oiseau, libre, but et s'envola.

Sauvageol se leva furieux et alla fixer un nouveau gluaux à la porte si adroitement forcée⁷ et revint se coucher dans les taillis, en marmottant entre ses dents : « Quel tour cette coquine nous a joué ! quel tour ! »

Nous fûmes dédommagés de sa perte. Les chardonnerets et les linottes, qui s'étaient fait attendre, s'abattirent bientôt en foule autour de la mare. Ces pauvres oiseaux, pressés de boire, tombèrent sur nos gluaux dru comme grêle⁸. Six linottes et quatre chardonnerets furent attrapés d'un seul coup. Sauvageol était aux anges !

Ferdinand FABRE⁹.

(Julien Savignac, E. Fasquelle, édit.)



UNE FINE ALOUETTE

« Oh ! dit Sauvageol, voici une alouette... chut !... »

Explications et questions.

1. *oiseleur* : celui dont le métier est de prendre, d'élever des oiseaux.

2. *gluau* : branchette enduite d'une matière visqueuse et collante appelée *glu*, et qui sert à prendre les oiseaux.

3. *huppée* : qui porte sur la tête une petite touffe de plumes appelée *huppe*.

4. *pimpante* : vive et élégante.

5. *pirouette* : tour sur soi-même.

6. *lande* : étendue de terre où ne poussent que des plantes sauvages, bruyères, ajoncs.

7. *forcer* : franchir malgré l'obstacle.

8. *dru comme grêle* : voir page 177, note 5.

9. *Ferdinand Fabre* : romancier français, mort en 1898.

Les idées. — 1. Comment les deux enfants s'y prennent-ils pour empêcher les oiseaux de boire ?

2. Pourquoi laissent-ils des petites portes ?... Que placent-ils dans ces portes ?

3. Que fait d'abord l'alouette ?... Quel moyen trouve-t-elle pour débarrasser la porte du dangereux gluau ?

4. Prirent-ils d'autres oiseaux ?

Exercice d'observation et de langage. — *Regardez la gravure de la page 211 et répondez aux questions suivantes : Où est située cette mare ? Que voyez-vous auprès ? Où sont les deux garçons ? Que font-ils ? Pourquoi celui qui est debout est-il un peu penché ? Pourquoi a-t-il la main au-dessus de ses yeux ? Pourquoi celui qui est à genoux étend-il le bras en arrière ? Voyez-vous l'alouette ?*

Sujet de devoir. — *Au cours de la lecture, prévenir les élèves qu'ils auront à écrire de mémoire les mots suivants : nos gluaux, un taillis, des châtaigniers, une alouette huppée, les abords, une pirouette. Les leur dicter ensuite.*





POLICHINELLE

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai Polichinelle ! Il ne paraît pas encore et vous le voyez déjà ! Vous le connaissez à son rire fantastique¹...

Il ne paraît pas encore ; mais il chante, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix extraordinaire² qui fait jaillir³ le rire...

Le voilà ! Il s'élançe en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade⁴, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé⁵ contre un châssis⁶ qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient ; les aveugles rient et le voient⁷ : et, un même cri l'accueille : « C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors... oh ! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci ! Alors, les petits enfants qui se tenaient immobiles entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, agrandissent tout à coup leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se disputent la première place...

Et l'on voit de jolis bras blancs qui se contrarient⁸, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, savez-vous pourquoi ? Pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant !

Charles NODIER⁹.

Explications et questions.

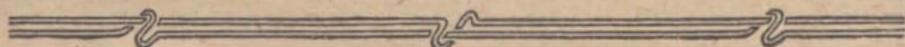
- | | |
|--|--|
| <p>Les mots. — 1. <i>fantastique</i> : singulier, bizarre.</p> <p>2. <i>extraordinaire</i> : différent de ce qui existe, de ce qui est ordinaire.</p> <p>3. <i>jaillir</i> : sortir en jet.</p> <p>4. <i>gambader</i> : faire des sauts en agitant les <i>jambes</i>.</p> <p>5. <i>démantibulé</i> : rompu, défait.</p> | <p>6. <i>châssis</i> : planches assemblées qui forment le théâtre où paraît Polichinelle.</p> <p>7. <i>les aveugles le voient</i> : en entendant, ils croient voir.</p> <p>8. <i>se contrarier</i> : se repousser.</p> <p>9. <i>Charles Nodier</i> : écrivain et conteur français, mort en 1844.</p> |
|--|--|

Les idées. — 1. Qu'entend-on avant de voir Polichinelle ?

2. Que fait-il lorsqu'il paraît ?

3. Que veulent faire les petits enfants ?

Sujet de devoir. — *D'après la gravure de la page 225, dites comment est fait Polichinelle. (Sa figure, son corps, sa coiffure, son vêtement).*



LE TONNELIER

Le repentir appelle le pardon.

Dans une ville d'Alsace, vivait un homme dur, méchant et avare, qui exerçait la profession de tonnelier.

Sa femme et ses enfants avaient souvent à souffrir de ses colères ; personne n'osait venir dans sa maison.

Un jour d'hiver, il était devant sa porte, achevant de réparer un tonneau, lorsqu'il vit venir à lui une pauvre vieille femme grelottante et toute courbée, qui lui demanda un morceau de pain.

Le méchant homme refusa durement, mais comme la

pauvresse² insistait, le tonnelier cria tout en colère : « Hors d'ici, vieille sorcière ! Hors d'ici et va-t-en au diable ! »

La pauvre vieille lui jeta un regard attristé et s'en alla péniblement, mais le tonnelier, trouvant sans doute



« Pour te punir de ta dureté, méchant homme, je déclare que tu n'auras ni repos ni sommeil que ton tonneau ne soit rempli. »

qu'elle ne sortait pas assez vite, la poussa brutalement sur le chemin.

Alors, la vieille mendicante se redressa vers lui menaçante, et lui dit d'une voix forte :

« Pour te punir de ta dureté, méchant homme, je déclare que tu n'auras point de repos ni de sommeil que ton tonneau ne soit rempli. » La vieille femme disparut.

Dès que la réparation fut achevée, le tonnelier, poussé par une force irrésistible⁴, se dirigea vers la fontaine

avec son tonneau, mais, ô surprise ! le liquide coule et le tonneau reste vide !

Le tonnelier inquiet porte son tonneau au Rhin et le plonge dans le fleuve. Encore une fois, malgré tous ses efforts, le tonneau reste vide.

Et on le vit, courbé sous le poids de la futaille, se diriger successivement vers tous les rivages.

Plongé dans les eaux calmes de la Méditerranée, le tonneau restait vide encore ; plongé dans les eaux agitées de l'immense Océan, le tonneau restait vide toujours et l'homme chargé de son tonneau ne pouvait s'arrêter nulle part, ni pour se reposer, ni pour dormir.

Après avoir erré ainsi des rivières aux fleuves et des mers aux océans, le tonnelier, épuisé de fatigue et de désespoir, se prit à songer aux fautes de sa vie passée.

Il songe aux souffrances qu'il a fait endurer à tous ceux qui l'ont approché, à ses voisins, à sa femme, à ses enfants...

A ces souvenirs, le regret entre dans son cœur et ses yeux se mouillent. Bientôt une larme paraît sur le bord de sa paupière, glisse lentement le long des cils et tombe.

Oh ! surprise ! miracle ! par cette seule larme de repentir^s, le tonneau se trouva rempli.

Légende alsacienne.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *grelottante* : tremblante de froid.

2. *pauvresse* : mendiante.

3. *sorcière* : personne que l'on croyait autrefois douée d'un pouvoir surnaturel pour faire le mal.

— *Vieille sorcière* est une grosse injure.

4. *irrésistible* : à quoi l'on ne peut résister.

4. *repentir* : regret d'avoir fait une faute ou de n'avoir pas rempli un devoir.

Les idées. — 1. Que savez-vous du caractère du tonnelier ?

2. Comment reçoit-il la vieille mendiante ?

3. Se contente-t-il de lui refuser durement l'aumône?... Que fait-il de plus ?

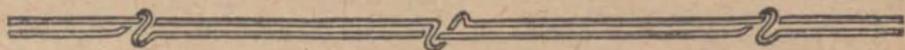
4. A quoi le condamne-t-elle ?

5. Qu'arrive-t-il?... (*Racontez.*)

6. Par quoi est rempli le tonneau ?

Sujet de devoir. — Analysez les verbes suivants : *vivait, vit, insistait, cria, auras.*

Ex. : vivait, inf. vivre, imparf. de l'ind. 3^e pers. du sing., a pour sujet un homme.



L'ANE VOLÉ

Don Quichotte est un personnage que la lecture des romans a rendu un peu fou. Avec son fidèle écuyer Sancho, il va à la recherche d'aventures extraordinaires. Il en a déjà trouvé quelques-unes assez pénibles, comme sa lutte contre des moulins à vent qui l'a laissé tout meurtri, et son combat contre un troupeau de moutons qu'il prenait pour une armée, et dont les bergers l'ont à moitié assommé.

Don Quichotte et Sancho se retirèrent dans la montagne, car le chevalier¹ souffrait beaucoup et avait besoin d'une retraite tranquille pour s'y reposer.

Ils étaient si fatigués tous deux, qu'une nuit, après avoir marché dans le bois, ils s'endormirent sans descendre de selle. Ils restèrent là, le chevalier appuyé sur sa lance, et Sancho couché sur le pommeau², ronflant aussi fort que s'il avait été dans un lit de plumes.

Il advint³ qu'un voleur de grand chemin les vit en passant. « Oh ! oh ! pensa le voleur, j'ai besoin de quelque chose pour monter dessus, car je suis fatigué d'aller à pied dans ces abominables montagnes. Voici une occasion

de me procurer un bon âne. Mais comment puis-je le prendre sans éveiller son maître ? »

Très tranquillement, il coupa quatre longs bâtons. L'un après l'autre, il les plaça sous chacun des côtés de la selle de Sancho, puis, détachant la sangle⁴, il remonta graduel-



*Doucement, sous la clarté de la lune, le voleur emmena l'âne fatigué...
et Sancho ronflait toujours.*

lement les bâtons jusqu'à ce que la selle fût dégagée du dos de l'animal.

Doucement, sous la clarté de la lune, le voleur emmena au loin l'âne fatigué, et Sancho, sans se troubler, ronflait toujours.

Quand il fit grand jour, l'écuyer⁵ s'éveilla, et, sans

ouvrir les yeux, s'étira; les bâtons tombèrent, l'entraînant dans une terrible chute.

« Malédiction ! hurlait-il, où est mon âne ? » Et tout en larmes, il chercha de tous côtés, mais en vain.

CERVANTÈS⁶ (*Don Quichotte*.)

Adapté pour les enfants par H. DUVERNOY. (P. Lafitte et C^{ie}, édit.)

Explications et questions.

- Les mots.** — 1. *Le chevalier* : il s'agit de Don Quichotte. | en passant sous le ventre de l'animal.
2. *pommeau* : partie avant de la selle. | 5. *écuyer* : celui qui accompagne un chevalier, qui porte son bouclier (*écu*).
3. *il advint* : il arriva.
4. *sangle* : lanière de cuir ou de cordes qui assujettit la selle | 6. *Cervantès* : illustre écrivain espagnol, mort en 1616.

- Les idées.** — 1. Qui était-ce que don Quichotte ?
2. Pourquoi se retire-t-il dans la montagne avec Sancho ?
3. Comment s'endorment-ils ?
4. Comment s'y prend le voleur pour enlever l'âne ?
5. Qu'arriva-t-il lorsque Sancho s'éveilla ?

Sujet de devoir. — *Dites ce qui vous paraît extraordinaire dans cette histoire... Pourquoi ?...*

LA RIVIÈRE DE CHEZ NOUS

L'humble rivière de chez nous
Ne mène pas un grand tapage;
Avec un bruit paisible et doux
Elle fait le tour du village.....

Des saules et des peupliers
Qui sont à peu près du même âge,
Comme des voisins familiers,
Bruissent le long du rivage;

Et le chuchotement des eaux
Accompagne la voix légère
De la fauvette des roseaux
Qui fait son nid sur la rivière.

Matin et soir, à la fraîcheur,
Avec les bonnes hirondelles,
Leur ami, le martin-pêcheur¹,
Poursuit les vertes demoiselles².....

Notre rivière a du poisson :
L'able, la truite et la vandoise³
Montrent à travers le cresson
Leur dos mince couleur d'ardoise.

Et lorsqu'un filet⁴ de soleil
Rit et frissonne sur l'eau bleue,
On voit dans le rayon vermeil
Reluire l'argent⁵ de leur queue.

Ainsi coule, de son air doux,
Sans aventure et sans tapage,
En faisant le tour du village,
L'humble rivière de chez nous⁶.

Henri CHANTAVOINE⁷.

(Aux Champs. Librairie Hachette.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *martin-pêcheur* : petit ois au au plumage rouge et bleu qui se tient ordinairement au bord des cours d'eau.

2. *demoiselles* : nom vulgaire d'un insecte ailé à couleurs vives, la libellule.

3. *able, truite, vandoise* : *able* ou *ablette*, tout petit poisson

argenté; *truite*, poisson qui aime les eaux froides; *vandoise*, appelée aussi *dard*.

4. *filet* : un rayon fin et léger comme un *fil*.

5. *l'argent* : mis pour l'éclat *argenté* de leurs écailles.

6. *chez nous* : notre village. Remarquez que cette dernière strophe rappelle la première : mêmes idées, mêmes rimes.

7. *H. Chantavoine* : écrivain et poète contemporain (1850-1918).

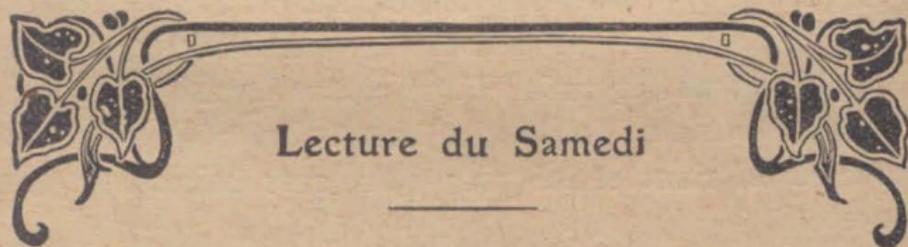
Les idées. — 1. S'agit-il d'une grande ou d'une petite rivière?... Quels mots le disent dans la première strophe ?

2. Quels arbres voit-on sur ses rives?... Quels animaux volent au-dessus de ses eaux ?

3. Quels poissons y vivent ?

4. L'auteur aime-t-il cette petite rivière?... Quels mots l'indiquent ?

Sujet de devoir. — *Faire écrire de mémoire (après avoir relu et épélé) les mots suivants : saule, familier, ils bruissent, nid, vermeil, aventure.*



Lecture du Samedi

AFFECTUEUX ACCUEIL

L'auteur et son ami Tristan, en excursion dans une région forestière, arrivent à Arc-en-Barrois (Haute-Marne).

La lumière de midi, tamisée par un ciel tendre de claires nuées, veloutait doucement les flancs de la vallée, quand nous aperçûmes Arc-en-Barrois....

« Je vais, dit Tristan, te mener chez deux excellentes

dames qui m'ont logé jadis et qui nous recevront à bras ouverts. »

J'eus beau réclamer et insister en faveur de l'auberge où nous serions plus libres. Tristan n'en voulut pas démordre.

« Tu verras, répétait-il, ce sont deux cœurs d'or, et quelle bonne surprise nous allons leur faire ! »

Nous nous acheminâmes donc vers la maison des vieilles dames.

Assez inquiet de cette intrusion¹, peu cérémonieuse, je restai en arrière laissant à Tristan toute la responsabilité de son indiscrete démarche.

La porte à peine ouverte, nous fûmes reçus par une dame d'une cinquantaine d'années, à la taille courte et rondelette, aux yeux vifs et intelligents.

Le corridor était sombre, et elle eut un moment d'hésitation avant de reconnaître mon ami ; tout à coup, frappant ses mains l'une contre l'autre : « Bonté divine, monsieur Tristan ! s'écria-t-elle. » Il lui saisit les bras en riant et lui posa deux gros baisers sur les joues.

« Maman, continua-t-elle d'une voix joyeuse, en se penchant vers une porte entre-bâillée, viens donc voir, c'est M. Tristan ! »

Un cri répondit au sien, et une petite vieille octogénaire aux yeux couleur de noisette, pleine de finesse et de vie, à la taille un peu courbée, mais à l'allure encore preste et accorte², accourut en joignant les mains. Nouvelle embrassade, et Tristan me présenta.

« Croiriez-vous, leur dit-il, que mon ami voulait descendre à l'auberge ?

— Par exemple ! répliqua la plus jeune, je ne



AFFECTUEUX ACCUEIL

« Vous n'avez point changé,
— Ni vous non plus, je vous jure. »

vous l'aurais jamais pardonné.... Entrez vite dans la salle, vous devez avoir grand'faim, et vous allez déjeuner. »

Je les suivis dans la chambre, où un gai rayon de soleil pénétra en même temps que nous. C'était une antique pièce, servant à la fois de salon et de salle à manger, meublée de vénérables meubles d'autrefois et ornée de portraits de famille accrochés aux boiseries. Des pots de chrysanthèmes et de fuchsias jetaient leur note de jeunesse parmi ces vieilles choses.

A peine étions-nous assis que les exclamations cordiales recommencèrent.

« Vous n'avez point changé, disaient à l'envi les deux dames en examinant la figure candide et les grandes jambes guêtrées de Tristan.

— Ni vous non plus, je vous jure.

— Aimez-vous toujours la crème et les œufs ? demandait la fille.

— Si nous leur faisons une galette ? insinuait la vieille dame.

— Non, mère, cela prendrait trop de temps, et ils doivent être affamés. »

Et elles se pressaient dans la cuisine, rallumant le feu, battant les œufs, dressant la table, tandis que Tristan enfoncé dans son fauteuil,⁵ les jambes étendues, me lançait un regard à la fois ému et triomphant, qui voulait dire : « Hein ! t'avais-je trompé ? »

Oh ! le bon déjeuner intime, sur cette petite table recouverte d'une nappe blanche à liteaux rouges, à côté des fuchsias, dont les fleurs tombant caressaient nos têtes en signe de bienvenue ! Les œufs frais, savoureux, la crème épaisse et onctueuse⁵, et le bon café odorant, servi dans des tasses de vieille faïence, par ces deux excellentes

femmes qui s'agitaient autour de nous avec de franches paroles partant du cœur ! Tristan avait été leur locataire pendant deux ans, et elles lui étaient reconnaissantes de s'être laissé choyer, gâter par elles.

André THEURIET⁶

(Sous Bois. E. Fasquelle, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *intrusion* : action de s'introduire quelque part sans droit ou avec indiscretion.

2. *preste et accorte*. *preste* : qui a de l'adresse et de l'agilité; *accorte* : aimable et empressé.

3. *à l'envi* : à qui mieux

mieux.

4. *candide* : qui a de la simplicité et une confiance naïve. Contraire : rusé, défiant.

5. *onctueuse* : douce et grasse.

6. *André Theuriet* : romancier français (1833-1907).

Les idées. — 1. Dans quelle région se trouvaient les deux amis?

2. Comment furent-ils accueillis par les deux vieilles dames?

3. Pourquoi l'ami de Tristan aurait-il préféré aller à l'auberge?

4. Comment les vieilles dames avaient-elles connu Tristan?

Sujet de devoir. — *Rappelez par écrit le sens des mots : candide, preste, accorte, intrusion, onctueuse, et de l'expression : à l'envi.*





LE BLÉ

Voici l'histoire du blé depuis l'automne où le semeur jette le grain dans le sillon jusqu'au moment où la blanche farine se transforme en pain.

Le grain des dernières semailles
S'agite obscur^t dans les entrailles
Des profonds labours;
La terre maternelle enferme
La frêle semence qui germe
Pendant de longs jours.

Le blé sort en herbe. La neige
Contre les froids noirs le protège,
Puis, du blanc tapis,
Avril fond les derniers vestiges,
Et l'on sent déjà dans les tiges
Grossir les épis.

En mai tout part : le vent promène
Sa molle et caressante haleine
Sur les blés nouveaux ;
Il mêle à la nappe mouvante
L'azur des bluets et l'ardente²
Rougeur des pavots.

Sous le grand soleil qui brasille³,
Voici messidor⁴ : la faucille
Fait son dur labeur ;
On met en meule, on bat en grange,
Et le grain lourd sort sans mélange
Des mains du vanneur.

Moulins ailés où le vent joue,
Moulins dont l'eau pousse la roue,
Tournez jusqu'au soir !
Tournez !... que la fleur de farine
Tombe pure, neigeuse et fine
Des trous du blutoir⁵.

Maintenant, d'une main pieuse⁶
Dans les flancs de la huche creuse
Pétrissons le pain,
Et chantons le blé pacifique⁷
Qui nourrit, depuis l'âge antique,
Tout le genre humain.

André THEURIET⁹.

(*La Vie rustique*. Tallandier, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *s'agite obscur* : allusion au travail de la germina- | tion qui s'accomplit sous la terre.
2. *ardente* : couleur de feu.

3. *brasille* : la vive lumière fait scintiller toutes choses.

4. *messidor* : le mois de la moisson d'après l'almanach républicain (du 20 juin au 19 juillet).

5. *blutoir* : sorte de tamis mé-

canique qui sert à séparer la farine et le son.

6. *pieuse* : reconnaissante.

7. *blé pacifique* : fruit des travaux de la paix.

8. *André Theuriet* : voir page 19, note 9.

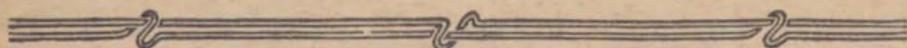
Les idées. — 1. Quelle est l'utilité de la neige pour la jeune tige ?

2. Comment apparaît le champ de blé au mois de mai ? (*Le blé, les fleurs.*)

3. Que fait-on en juillet ?

4. Où le blé est-il transformé en farine ?

Sujet de devoir. — Racontez l'histoire d'un grain de blé : semailles, croissance, moisson, battage, farine, pain.



UN JEU TRÈS AMUSANT !

... Il me souvient de m'être enivré¹ de mouvement et de bruit, dans la cour, pendant une des récréations qui suivaient le déjeuner. En plaisirs, comme en travaux, la règle m'importunait. Je n'aimais pas ces jeux géométriques², tels que les barres, où tout était ramené à des combinaisons simples. Leur exactitude m'ennuyait ; ils ne me donnaient pas l'image de la vie. J'aimais les jeux sans règle ni frein, les jeux violents...

Or, ce jour-là, dès que, sur le signal accoutumé, nous nous répandîmes dans la cour, notre camarade Haugard, qui nous dominait tous de sa haute taille, de sa voix forte et de son caractère impérieux, monta sur un banc de pierre et nous harangua³...

« Moucherons, nous dit-il, est-ce que vous n'avez pas assez de jouer au chat perché et au cheval fondu ? Changeons de jeu. Jouons à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comment on s'y prend. Ce sera très amusant ; vous verrez. »

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations. Aussitôt, faisant succéder l'action à la

parole, Haugard organise le jeu... En un instant, les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leurs fouets, les brigands s'arment de couteaux et de tromblons⁴, les voyageurs bouclent leurs bagages et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour et les lilas qui bordaient le jardin de M. le Directeur nous avaient fourni le nécessaire.

On partit. J'étais un des voyageurs, et l'un des plus humbles ; mais mon âme s'exaltait⁵ à la beauté du paysage et aux dangers de la route.

Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne affreuse, formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'attaque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous une foule de morts ! Se dressant sur cette montagne humaine, Haugard se faisait une forteresse redoutable, que les brigands escaladèrent vingt fois et dont ils furent vingt fois rejetés. J'étais moulu, j'avais les coudes et les genoux écorchés, le bout du nez incrusté d'une multitude de petites pierres aiguës, les lèvres fendues, les oreilles en feu. Jamais je n'avais senti tant de plaisir.

Anatole FRANCE.⁶

(*Petit-Pierre*. Calmann-Lévy, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *enivré* (employé au sens figuré) : troublé, exalté comme dans l'ivresse réelle.

2. *jeux géométriques* : où il n'y a pas d'imprévu, tout étant soumis à des règles fixes comme une démonstration géométrique.

3. *harangua* : il nous adressa

une *harangue*, c'est-à-dire un discours.

4. *tromblon* : fusil court dont la gueule est évasée en forme de trompette.

5. *s'exaltait* : se remplissait de chaleur et d'enthousiasme.

6. *A. France* : écrivain français contemporain (1844-1924).

Les idées. — 1. Quels jeux n'aimait pas l'enfant qui parle ?

2. Que pensez-vous de ces *chevaux attelés*, des *brigands*, de ces *voyageurs* et de l'*or* qui remplit leurs poches ?...

3. Où se trouvaient les *gorges* de cette *montagne affreuse* ?

4. Cet enfant est moulu, écorché, etc..., il devrait pleurer de douleur; pourquoi est-il si content?

Sujet de devoir. — *Quel est le jeu que vous préférez? Est-ce un jeu calme ou un jeu violent?... Essayez de dire pourquoi il vous procure du plaisir.*

PÉTITE VENGEANCE D'UN HOMME D'ESPRIT

Si nous voulons pouvoir compter sur l'obligeance des autres, soyons nous-mêmes obligeants.

Alphonse Karr, qui fut un écrivain de talent et en même temps un amateur¹ passionné des jardins et des



« Impossible, et j'en suis bien fâché; mais si milord veut arroser chez moi toute la journée, je l'y autorise avec plaisir. »

fleurs, avait pour voisin de campagne près de Nice, un riche Anglais qui possédait une très belle bibliothèque.

Un jour, Alphonse Karr fait prier son voisin de lui prêter un livre dont il avait besoin pour son travail.

« Impossible, répond celui-ci, et j'en suis bien fâché : j'ai pour règle de ne jamais laisser sortir mes livres ;

mais si M. Karr veut lire chez moi toute la journée, je l'y autorise avec plaisir. »

Quelque temps après, le même voisin qui avait sans doute oublié l'incident² de la bibliothèque, fit prier l'écrivain de lui prêter un arrosoir.

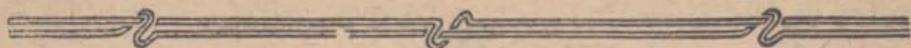
« Impossible, s'empresse de répondre Alphonse Karr, et j'en suis bien fâché ; j'ai pour règle de ne jamais laisser mes arrosoirs sortir de mon jardin ; mais si milord³ veut arroser chez moi toute la journée, je l'y autorise avec plaisir. »

Explications et questions.

Les mots. — 1. *amateur* : qui a un goût prononcé pour une chose. | d'importance.
2. *incident* : événement de peu | 3. *milord* : mot anglais ayant à peu près le sens de monseigneur.

- Les idées.** — 1. Que fit demander Alphonse Karr à son voisin ?
2. Que fit répondre le voisin ?
3. Quel service l'Anglais demanda-t-il lui-même plus tard ?
4. Quelle fut la réponse d'Alphonse Karr ?
5. Quelle morale peut-on tirer de cette histoire ?

Sujet de devoir. — Racontez une circonstance où, après avoir refusé de rendre service à un camarade, vous avez vu celui-ci refuser à son tour de vous obliger.



COUFI-COUFOU

Il y avait, une fois, une pauvre femme, si pauvre qu'elle demeurait dans un vieux tonneau troué.

Un jour qu'il pleuvait à torrent, arrive l'enchanteur Merlin, déguisé en mendiant.

« Ha ! dit-elle, voilà un plus malheureux que moi !... Venez ici dans mon tonneau, il y a bien de la place pour deux... Vous laisserez passer la pluie. »

L'enchanteur entra et, regardant Coufi-Coufou, il fut frappé de l'air désolé de la pauvre vieille.

« A quoi pensez-vous ? lui dit-il.

— Je pense au bonheur de celui qui a une petite maisonnette, avec un joli jardin rempli de choux et de menues verdure.

— Puisque vous m'avez abrité, bonne femme, vous aurez cela demain. »

Le lendemain, en effet, quand Coufi-Coufou s'éveilla, elle ne vit plus son vieux tonneau troué, elle se trouvait dans une gentille demeure ornée d'un jardinet joli, joli comme tout.

Six mois après, l'enchanteur repassa par là.

« Eh bien, Coufi-Coufou, vous voilà heureuse à présent !

— Je suis un peu mieux, mon bon messire², mais il m'aurait bien fallu une vache à seule fin d'avoir du lait, et puis aussi un petit cochon à engraisser.

— Vous aurez cela, ma bonne. »

Le lendemain matin, quand Coufi-Coufou alla au jardin, deux étables flanquaient sa maison ; dans la plus vaste, une belle vache meuglait pour qu'on la vînt traire et, dans l'autre grognait un porcelet.

Vers le cœur de l'hiver, Merlin apparut de nouveau.

« Cette fois-ci, Coufi-Coufou, vous nagez dans le bonheur, j'imagine ?

— Ah ! taisez-vous, messire, c'est bien trop malheureux d'être pauvre, quand on devient ancienne comme moi !... Ah ! c'est vraiment dommage, mon brave sire, que vous n'ayez pu me rendre riche d'un seul coup et assurer mes vieux ans !

— Consolez-vous, Coufi-Coufou, la fortune va vous sourire », répliqua l'enchanteur.

Le lendemain, quand Coufi-Coufou s'éveilla, elle se vit dans un lit tout orné de dentelles, au milieu d'une chambre garnie de meubles précieux. Bientôt, une servante entre et lui dit avec un respectueux salut :

« Madame! j'attends les ordres de Madame pour habiller Madame et commander le déjeuner de Madame. »

Madame, que de Madame! La bonne femme n'en revenait pas! Néanmoins, elle se leva, se laissa coiffer, puis vêtir et parer par la servante.

Lorsqu'elle se regarda dans l'immense miroir, qui réfléchissait sa personne entière, Coufi-Coufou hésita à se reconnaître. Passagère hésitation. L'enrichie ne tarda pas, voyez-vous, à se prendre au sérieux. Et tout l'hiver et tout le printemps ce ne furent que fêtes dans son palais.

Dans le courant de l'été, Merlin se posta certain jour sur le passage de son obligée et sitôt qu'il la vit venir, entourée de ses gens :

« Rien ne manque plus à votre bonheur, je l'espère ? », fit-il avec un sourire amusé.

Mais comme l'enchanteur avait gardé ses vieux vêtements de pauvre hère, l'enrichie passa, dédaigneuse, sans répondre.

« Holà! reprit-il, n'entendez-vous plus, Coufi-Coufou ? »

Celle-ci se retourna, courroucée et pinçant les lèvres :

« Apprenez, bonhomme, répliqua-t-elle, que vous avez l'honneur de parler à la princesse Coufi-Coufou! Et si vous vous avisez de m'interpeller encore, je vous fais bâtonner, pan, pan, pan, par ma valetaille! »

Puis elle continua sa promenade fièrement.

A l'aube suivante, quand la sotte créature s'éveilla

son château, ses chambrières, ses valets, ses atours⁵, tout avait disparu : elle se retrouvait dans son vieux tonneau troué, Coufi-Coufou comme devant⁶.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.⁷

(*Le petit Roi de la Forêt*. Librairie Hachette.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *enchanteur* : sorte de magicien qui possédait le même pouvoir que les fées. *Merlin* figure souvent dans les contes du moyen âge.

2. *messire* : signifie à peu près : Monseigneur, comme *Sire* signifie : Seigneur.

3. *hère* : homme misérable.

4. *valetaille* : troupe de valets de dernier ordre. Ce mot exprime un certain mépris.

5. *atours* : tout ce qui sert à la parure des femmes.

6. *comme devant* : comme avant.

7. *H. Gauthier-Villars* : écrivain français contemporain.

Les idées. — 1. Pourquoi oblige-t-il d'abord la vieille femme ? (deux motifs).

2. Que demanda-t-elle six mois plus tard ?

3. Et pendant l'hiver que demanda-t-elle encore ?

4. Jusque-là, est-elle blâmable ?

5. Quelle grosse faute amena sa ruine ?... De quel défaut avait-elle fait preuve ?

Sujet de devoir. — Quel fut le tort de Coufi-Coufou ? Qu'aurait-elle dû faire ?...



Lecture du Samedi

LES MOUTONS DE PANURGE

Panurge est un personnage qui, au cours de sa vie vagabonde, a perdu toute délicatesse. Il est devenu malfaisant, tricheur, buveur et passe son temps à machiner des tours pendables. Vindictif avec cela, il ne fait pas bon l'offenser.

Un jour, sur le pont d'un navire, un marchand de moutons, nommé Dindenaut, dit à demi-voix après avoir examiné Panurge: « Celui-ci a l'air d'un véritable coupe-bourse¹. »

Panurge leva les yeux sur le marchand qui venait de l'insulter, et aussitôt il chercha le moyen de se venger.

Dindenaut avait acheté en Normandie un troupeau de moutons et leur faisait prendre l'air sur le pont du vaisseau. A la vue des moutons, Panurge conçut une idée infernale.

Feignant de ne pas avoir entendu la remarque désobligeante du marchand, il le salua poliment.

Dindenaut ne répondit pas à cette marque de civilité.

« Beau sire², dit Panurge, conservant son calme, vos moutons sont gros et gras. Vendez-m'en un, je vous prie. »

Dindenaut éclata de rire.

« Tu as bien la mine d'un acheteur! répondit-il. Avec tes habits déchirés, tu me fais plutôt l'effet d'un larron³.

— D'accord, mais vendez-moi toujours un mouton, j'ai envie de celui qui se tient près de vous.

— Tu n'es pas dégoûté. C'est Robin, mon chef de troupeau. Je ne veux pas te le vendre, mais place-toi dans le plateau d'un balance, Robin se mettra dans l'autre, et s'il ne te fait pas monter aussi haut que le jour où tu seras pendu, je te le donne gratis.

— Parlons sérieusement, vendez-moi votre mouton et je vous le paierai comptant.

— Tu ne sais donc pas qu'avec la toison⁴ de ce mouton, on fait du fin drap d'Elbeuf? Qu'avec sa peau, on

fait du maroquin⁵? Que ses boyaux donneront des cordes de violon sans rivales?

— Assurément, mais voyez ma bourse. Combien votre mouton?

— Mon ami, la chair de mes moutons est une viande de roi. Elle est si délicate, si savoureuse qu'on se pâme⁶ à la sentir. Touchez-moi ces épaules, ces gigots, ces côtelettes...

— Combien ce mouton, te dis-je?⁷

— Trente écus! Et c'est bien pour vous faire plaisir, car il vaut plus que cela.

— Trente écus, misérable! Dans mon pays, on en aurait cinq pour ce prix-là, mais je ne veux pas discuter avec toi. Tiens, voilà ton argent... Le compte y est-il?⁸...

— Oui.

— Eh bien, maintenant, passe-moi le Robin-Mouton. »

Et Panurge l'emmène un peu à l'écart, criant et bêlant, puis soudain le jette à la mer.

Les autres moutons, qui l'avaient toujours suivi partout, dans les chemins de la vallée comme dans les sentiers de la montagne, se mirent à sauter dans la mer les uns après les autres.

Dindenaut qui se voyait ruiné, s'efforçait de les retenir. Peine inutile!

Il ne lui resta bientôt plus qu'un seul mouton.

Pour sauver du moins celui-là, il le saisit par sa toison et s'y cramponna; mais l'animal qui voyait le troupeau dans l'eau y sauta à son tour, emportant le malheureux Dindenaut.

On n'eut pas le temps de le secourir; il se noya.

D'après RABELAIS⁸.



LES MOUTONS DE PANURGE

Les autres moutons se mirent à sauter dans la mer les uns après les autres. Dindenaut s'efforçait de les retenir.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *coupe-bourse* : qui volait la bourse en coupant les petites courroies qui l'attachaient à la ceinture.

2. *Beau sire* : avait à peu près la signification de l'expression « mon bon monsieur ».

3. *larron* : voleur.

4. *toison* : la laine du mouton.

5. *maroquin* : cuir de chèvre ou de mouton teinté préparé

autrefois au *Maroc*.

6. *se pâmer* : signifie ici s'évanouir de plaisir.

7. *Touchez-moi... te dis-je* : quand Panurge a montré sa bourse bien garnie, Dindenaut ne le tutoie plus, mais Panurge tutoie maintenant le marchand.

8. *Rabelais* : voir page 161, note 5.

Les idées. — 1. Pourquoi Panurge veut-il se venger de Dindenaut ?

2. Quel moyen invente-t-il ?

3. Que dit le marchand de moutons pour vendre Robin un prix très élevé? (*La laine, la peau, les boyaux, la chair, etc.*)

4. Pourquoi Panurge accepte-t-il de le payer trois fois plus qu'il ne vaut ?

5. Pourquoi avait-il choisi Robin, le chef du troupeau ?

6. Que fait enfin Panurge?... Qu'arrive-t-il ? (*Racontez.*)

Étude de la gravure. — *Voyez-vous le marchand?... Que fait-il?... A-t-il l'air content?... Où est Panurge?... Que fait-il?... Pourquoi?*

Sujet de devoir. — *Panurge avait-il à se plaindre de Dindenaut? Approuvez-vous sa vengeance? Pourquoi? (Répondre à chaque question par une phrase complète.)*



SOUVENIR D'ENFANCE

En trois sauts, je gagnais la boutique de mon ami le chapelier. Derrière le bureau, il y avait un placard vitré plein de livres, dont on me laissait la libre disposition. Tout le *Cabinet des Fées*¹ reposait pêle-mêle avec la *Bibliothèque bleue* dans cette modeste vitrine : je n'avais qu'à puiser.

Perché sur un haut tabouret de paille, les coudes sur le pupitre, le front dans les mains, je dévorais l'un après l'autre ces affriolants² volumes recouverts d'un papier à marbrures bleues et rouges. Pendant ce temps, les clients entraient et sortaient : le père Bonnetée essayait des casquettes sur d'étroits fronts d'enfants ou sur des têtes embroussaillées de paysans. Le bonhomme s'agitait comme un possédé³ pour placer sa marchandise à un prix avantageux ; les clients marchandait sou à sou la coiffure convoitée...

Tous ces marchandages comiques, entendus machinalement à travers mes lectures, ne me troublaient guère. J'étais à cent lieues de la boutique du chapelier, je voyageais dans le royaume de la féerie⁴. Je vivais en compagnie de *Gracieuse* et de *Percinet*, de la *Belle Mélusine* et de *Riquet à la houppe*. Je m'enfonçais avec *Aladin*⁵ dans ces vergers mystérieux où chaque fleur était un diamant et chaque fruit une topaze. Je maudissais la méchante *Truitonne* et je soupirais avec *Florine*⁶ :

*Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole vers moi promptement !*

Et de fait, du haut des rayons poudreux, l'Oiseau bleu descendait pour moi, ailes déployées, et nous nous envolions ensemble vers un pays enchanté.

André THEURIET⁷.

(*Les Enchantements de la Forêt.* Librairie Hachette.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *cabinet des fées* : recueil contenant les principaux contes de fées; la *bibliothèque bleue* : collection d'ouvrages où figuraient, en éditions populaires, les romans de chevalerie comme les *Quatre fils Aymon*, *Jean de Paris*, etc.

2. *affriolants* : appétissants, attrayants.

3. *possédé* : personne qu'on croyait sous la domination du démon.

4. *royaume de la féerie* : le royaume des fées.

5. *Gracieuse* et *Percinet*, *Mélusine*, *Riquet à la houppe* sont des personnages de nos contes de fées; *Aladin* appartient aux contes des *Mille et une Nuits*.

6. *Truitonne* et *Florine* : la vieille reine Truitonne persécute la jolie princesse Florine qui est aimée par un jeune prince changé en Oiseau bleu.

7. *André Theuriet* : voir note page 225.

Les idées. — 1. Où allait cet enfant quand il avait fait ses devoirs?

2. Pourquoi n'était-il pas troublé par les discussions?

3. Voyageait-il réellement dans le royaume des fées?... Expliquez ce qu'il veut dire.

Sujet de devoir. — *Rappelez-vous les histoires, récits ou contes que vous avez lus, dites celui qui vous a le plus vivement intéressé et essayez d'expliquer pourquoi.*

LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine¹ Renard allait de compagnie

Avec son ami Bouc des plus hauts encornés²;

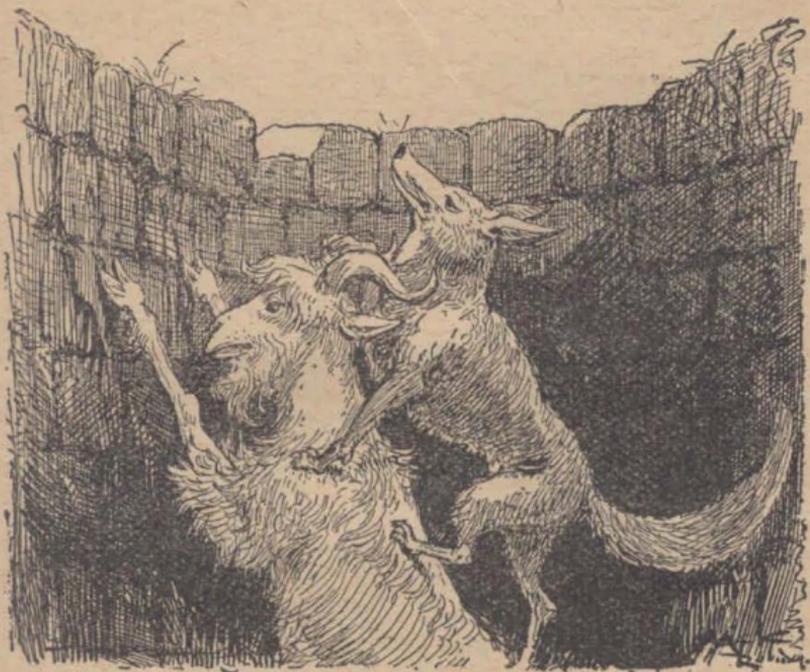
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez³;

L'autre était passé maître⁴ en fait de tromperie.

La soif les obligea de descendre en un puits :

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère?⁵
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi;



Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi.

Mets-les contre le mur; le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis, sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine⁶,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe! dit l'autre, il est bon⁷; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,

Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter⁸ à la patience :
« Si le Ciel⁹ t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère¹⁰,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors !
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
En toute chose, il faut considérer la fin.

LA FONTAINE¹¹.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *capitaine* : le Renard organise souvent des expéditions.

2. *haut encorné* : portant de hautes cornes.

3. ... *ne voyait pas plus loin que son nez* : il ne savait pas prévoir, il était très sot.

4. *passé maître* : reçu maître ; il dépassait les autres dans l'art de tromper.

5. *compère* : mis pour compa-

gnon, camarade.

6. *machine* : appareil préparé pour quelque chose ; ici, pour grimper.

7. *il est bon* : le moyen est bon.

8. *exhorter* : voir page 3, note 3.

9. *le Ciel* : la Providence.

10. *à la légère* : imprudemment et sans réflexion.

11. *La Fontaine* : voir p. 183, note 10.

Les idées. — 1. Que dit-on du Bouc ? (*Deuxième et troisième vers.*)

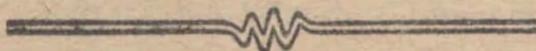
2. Que dit-on du Renard ? (*Quatrième vers.*)

3. Comment le Renard put-il sortir du puits ?

4. Aide-t-il le Bouc à sortir... ? Pourquoi ?

5. Quelle leçon ressort de cette fable ?

Sujet de devoir. — Exercices de langage : Quel est le plus coupable des deux ?... (*Le Bouc est un sot, le Renard un trompeur.*) Pour quelles raisons le Renard est-il coupable ? (*Le Bouc est son ami ; le Bouc l'aide à sortir du puits ; il abandonne le Bouc dans une situation dangereuse ; il se moque de lui en le quittant.*)



JACQUES N'EST POINT UN SOT

Le maître de Jacques possède un étang¹ très poissonneux², et de temps en temps, il envoie une belle carpe à son voisin, M. Léonard. Jacques est ordinairement chargé de porter la carpe, mais il s'acquitte de cette



« Mon ami, je vous remercie, faites mes compliments à votre maître ;
voici cinq sous pour votre peine. »

mission³ sans entrain⁴. C'est que M. Léonard ne lui donne jamais rien pour sa peine. Aussi Jacques n'est pas content.

Un jour, portant une carpe superbe, il entre brusquement, et, sans dire bonjour à M. Léonard qui était assis dans son fauteuil, au coin de la cheminée, il pose la carpe sur la table et s'en va.

M. Léonard le rappelle aussitôt et lui dit : « Jacques,

vous n'êtes pas poli. Asseyez-vous à ma place et je vais vous montrer ce que vous auriez dû faire. » Cela dit, M. Léonard prend la carpe, sort, puis revient, et s'adressant à Jacques assis dans le fauteuil : « Monsieur, dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer; mon maître vous envoie ses compliments et vous prie d'accepter ce poisson.

— Mon ami, je vous remercie, répond Jacques qui n'est point un sot, faites mes compliments à votre maître et voici cinq sous pour votre peine. »

X...

Explications et questions.

Les mots. — 1. *étang* : étendue d'eau peu profonde et sans écoulement située au milieu des terres.

2. *poissonneux* : où le poisson abonde.

3. *mission* : ce que l'on est chargé d'accomplir au nom d'un autre.

4. *sans entrain* : sans empressement ni plaisir.

5. *compliments* : paroles polies et affectueuses.

Les idées. — 1. Pourquoi Jacques n'est-il pas content de M. Léonard ?

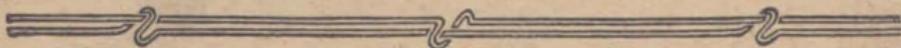
2. Comment, un jour, fit-il la commission dont il était chargé ?

3. Que fit alors M. Léonard ?

4. Que répondit Jacques ?... Pourquoi dit-il : « Voici cinq sous pour votre peine. » ?

5. Pensez-vous que M. Léonard ait encore oublié de donner cinq sous à Jacques ?

Sujet de devoir. — Vous avez eu l'occasion de rendre service à quelqu'un et vous avez reçu une petite récompense (Racontez.) Si on avait oublié de vous donner quelque chose, auriez-vous réclamé ?... Pourquoi ?



UN ORAGE

Le soir approchait, le soleil déclinait¹, le ciel était magnifique. Je regardais les collines du bout de la plaine qu'une immense bruyère violette recouvrait à moitié. Tout à coup, je vis un cantonnier redresser sa claie cou-

chée à terre et la disposer comme pour s'abriter dessous. Puis la voiture passa près d'un troupeau d'oies qui bavardait joyeusement. « Nous allons avoir de l'eau, » dit le cocher. En effet, je tournai la tête; la moitié du ciel der-



*Les arbres, battus par le vent, semblaient se parler avec terreur,
La pluie tombait à verse.*

rière nous était envahie² par un gros nuage noir, le vent était violent, les ciguës³ en fleurs se courbaient jusqu'à terre, les arbres semblaient se parler⁴ avec terreur; de petits chardons desséchés couraient sur la route plus vite que la voiture; au-dessus de nous volaient de grandes nuées. Un moment après, éclata un des plus violents orages que j'aie vus. La pluie tombait à verse. Il n'y avait plus un être vivant dans le paysage, ni un homme sur la

route, ni un oiseau dans le ciel; il tonnait affreusement, et de larges éclairs s'abattaient par moments sur la campagne. Les feuillages se tordaient de cent façons. Cette tourmente dura une demi-heure; puis la nuée alla tomber en brume sur les coteaux, et le ciel redevint calme et pur.

VICTOR HUGO^s.

(*Le Rhin.*)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *déclinait* : descendait vers l'horizon.
2. *envahie* : couverte.
3. *ciguë* : plante de la famille des ombellifères. La *grande ciguë* est très vénéneuse.

4. *semblaient se parler* : s'inclinaient les uns vers les autres comme s'ils se parlaient.

5. *Victor Hugo* : voir page 79, note 6.

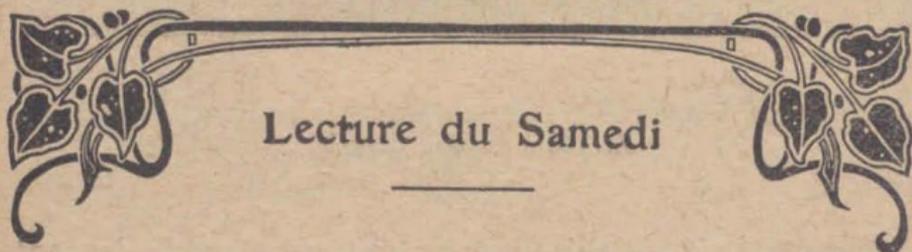
Les idées. — 1. Le voyageur ne songe pas à l'orage. Quels signes l'annoncent ? (*Le cantonnier, les oies, le cocher, le ciel.*)

2. Quels effets produit l'orage ? (*Ciel, vent, plantes, ciguës, arbres, petits chardons, tonnerre, pluie, éclairs, etc.*)

3. Comment finit l'orage ?

Sujet de devoir. — Analyser les mots suivants et indiquer leur rôle grammatical dans la proposition : *soleil, collines, bruyère, clai, troupeau, terre, campagne.*

Ex. : soleil : masc. sing., sujet de déclinait.



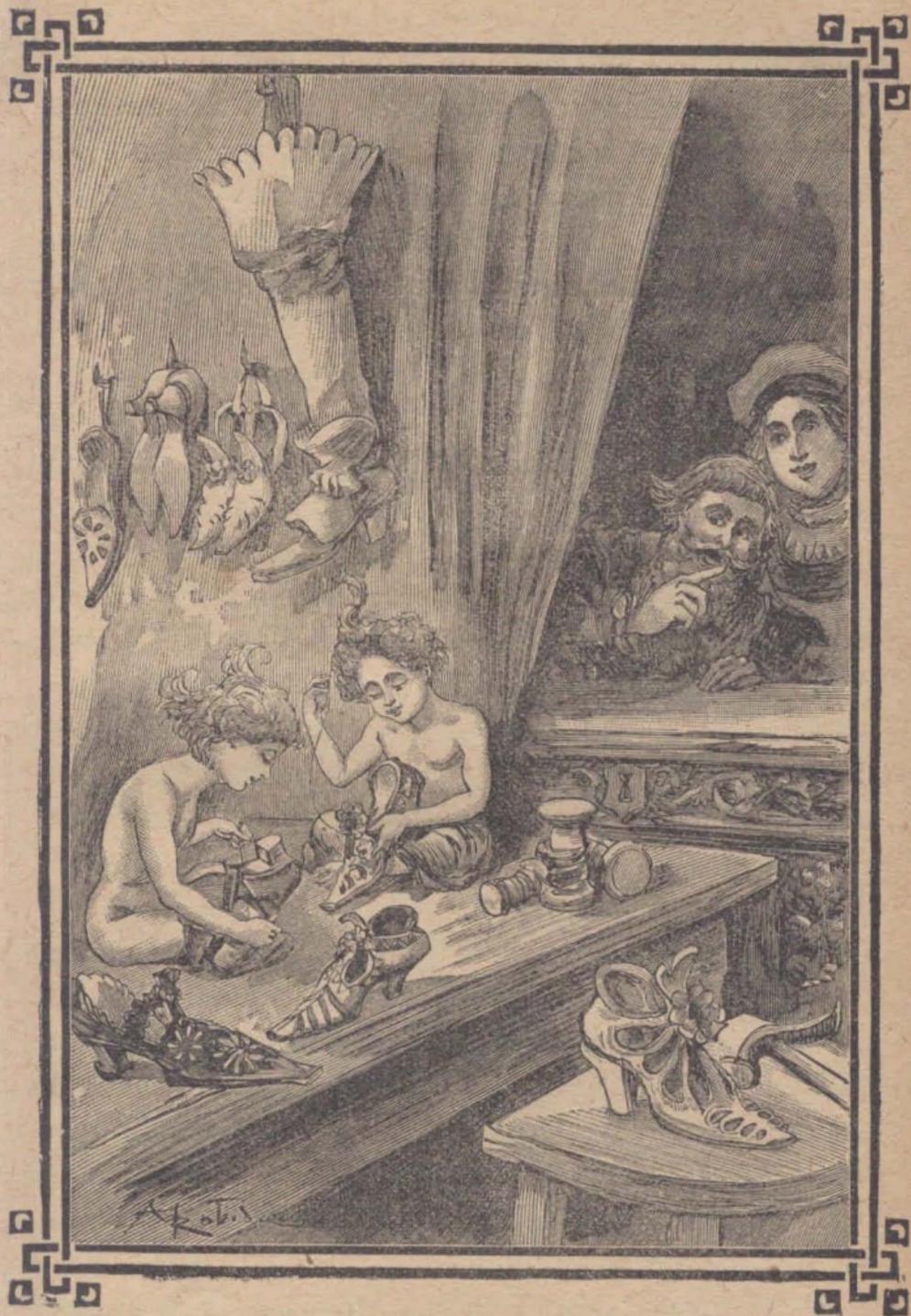
Lecture du Samedi

LES LUTINS

Conte.

Aux jours lointains où les fées dansaient au clair de lune et où les lutins¹ travaillaient dans les montagnes, vivaient en un petit village un pauvre cordonnier et sa femme.

Le cordonnier était honnête, mais il était de plus en



LES LUTINS

grimpaient sur l'établi, croisaient leurs petites jambes, enfilait leurs aiguilles et commençaient à coudre.

plus pauvre. Un jour, il ne lui restait plus que juste assez d'argent pour acheter le cuir d'une paire de chaussures. Le cuir acheté, il le coupa tout prêt pour commencer son travail de bonne heure le lendemain matin.

Dès qu'il fit jour, le cordonnier vint se mettre à l'ouvrage ; mais, quelle ne fut pas sa surprise de voir une paire de chaussures admirablement faites, attendant, toutes prêtes, à la place où il avait laissé le cuir le soir précédent. Il n'en avait jamais vu d'une forme aussi élégante. Il les mit en vitrine et presque aussitôt un acheteur entra et fut si content qu'il les paya le double de ce que le cordonnier espérait.

C'était la fortune. Le cordonnier acheta alors assez de cuir pour faire deux paires de chaussures, et le découpa pour être prêt de bonne heure le matin suivant.

Quand le soleil fut levé, il trouva sur son établi² deux paires de chaussures faites aussi bien que la précédente, et qui furent aussitôt vendues. Bientôt, sa renommée s'étendit à plus de cent lieues à la ronde et il devint riche.

Une nuit, il dit à sa femme : « Veillons et voyons si nous pouvons connaître ceux qui nous aident si aimablement. » Ils se cachèrent derrière un grand coffre³. Au moment où l'horloge sonna les douze coups de minuit, la porte s'ouvrit et deux petits lutins entrèrent en dansant. Ils n'avaient pas d'habits pour se préserver du froid et étaient obligés de sautiller tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre pour se réchauffer.

Ils grimpaient sur l'établi, croisaient leurs petites jambes, enfilaient leurs aiguilles et commençaient à coudre. Leur ouvrage était si adroitement et si rapide-

ment fait que le cordonnier avait le vertige à les regarder. Puis, le travail terminé, les lutins plaçaient les chaussures bien alignées, sautaient en bas de l'établi et disparaissaient.

« Eh bien ! s'écria le cordonnier, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour ces bonnes petites gens qui sont venus m'aider dans la peine.

— Les pauvres petits chéris n'ont pas d'habits, répondit la femme. Je leur ferai de petits vêtements bien chauds, je leur tricoterai à chacun une paire de bas de laine pendant que vous leur ferez les plus belles et les plus petites chaussures qu'on ait jamais vues. »

La bonne femme acheta du drap rouge et de la douce laine, et se mit à coudre et à tricoter jusqu'à ce que les petits vêtements fussent complètement prêts. Le cordonnier fabriqua les plus jolis petits souliers de bon cuir qui aient jamais été vus, avec un rang de petits boutons blancs.

Ainsi fut fait, et la veille de Noël, à la place du cuir pour faire les chaussures, le cordonnier et sa femme placèrent les petits vêtements sur l'établi et se cachèrent derrière le coffre.

Au coup de minuit les petits lutins entrèrent en dansant et en sautant comme d'habitude. Mais quand ils virent les habits, les bas et les chaussures, ils poussèrent des cris de joie et commencèrent à s'habiller aussi vite qu'ils le pouvaient. Puis faisant craquer leurs bottines et relevant leurs petits chapeaux, ils sortirent en dansant dans un rayon de lune.

GRIMM^s.

(Contes. Adaptés pour les enfants par Henri DUVERNOIS.
P. Lafitte, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *lutin* : personnage imaginaire, de l'espèce des fées, qui, croyait-on, fréquentait particulièrement les maisons.

2. *établi* : table de travail.

3. *coffre* : sorte de caisse en

bois, à couvercle, qui tenait lieu d'armoire.

4. *vertige* : sorte d'éblouissement.

5. *Grimm* : voir page 148, note 6.

Les idées. — 1. Qu'est-ce qui indique que le cordonnier était pauvre ?

2. Par qui avait été faite la paire de chaussures pendant la nuit ?

3. Qu'arriva-t-il le lendemain ? (*Racontez.*)

4. Pourquoi le cordonnier devint-il riche ?

5. Comment put-il savoir par qui étaient faites les chaussures pendant la nuit ?

6. Comment les lutins furent-ils récompensés ?

7. Croyez-vous que les lutins existent réellement ?

Exercice d'observation et de langage. — *Combien voyez-vous de lutins sur la gravure de la page 247 ? Que fait celui de gauche ? Celui de droite ? Où sont le cordonnier et sa femme ? Pourquoi le cordonnier met-il le doigt sur sa bouche ?*

Sujet de devoir. — *Si des lutins venaient ainsi chez vous, que leur feriez-vous faire ? ... Pourquoi ?*





LA CONQUÊTE DES AILES

Au temps où vous étiez tout petits, ce fut une de vos fantaisies de vouloir attraper les oiseaux. Un hardi pierrot¹ prenait terre auprès de vous ; d'une allure de jouet mécanique, il sautillait à droite, à gauche, en avant, en arrière, et vous disait des bonjours par des signes de tête brusques.

Vous trottinez vers lui, la main tendue ; mais le hardi pierrot est aussi un pierrot prudent ; d'un coup d'aile rasant la terre, il s'éloignait un peu, se posait de nouveau, se remettait à sautiller ; et vous, qui vous étiez arrêtés un moment, vous recommenciez à trottiner, la main tendue toujours. Alors le petit oiseau du ciel, voyant votre insistance, s'envolait vers l'arbre ou vers le toit voisin ; et vous, haussés sur la pointe de vos pieds, vous leviez vers le ciel vos regards et vos bras, comme pour vous envoler.

Les grandes personnes se moquaient de vous ; elles vous ont bien sûr conseillé un moyen de prendre le pier-

rot : « Mets-lui un grain de sel sur la queue, et il ne bougera plus. » Mais elles étaient bien sottes de se moquer de vous, les grandes personnes; votre fantaisie, c'était un vieux rêve de l'humanité² : Des ailes! Des ailes! Des ailes!...

Qui sait par combien de têtes, depuis ces temps lointains, a passé ce rêve, si naturel à l'être dont le visage est tourné vers le ciel.....

Dans ces dernières années, le problème³ s'est posé en plusieurs pays : diriger le ballon, ou bien inventer une machine volante? Des hommes y ont appliqué la volonté et la patience de leur esprit, et c'est une histoire magnifique, celle de ce travail... Peu à peu, le ballon dirigeable⁴ assurait sa marche, et l'aéroplane⁵ disciplinait⁶ ses ailes. Enfin, les grandes preuves furent faites : le dirigeable du comte Zeppelin voyagea dans les airs d'Allemagne; un matin, Blériot⁷ s'envola de la côte de France...

J'avais donc bien raison de vous dire qu'elles étaient sottes, les grandes personnes, quand elles se moquaient de votre geste d'envolée, qui fut celui du premier marmot à la vue du premier pierrot. C'était un geste en avance, un geste précurseur⁸.

Ernest LAVISSE⁹.

(Discours à des Enfants. Librairie Armand Colin.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *pierrot* : nom vulgaire de moineau.

2. *rêve de l'humanité* : espoir, projet caressé depuis longtemps par les hommes.

3. *problème* : question à résoudre.

4. *ballon dirigeable* : ballon allongé pourvu d'une hélice et d'un gouvernail.

5. *aéroplane* : machine formée de surfaces *planes* et d'un moteur, et qui est capable de voler bien qu'elle soit plus lourde que l'air.

6. *discipliner* : soumettre à une règle.

7. *Blériot* : aviateur français qui, le premier, a traversé la Manche en aéroplane (1909).

8. *précurseur* : qui vient en avant, qui fait prévoir ce qui suivra.

9. *Ernest Lavisse* : voir p. 167, note 6.

Les idées. — 1. Pourquoi le petit enfant suit-il le pierrot ?

2. Que veut faire l'enfant quand le pierrot s'envole ?

3. Y a-t-il longtemps que les hommes ont songé à s'envoler ?

4. Quels résultats a-t-on obtenus dans ces dernières années ?

5. Quelle différence y-a-t-il entre le ballon dirigeable et l'aéroplane ?

Sujet de devoir. — *Voudriez-vous monter en ballon ? Pourquoi ?*

L'ENFANT GREC

L'amour de la patrie nous grandit.

Après la prise d'Athènes¹ par les troupes romaines, la ville fut complètement ruinée et la population réduite à l'esclavage. Les vainqueurs se partagèrent entre eux les habitants et les dépouilles résultant du pillage.

Le général romain chargé de répartir² les enfants, voulut auparavant s'assurer s'ils avaient reçu quelque instruction, afin de réserver les plus intelligents pour les officiers. Il ordonna donc qu'on fît écrire à chaque enfant quelques mots sur sa tablette³.

En examinant ensuite lui-même ce que les enfants avaient écrit, le général put lire sur la tablette de l'un d'eux ces beaux vers d'Homère⁴ :

« Heureux, trois fois heureux, celui qui est mort dans les champs d'Ilion⁵ ; il n'a pas vu le deuil⁶ de la patrie ! »

Surpris et ému, le général fit appeler l'enfant devant lui.

Il se présenta sans trouble, le visage à la fois triste et fier et semblant résigné d'avance à la peine qu'il attendait.

Après l'avoir un moment regardé en silence, le général



« Toi qui sais aimer ta patrie même quand elle est détruite, tu es digne de vivre libre. Reste dans ton pays, mon enfant. »

lui prit la main avec bonté : « Toi, dit-il, qui sais aimer ta patrie même quand elle est détruite, tu es digne de vivre libre. Reste dans ton pays, mon enfant. »

ROLLIN 7.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Athènes* : capitale de la Grèce, fut prise par les Romains en 146.

2. *répartir* : partager, faire des parts.

3. *tablette* : avant l'invention du papier on écrivait avec une pointe ou stylet sur une tablette enduite de cire.

4. *Homère* : grand poète de

l'ancienne Grèce, auteur de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.

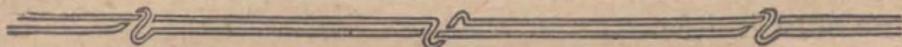
5. *Ilion* : nom de la ville de Troie qui fut prise par les Grecs après un siège de dix années.

6. *deuil* : malheurs et souffrances.

7. *Rollin* : historien français, mort en 1741.

- Les idées.** — 1. Quelle était alors la situation d'Athènes ?
2. Quel sort attendait la population ?
3. Que voulut faire le général chargé de répartir les enfants ?
4. Que signifie la phrase écrite par l'enfant sur sa tablette ?
5. A quoi s'attendait-il quand il fut appelé auprès du général ?
6. Pourquoi le général fut-il ému ?
7. Pourquoi épargna-t-il à cet enfant les hontes de l'esclavage ?

Sujet de devoir. — *Faites la liste des pronoms personnels de la 3^e personne en indiquant leur fonction.*



UNE NUIT « HISTORIQUE »

Oh ! les voisins d'hôtel ! quels désagréables souvenirs ils nous laissent parfois ! Entre tous, les plus ennuyeux sont certainement ceux qui ne cessent pas de parler quand on voudrait dormir.

Dans un hôtel d'une ville du Piémont¹, j'eus, une nuit, deux voisins... c'était, je crois, un père qui avait conduit son petit garçon au lycée de la ville pour réparer un échec à un examen — un examen d'histoire, hélas !

Pendant une bonne partie de la nuit, ayant en main un manuel², que j'entendais feuilleter, il fit repasser toute l'histoire en interrogeant spécialement sur les dates.

Des siècles historiques me traversèrent douloureusement le crâne avec un martellement monotone de demandes et de réponses qui, tout en provoquant le

sommeil, redoublaient pour moi la torture³ de ne pouvoir dormir.

Quand l'enfant se trompait, le père s'écriait d'un ton de reproche : « Mais Pierre, voyons !... » Dix fois, je fus tenté de lui crier : « Mais, monsieur !... »

Un moment, je commençais à m'endormir, lorsque je fus réveillé brusquement par la date du traité de Chérasco⁴, chantée trois fois sur un ton irrité : 1631 ! 1631 ! 1631 !

Je crois bien avoir souhaité à ce pauvre enfant un zéro majuscule⁵, avoir maudit⁶ des gloires nationales et blasphémé⁷ contre des bienfaiteurs de la patrie, tant mon âme était irritée.

A bout de patience, j'eus enfin l'idée lumineuse de donner un avertissement à l'examineur en soufflant une date à l'examiné hésitant.

A la question : « La bataille de Turin⁸ ? » je répondis d'une voix forte : « 7 septembre 1706 ! » Un bref silence s'ensuivit ; puis l'interrogateur continua mais à voix basse.

Tout ne fut pourtant pas perdu pour moi puisque la date du traité fameux et quelques autres, bonnes à savoir, s'imprimèrent⁹ pour toujours dans ma mémoire pendant cette nuit funeste.

Edmondo de AMICIS¹⁰.

(D'après la traduction inédite de H. Goy.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Piémont* : ancien royaume de l'Italie septentrionale.

2. *manuel* : livre d'élève facile

à tenir à la main.

3. *torture* : souffrance, supplice.

4. *Chérasco* (prononcez : *Kérasco*) : petite ville du Piémont.

5. *zéro majuscule* : note qui entraîne l'échec.

6. *maudire* : prononcer des paroles de colère contre quelqu'un.

7. *blasphémer* : prononcer des paroles outrageantes.

8. *Turin* : ancienne capitale du Piémont.

9. *s'imprimèrent* : se fixèrent.

10. *Edmondo de Amicis* : voir page 3, note 5.

Les idées. — 1. Quelle est l'opinion de l'auteur sur les voisins d'hôtel?

2. Quels voisins eut-il une nuit?

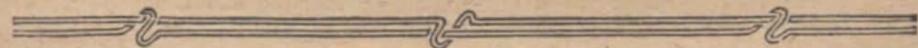
3. Comment ces voisins employaient-ils la nuit?

4. Quel était l'inconvénient de ces revisions?

5. Que fit à la fin celui qui raconte l'histoire?

6. A-t-il tiré quelque profit de cette fameuse nuit?

Sujet de devoir. — *Est-il utile de repasser ses leçons? Pourquoi?... Comment vous y prenez-vous pour repasser votre leçon d'histoire?*



COMMENT MON ONCLE PODGER FIXA UN TABLEAU AU MUR

Quand mon oncle Podger entreprenait de faire un petit arrangement, c'était du haut en bas de la maison une révolution comme personne n'en a jamais vu de sa vie.

Un tableau venait d'arriver de chez l'encadreur, et se trouvait dans la salle à manger, en attendant d'être posé. Tante Podger demandait ce qu'il fallait en faire, et oncle Podger répondait :

« Oh ! remettez-vous en à moi. Que personne ne s'en occupe. Je me charge de tout. »

Et puis il retirait sa redingote et se mettait à la besogne. D'abord, il envoyait la bonne chercher des clous, puis il

faisait courir un des garçons après elle pour dire de quelle taille les clous et, de proche en proche, il mettait tout le monde sur pied...

« Allons, Will, cherchez-moi un marteau, criait-il ; et vous, Tom, apportez-moi la règle ; et j'aurai besoin de l'escabeau pour monter dessus ; et après tout, non, mieux vaut me donner une chaise de cuisine ; Jim ! vous allez courir chez M. Goggles et lui direz que papa le prie de vouloir bien lui prêter son niveau d'eau.... Maria ! ne vous en allez pas, car j'aurai besoin de quelqu'un pour tenir la lumière, et quand la bonne sera rentrée, elle retournera aussitôt chercher un bout de cordelière à tableau. »

Et alors il soulevait le tableau, et le laissait choir et le tableau s'échappait du cadre, et en essayant de sauver la glace, il se coupait ; et alors il bondissait à travers la pièce, cherchant son mouchoir. Il ne trouvait pas son mouchoir, pour la bonne raison que son mouchoir était dans la poche de la redingote qu'il venait d'ôter, et qu'il ne savait plus où il avait posé la redingote...

« N'y a-t-il donc personne dans toute la maison, criait-il, qui sache où est ma redingote ? De ma vie je n'ai vu de pareils empotés ! — non, ma parole ! Vous voilà six ! — et vous êtes incapables de trouver une redingote que j'ai ôtée il n'y a pas cinq minutes !... »

Alors il se levait, et découvrait qu'il était assis dessus, et s'écriait :

« Oh ! ne vous donnez plus la peine ! Je viens de la trouver tout seul... »

Et quand on avait passé une demi-heure à lui panser le doigt et qu'on avait acheté une nouvelle glace, et que les outils, et l'échelle, et la chandelle étaient prêts, c'était une nouvelle alerte ; toute la maisonnée, y compris la femme de ménage, se rangeait en demi-cercle, prête à

l'aider. Il fallait se mettre à deux pour tenir la chaise, et un troisième l'aidait à monter dessus, et l'y maintenait, et un quatrième lui avançait un clou, et un cinquième lui tendait le marteau, et il prenait le clou et le laissait tomber.

« Bon ! disait-il d'un air furieux, voilà le clou perdu ! »

Et il nous fallait tous nous mettre à genoux pour le chercher à tâtons, cependant qu'il restait sur sa chaise en grommelant et nous demandant si on allait le tenir là toute la soirée.

Le clou se retrouvait enfin, mais cette fois c'était le marteau qu'on avait perdu.

« Où est le marteau ? Qu'ai-je fait du marteau ? Bon Dieu ! Vous voilà sept à bayer aux corneilles autour de moi, et vous ne savez pas ce que j'ai fait du marteau ! »

On lui retrouvait son marteau, mais alors il n'arrivait plus à retrouver la marque qu'il avait faite sur le mur pour savoir où enfoncer le clou, et nous montions l'un après l'autre sur la chaise à côté de lui, pour tâcher de la découvrir, et nous l'apercevions chacun à une place différente, et il nous traitait tous d'imbéciles...

Enfin l'oncle Podger avait de nouveau déterminé l'endroit, il posait la pointe du clou dessus, avec la main gauche, saisissait le marteau de la main droite. Et du premier coup, il s'écrasait le pouce, et laissait tomber le marteau, avec un hurlement, sur les orteils de quel qu'un...

Vers minuit le tableau était posé ! mais à l'exception de l'oncle Podger, tout le monde était mortellement éreinté et malheureux...

Tante Maria faisait alors remarquer avec douceur que, la prochaine fois que l'oncle Podger aurait à planter un clou dans le mur, elle espérait qu'il le lui ferait savoir

à temps et elle prendrait ses dispositions pour aller passer une huitaine chez sa mère en attendant qu'il eût fini.

K. JÉRÔME

Trois Hommes dans un Bateau.

D'après la traduction de Th. Varlet (Éditions de la Sirène.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *empoté* : maladroit peu actif (expression vulgaire). | 2. *bayer aux cornilles* : regarder naïvement, Louche ouverte.

Les idées. — 1. De quoi s'agit-il ?... Que dit tout de suite M. Podger ?

2. Montrez qu'il a bientôt mis toute la maison sur pied.

3. Citez quelques exemples de la maladresse de M. Podger.

4. Quelle est l'opinion de la tante Podger sur l'habileté manuelle de son mari ?

Sujet de devoir. — *A quel temps et à quelle personne sont les verbes suivants : entreprenait, ai vu, êtes, donnez, montions ?*



Lecture du Samedi

UN SONGE*

Derrière le mas¹ de la vieille femme, était un sentier qui, entre deux haut talus², montait vers la colline. Je m'y engage à tout hasard ; et marche, petit Frédéric.

Après avoir monté, descendu tant et plus, j'étais rendu de fatigue. Pensez-vous, à cet âge, avec rien dans le ventre depuis midi ! Enfin, je vais découvrir, dans une

*Ce récit est la suite de la lecture intitulée : *Les Inconvénients de l'École buissonnière* (page 104).

vigne inculte, une chaumière délabrée. Il devait, autrefois, s'y être mis le feu, car les murs, pleins de lézardes, étaient noircis par la fumée; ni portes, ni fenêtres; et les poutres, qui ne tenaient plus que d'un bout, traînaient de l'autre, sur le sol...

Las, défaillant³, mort de sommeil, je grimpai et m'allongeai sur la plus grosse des poutres... Et, dans un clin d'œil, j'étais endormi.

Je ne pourrais pas dire combien de temps je restai ainsi. Toujours est-il qu'au milieu de mon sommeil de plomb⁴, je crus voir tout à coup un brasier qui flambait, avec trois hommes assis autour, qui causaient et riaient.

« Songes-tu⁵ ? me disais-je en moi-même, dans mon sommeil, songes-tu, ou est-ce réel?... »

Il faut croire, qu'à la longue, la fumée finit par me suffoquer; je sursaute soudain et je jette un cri d'effroi... Oh! comme je ne suis pas mort d'épouvante là, je ne mourrai jamais.

Figurez-vous trois faces de bohêmes⁶ qui, tous les trois à la fois, se retournèrent vers moi avec des yeux, des yeux terribles...

« Ne me tuez pas! ne me tuez pas! leur criai-je, ne me tuez pas! »

Lors, les trois bohémiens, qui avaient eu, bien sûr, autant de peur que moi, se prirent à rire, et l'un d'eux me dit :

« C'est égal! tu peux te vanter, mauvais petit moutard, de nous avoir fichu une belle venette⁷!... »

Les trois hommes le font descendre de son perchoir, lui font expliquer comment il se trouve là et, satisfaits de

ses explications, le font manger avec eux. Mais avant de s'en aller, et pour qu'il ne voie pas de quel côté ils se dirigent, ils le mettent dans un tonneau défoncé qui se trouvait dans un coin de la chaumière.

Me voilà donc tout seul en pleine nuit, dans un tonneau, au fond d'une chaumière en ruines !

Je m'y blottis, pauvre ! comme un peloton de fil⁸ et, tout en attendant l'aube, je priais à voix basse.

Mais figurez-vous que soudain j'entends, dans l'obscurité, quelque chose qui rôdait, qui s'ébrouait⁹, autour de ma tonne !

Je retiens mon haleine comme si j'étais mort... Et j'entendais tourner et retourner autour de moi, flairer et sabouler¹⁰, puis s'en aller, puis revenir... Que diable est-ce là encore ? Mon cœur battait et bruissait comme une horloge.

Pour en finir, le jour commençait à blanchir et le piétinement qui m'effrayait s'étant éloigné un peu, je veux, tout doucement, épier par la bonde¹¹, et que vois-je ? Un loup, mes bons amis, comme un petit âne ! Un loup énorme avec deux yeux qui brillaient comme deux chandelles !

Il était, paraît-il, venu à l'odeur de l'agneau, et, n'ayant trouvé que les os, ma tendre chair d'enfant lui faisait envie.

Et, chose singulière, une fois que je vis ce dont il s'agissait, mon sang se calma légèrement. J'avais tellement craint quelque apparition nocturne que la vue du loup lui-même me rendit du courage.

« Ah çà ! dis-je, ce n'est pas tout : si cette bête vient à s'apercevoir que la tonne est défoncée, elle va sauter



UN SONGE

*Le loup part, traînant le tonneau à travers cultures,
cailloux et vignobles...*

dedans et, d'un coup de dent, elle t'étrangle... Si tu pouvais trouver quelque stratagème... »

A un mouvement que je fis, le loup, qui l'entendit, revint d'un bond vers le tonneau, et le voilà qui tourne autour et qui fouette les douves avec sa longue queue. Je passe ma menotte, doucement, par la bonde, je saisis la queue, je la tire en dedans et je l'empoigne des deux mains.

Le loup, comme s'il eût eu les cinq cents diables à ses trousses, part, traînant le tonneau, à travers cultures, à travers cailloux, à travers vignobles. Nous dûmes rouler ensemble toutes les montées et descentes.

« Aïe! mon Dieu! Jésus, Marie! Jésus, Marie, Joseph! pleurais-je ainsi, qui sait où le loup t'emportera! Et, si le tonneau s'effondre, il te saignera, il te mangera... »

Mais, tout à coup, patatras! le tonneau se crève, la queue m'échappe... Je vis au loin, bien loin, mon loup qui galopait, et, regardez les choses, je me trouvais au Pont-Neuf, sur la route¹² qui va de Maillane à Saint-Rémy, à un quart d'heure de notre mas. La barrique sans doute, avait frappé du ventre au parapet du pont et s'y était rompue.

Pas nécessaire de vous dire qu'avec de telles émotions la verge paternelle ne me faisait plus guère peur. En courant, comme si j'avais encore le loup à ma poursuite, je m'en revins à la maison.

Derrière le mas, le long du chemin, mon père émotait¹³ un labour, Il se redressa en riant sur le manche de sa massue et me dit: « Ah! mon gaillard, cours vite auprès de ta mère qui n'a pas dormi de la nuit. »

Auprès de ma mère, je courus...

Point par point, à mes parents, je racontai tout chaud

mes belles aventures. Mais, arrivé à l'histoire des voleurs, du tonneau ainsi que du gros loup :

« Eh! badaud¹⁴, me dirent-ils, ne vois-tu pas que c'est la peur qui t'a fait rêver tout cela ! »

Et j'eus beau dire et affirmer et soutenir obstinément que rien n'était plus vrai. Ce fut en vain. Personne ne voulut y ajouter foi.

Frédéric MISTRAL¹⁵.

(Mémoires et Récits Plon-Nourrit et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *mas* : voir page 109, note 1.

2. *talus* : élévation de terre en pente.

3. *défaillant* : épuisé, sans force.

4. *sommeil de plomb* : sommeil profond et lourd.

5. *songes-tu?* mis pour rêves-tu ?

6. *bohème* : signifie ici vagabond.

7. *venette* : terme vulgaire signifiant peur.

8. *comme un peloton de fil* : replié sur lui-même, en boule.

9. *s'ébrouer* : souffler, s'agiter.

10. *sabouler* : tirailler, secouer.

11. *la bonde* : trou pratiqué sur le côté du tonneau pour placer l'entonnoir.

12. *je me retrouvai sur la route* : où il s'endormit la veille en songeant aux voleurs et au loup.

13. *émotter* : briser les mottes de terre.

14. *badaud* : nigaud, niais.

15. *Frédéric Mistral* : voir page 109, note 14.

Les idées. — 1. Que croit voir Frédéric pendant son sommeil ? Où fut-il placé par les voleurs ?... Pourquoi ?... Que vit-il ensuite ?

2. Comment descendit-il la pente du coteau ?

3. Où se retrouva-t-il le lendemain matin ?

4. Pourquoi ses parents ne crurent-ils pas ce qu'il racontait ?

Sujet de devoir. — Expliquez comment le petit Frédéric croyait avoir réellement vu les voleurs et le loup.





LA LÉGENDE¹ DE L'OISELET

Un homme avait un verger où des ruisseaux d'eau courante entretenaient une herbe toujours verte, et où les oiseaux, attirés par l'agrément du lieu, se réunissaient en grand nombre et faisaient entendre leurs chants.

Un jour que, fatigué, il se reposait dans ce verger, un petit oiseau vint se poser sur un arbre et se mit à chanter délicieusement. L'homme, qui l'avait vu et entendu chanter, tendit un filet et le prit. L'oiseau lui dit : « Pourquoi t'es-tu donné tant de peine pour me prendre et quel profit espères-tu de cette prise ? »

— Je ne veux, dit l'homme, qu'entendre tes chants.

— Je ne chanterai, ni pour prix ni pour prière².

— Si tu ne chantes pas, je te mangerai.

— Bouilli, je serai dur ; rôti, je fournirai bien peu.

Laisse-moi aller, tu y auras grand profit.

— Lequel ?

— Je te donnerai un conseil de sagesse que tu estimeras plus que la chair de trois veaux. »

L'homme, confiant dans la promesse de l'oiseau, le laissa partir. L'oiseau lui dit : « Ne crois pas tout ce qu'on te dit. »

Puis il se posa sur un arbre et se mit à chanter dans un doux chant : « Béni soit Dieu qui t'a enlevé ta sagesse ! Si tu avais ouvert mon corps, tu y aurais trouvé une pierre précieuse³ du poids d'une once.⁴ »

L'homme se mit alors à pleurer. Mais l'oiseau lui dit : « Tu as vite oublié l'avis que je t'ai donné. Ne t'ai-je pas recommandé de ne pas croire tout ce qu'on te dit ? Et comment peux-tu croire qu'il y ait dans mon corps une pierre précieuse du poids d'une once, quand tout entier, je ne pèse pas autant ? Après s'être ainsi moqué du vilain⁵ l'oiseau s'envola dans les profondeurs de la forêt.

Gaston PARIS⁶.

(*Légendes du Moyen âge*. Hachette et Cie, édit.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *légende* : récit qui contient un fond de vérité accompagné de détails imaginaires.

2. *ni pour prix, ni pour prière* : ni pour une récompense ni pour des supplications.

3. *Pierre précieuse* : diamant,

rubis, etc., d'une grande valeur.

4. *once* : ancienne mesure de poids valant environ trente grammes.

5. *vilain* : voir page 161, note 1.

6. *Gaston Paris* : littérateur français, mort en 1903.

Les idées. — 1. Pourquoi cet homme voulut-il prendre l'oiseau ?

2. Que promet l'oiseau pour être remis en liberté ?

3. Quel conseil donna-t-il à l'homme ?

4. Que dit-il ensuite dans son chant ?

5. L'homme devait-il croire une chose si invraisemblable ?

6. En quoi l'oiselet s'était-il moqué du vilain ?

Sujet de devoir. — Avez-vous entendu raconter des légendes ou des contes ?... Quelle est celle ou celui qui vous a le plus intéressé ?... Pourquoi ?



LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était¹, à la tête légère²,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux canards, à qui la commère³
Communica ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :

« Voyez-vous ce large chemin⁴ ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique.

Vous verrez mainte⁵ république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez. »

La tortue écouta la proposition.

Marché fait, les oiseaux forgent⁶ une machine⁷
Pour transporter la pèlerine⁸.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »

Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,

Justement au milieu de l'un et l'autre oïson⁹.

« Miracle ! criait-on : venez voir, dans les nues
Passer la reine des tortues.

— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose¹⁰ ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscretion¹¹, de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage¹² ;
Ce sont enfants tous d'un lignage¹³.

LA FONTAINE¹⁴.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Une tortue* était : mis pour : *il était une tortue*....

2. *à la tête légère* : sotte et étourdie.

3. *commère* : expression populaire pour désigner une voisine, une amie ; a ici le sens de *personne hardie, bavarde*.

4. *large chemin* : le chemin de l'air.

5. *maint* : s'emploie généralement au pluriel car il a le sens de *plusieurs*. Ici, il signifie : *plus d'un royaume*...

6. *forgerent* : sens spécial : inventer, fabriquer.

7. *machine* : employé dans son sens général : appareil combiné pour produire un effet déterminé. Ici, moyen de transport

très simple, évidemment, puisqu'il s'agit d'un simple bâton.

8. *la pèlerine* : employé ici avec le sens de *voyageuse*.

9. *oison* : petit de l'oie. Il est probable que La Fontaine s'est accordé l'autorisation d'employer ce mot parce qu'un canard ressemble à une oie de petite taille,

10. *sans dire aucune chose* : sans rien dire.

11. *indiscretion* : action de celui qui manque de retenue, qui ne sait pas se taire.

12. *parentage* : qualité de proches parents.

13. *lignage* : vient de *lignée*, race ou postérité ; ensemble des personnes qui ont appartenu à la même *lignée* ou famille. Au

figuré : qui ont entre eux un rapport étroit. | 14. *La Fontaine* : voir page 183, note 10.

- Les idées.** — 1. Qui eut l'idée d'entreprendre ce voyage ?
2. Pourquoi la tortue avait-elle le désir de voyager? (*Rappeler les deux raisons signalées.*)
3. Où les canards proposent-ils de conduire la tortue ?
4. Quel profit tirera-t-elle du voyage ?
5. Décrivez le moyen de transport employé.
6. Quel danger présente-t-il ?
7. A votre avis, avait-on quelque chance de réussir?... Pourquoi ?
8. Nommez le défaut principal qui causa la chute de la tortue.
9. La mort de la tortue ne causa-t-elle pas une perte aux canards? (*Songez à l'expression : marché fait.*)

Sujet de devoir. — *Trouvez un homonyme du mot dessin et expliquez chacun des deux mots.*

LA LETTRE DU « PETIT CHIEN »

M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, sa fille.

Aux Rochers, 13 novembre 1675.

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien ; voici l'aventure. J'appelais, par contenance¹, une chienne courante² d'une madame qui demeure au bout de ce parc. M^{me} de Tarente me dit : « Quoi, vous savez appeler un chien ? Je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde³. » Je la remerciai et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans ces sortes d'attachements. Cela se passe, on n'y pense plus ; deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien⁴, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire,

des oreilles, des soies⁵, une haleine douce, blondin comme un blondin; jamais je ne fus plus étonnée et plus embarrassée. Je voulais le renvoyer, on ne voulut jamais



Je vois sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé.

le reporter. C'est Marie⁶ qui en a soin; il ne mange que du pain, je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer; je crains de succomber. Voilà l'historique que je vous prie de ne point mander à Marphise⁷ à Paris, car je crains les reproches; au reste, une propreté extraordinaire, il s'appelle Fidèle.

M^{me} de SÉVIGNÉ⁸.

Explications et questions.

1. *par contenance* : sans intention, pour faire quelque chose.

2. *chien courant* : celui qui court après le gibier.

3. *le plus joli du monde* : expression très en usage alors et qui signifie : le plus joli qui soit, qu'il y ait au monde.

4. *maison de chien* : une niche.

5. *les soies* : le poil.

6. *Marie* : femme de chambre de Mme de Sévigné.

7. *mander à Marphise* : Mar-

phise est une petite chienne : il ne faut pas lui *mander* (faire savoir) que sa maîtresse a un autre chien de peur de la rendre jalouse.

8. *Mme de Sévigné* : célèbre par ses lettres à sa fille. Mme de Sévigné mourut en 1696.

Les idées. — 1. Qu'est-ce que Mme de Sévigné raconte à sa fille ?

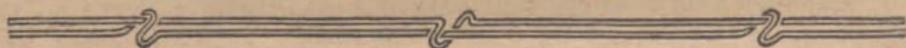
2. Pourquoi lui a-t-on envoyé ce petit chien ?

3. Comment est-il ?

4. Qui est chargée de le soigner ?

5. Comment s'appelle-t-il ?

Sujet de devoir. — *Croyez-vous que Mme de Sévigné aimera bientôt ce petit chien ?... Pourquoi ?... (Elle aime les animaux — le petit chien est très joli et très propre, il aime déjà sa maîtresse...).*



PENDANT LA MOISSON

Ma joie suprême¹ était d'aller, au soleil levant, moissonner avec les moissonneurs dans les vastes étangs² changés en terre de blé ou d'avoine au milieu des grands bois.

Je menais exactement la vie d'un paysan. Avec ma petite faucille, je moissonnais dans mon sillon ; on ne me permettait pas d'emporter ce que j'avais moissonné. Je ne devais regarder comme mien que ce que j'avais glané³. Mais de ces glanures, je faisais des gerbes qui m'appartenaient.

Je dressais moi-même mon aire⁴ ; je battais mon blé. Je l'enfermais dans un sac ; je l'envoyais au moulin. Et quel moment, lorsque je recevais en retour une blanche farine ! Je la pétrissais⁵ en gâteaux, et je les faisais cuire

dans un petit four que j'avais construit avec de belles briques, sur une moitié de cerceau, pour dessiner et soutenir la voûte.



Je ne devais regarder comme mien que ce que j'avais glané...

Dans cette liberté des champs, il y avait autre chose qu'un amusement. Je faisais un travail véritable, exténuant⁶ même, qui me rendait sacré le travail d'autrui. Combien je respectais le sillon, couvert d'épis de seigle, les prés, jonchés⁷ de fleurs, et, le bouvier qui, le soir, ramenait sa charrue!

Edgar QUINET⁸.

(Histoire de mes Idées.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *suprême* : qui est au-dessus de tout.

2. *étang* : voir page 244, note 1. En Bresse, on dessèche périodiquement les étangs pour les livrer à la culture.

3. *glaner* : ramasser les épis échappés au moissonneur.

4. *aire* : surface plane où l'on bat le blé.

5. *pétrir* : réduire en pâte.

6. *exténuant* : qui produit une grande fatigue et qui affaiblit.

7. *jonchés de fleurs* : couverts d'une grande quantité de fleurs.

8. *E. Quinet* : écrivain et historien français, mort en 1875.

Les idées. — 1. Quelle était la grande joie de cet enfant ?

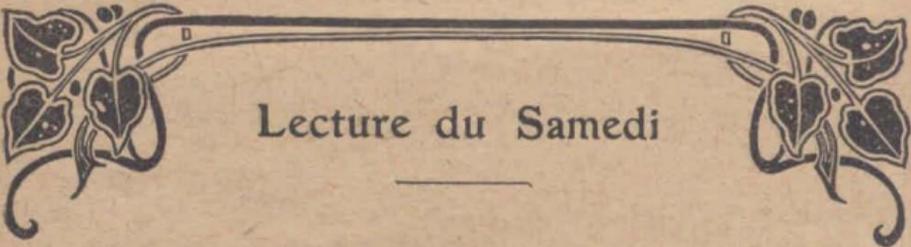
2. Comment fait-il les gerbes qui sont sa propriété ?

3. Que fait-il de ces gerbes ? (*Racontez*).

4. Comment construit-il son petit four ?

5. Quel profit retire-t-il de cette vie laborieuse ?

Sujet de devoir. — *Si vous aviez été avec cet enfant auriez-vous fait comme lui ?... Pourquoi ?... Auriez-vous joué autrement ?... Qu'auriez-vous fait encore ?*



Lecture du Samedi

LE DÉPART DE NILS POUR UN MERVEILLEUX VOYAGE

Nils Holgersson était un garçon de treize à quatorze ans qui n'était pas bon à grand'chose : il apprenait mal ses leçons mais il savait très bien jouer de mauvais tours aux gens et aux bêtes...

Un jour, pour le punir de sa méchanceté, un lutin, appelé *tomte* en Suède, le changea en un tout petit personnage, haut seulement comme un travers de main. Aussitôt, tous les animaux qu'il a maltraités se dressent contre lui pour le punir du mal qu'il leur a fait : les poules

le menacent de leurs becs pointus, les oies se groupent, ondulent leurs longs cous et ouvrent leurs larges becs en sifflant : « C'est bien fait ! C'est bien fait ! » ; le chat l'arrête et lui enfonce ses griffes dans la peau. Dès qu'elles le voient, les vaches mugissent : « Meuh ! Meuh ! Meuh ! » en abaissant vers lui leurs cornes menaçantes.

Très malheureux de se voir si petit et de n'avoir aucun ami pour le plaindre, il s'assied dans un coin pour réfléchir à sa misère. Il faisait un temps merveilleusement beau, toute la nature fêtait le printemps. Lui seul portait un gros chagrin dans son cœur.

Cependant des bandes d'oies sauvages passaient, volant très haut sur deux lignes formant un angle. Lorsque les oies sauvages apercevaient les oies domestiques qui se promenaient dans la basse-cour, elles abaissaient leur vol et criaient : « Venez avec nous ! Venez avec nous ! Nous allons aux lacs du Nord ! » Mais les oies domestiques répondaient avec bon sens : « Nous sommes bien ici ! Nous sommes bien ici ! »

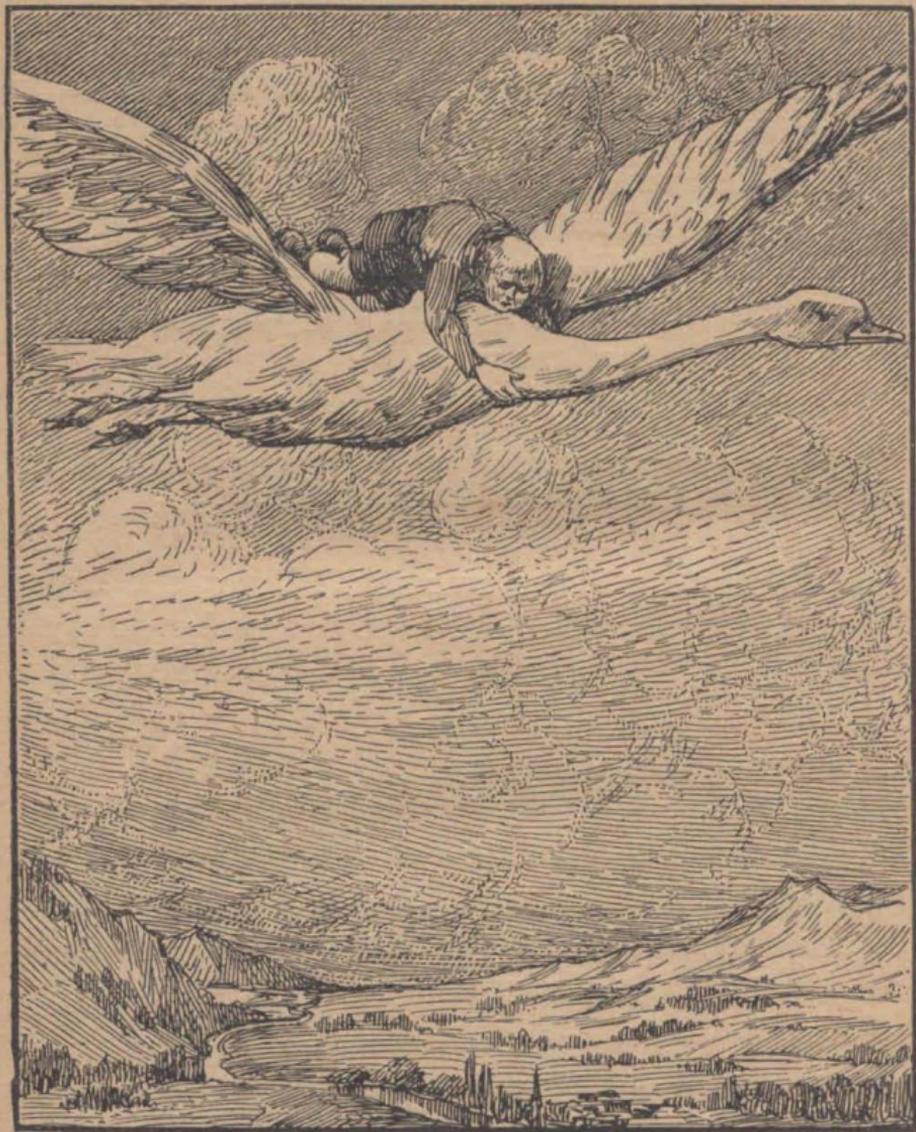
D'autres bandes d'oies sauvages passaient en jetant leurs cris d'appel, et peu à peu les oies domestiques devenaient inquiètes et battaient des ailes comme pour s'envoler dans l'air frais et léger. Une vieille oie grise, pleine de sagesse, les retint en leur disant : « Ne faites donc pas les folles ! Craignez de souffrir de la faim et du froid. »

Or, il y avait un jeune jars¹ blanc qui se montrait impatient de suivre les oies sauvages : « S'il vient encore une bande, dit-il, je partirai avec elle. »

Une nouvelle bande passa en criant : « Venez avec nous ! Venez avec nous ! »

— Attendez ! Attendez, cria le jars blanc, je viens », et il ouvrit ses larges ailes pour prendre son vol.

Mais Nils ne voulait pas laisser partir le beau jars blanc. Oubliant qu'il était petit, il saute au milieu des



*Tout d'abord, Nils n'osait regarder en bas...
il avait peur de tomber.*

oies et jette ses bras autour du cou du jars en disant :
« Tu ne partiras pas, tu ne partiras pas ! »

A ce moment-là, tout juste, le jars blanc s'envola, emportant Nils qui n'avait pas eu le temps d'ouvrir ses bras. En quelques secondes, il se trouva si haut, si haut, qu'il se serait tué en tombant sur le sol. Il fallait donc suivre le jars.

A grand'peine, Nils se hisse sur le dos du jars et bientôt, en plongeant ses deux mains dans les plumes du cou, il put se maintenir entre les deux ailes battantes malgré le grand souffle d'air qui le suffoquait.

Le grand jars, volant de tout son courage, eut bientôt rattrapé les oies sauvages. Il se plaça à la fin d'une des deux lignes et suivit le vol.

Tout d'abord, Nils n'osait regarder en bas : les ailes frappaient l'air à grand bruit et ses oreilles sifflaient d'une étrange façon : il avait peur de tomber. Cependant les oies sauvages caquetaient² joyeusement en volant au-dessus des plaines qui commençaient à reverdir.

Nils osa enfin regarder : au-dessous de lui, il vit la terre couverte d'une grande étoffe à carreaux : « Qu'est-ce donc ? » murmura-t-il. Aussitôt les oies sauvages répondirent : « Des champs et des prés ! Des champs et des prés ! » Et en effet, cette étoffe à carreaux vert-tendre, gris-jaune et brun, c'était la grande plaine de Scanie, une des plus fertiles de la Suède.

Nils ne put s'empêcher de rire en voyant combien étaient petits les champs, les bois et les villages.

Et voilà que peu à peu il s'habitua à sa situation et la vitesse du vol ne l'effrayait plus : il regardait les bandes d'oiseaux, en route vers le Nord, et il s'amusait aux cris dont chaque bande saluait la bande voisine.

Peu à peu aussi, Nils sentait naître dans son cœur une grande affection pour le jars blanc qui le portait avec courage malgré sa fatigue, et de la main, doucement, doucement, il le caressait et l'encourageait.

Enfin un lac parut à l'horizon ; c'était là que les oies sauvages devaient passer la nuit. Leur vol s'abaissa peu à peu et, en tournoyant un peu, elles se posèrent sur une bande de sable qui s'élevait un peu au-dessus de l'eau.

Nils soigna de son mieux le jars blanc qui s'évanouit de fatigue en se posant sur le sable. Lorsque le jars fut un peu remis et reposé, il attrapa une petite tanche³ qui servit au diner de Nils, puis, le soleil s'étant couché, Nils arracha quelques poignées d'herbes sèches sur lesquelles le jars posa son corps fatigué. Lorsqu'il fut bien installé, il saisit le gamin par le col de sa chemise et l'enfonça sous son aile en disant : « Je pense que tu seras là bien au chaud. »

Nils, mollement enfoui dans le chaud duvet, ne tarda pas à s'endormir.

Et ce fut la première journée du merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède, avec les oies sauvages.

D'après Selma LAGERLOF.

(*Le merveilleux Voyage de Nils Holgersson.*

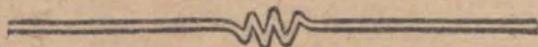
Librairie académique Perrin et C^{ie}.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *jars* : le mâle | cher de *caquet* : bavardage.
de l'oie. | 3. *tanche* : poisson d'eau douce,
2. *caqueter* : babiller, rappo- | de forme ovale et de teinte dorée.

- Les idées. — 1. Pourquoi Nils fut-il changé en nain ?
2. Quel accueil lui firent les animaux qu'il avait maltraités ?
3. Racontez son départ sur le dos du grand jars blanc.
4. Que vit-il quand il osa regarder la terre ?
5. Pourquoi caressait-il le cou du jars ?
6. De quoi se composa son souper ?
7. Où coucha-t-il ?

Sujet de devoir. — Essayez d'imaginer ce qui a pu arriver à Nils Holgersson dans la suite.



LES DEUX FRÈRES ET LA VIEILLE FEMME

Je n'aime pas raconter cette histoire, me dit le général, parce qu'à chaque fois, c'est bête, je pleure. Mais elle fait aimer la France. Il s'agit de deux enfants admirablement doués, pleins de cœur, pleins d'esprit, et qu'aimaient tous ceux qui les rencontraient. Je les avais connus tout petits. Leur père, c'est le général de Pouydraguin, un de nos plus brillants généraux... Quand la guerre éclata, le plus jeune, François, venait d'être admis à Saint-Cyr¹. Il n'eut pas le temps d'y entrer, et, avec toute la promotion de la « Grande Revanche »², il fut immédiatement nommé sous-lieutenant. Son aîné, Jacques, un garçon de vingt et un ans, tout à fait remarquable, partit lui aussi comme sous-lieutenant.

Les deux frères se retrouvèrent dans la même brigade de la division de fer³, le plus jeune au 26^e de ligne et l'aîné au 37^e. Ils cantonnaient dans un village dévasté, où chaque soir, joyeusement, ils se retrouvaient, plaisant à tous par leur jeunesse et leur amitié.

Bientôt on apprit que le régiment de François allait avoir à marcher et que ce serait chaud⁴. Jacques aurait voulu prendre la place de son frère; c'était impossible.

Le jour fixé pour l'attaque arriva. La première compagnie, à laquelle appartenait François, fut envoyée en tirailleurs pour ouvrir le combat. Elle fut fauchée. Une

autre suivit. Et puis une autre encore. Leurs débris durent se replier en laissant sur le terrain leurs morts et une partie de leurs blessés. Le petit sous-lieutenant n'était pas de ceux qui revinrent.

Le surlendemain, l'offensive fut reprise. L'aîné, en marchant avec son régiment vers les tranchées allemandes, passa auprès du corps de son petit François, tout criblé de balles. Un peu plus loin, il reçut une blessure à l'épaule. Son capitaine lui ordonna d'aller se faire panser. Il refusa, continua, et fut tué d'une balle dans la tête.

Les corps furent ramassés et ramenés dans les ruines du village. Les sapeurs firent deux cercueils pour les deux frères.

Au soir, on se préparait à les enterrer, côte à côte, quand une vieille femme s'approcha : c'était une vieille si pauvre qu'elle avait obstinément refusé d'abandonner le village. On l'avait laissée. Elle gîtait misérablement dans sa cabane, sur la paille, et n'avait pas d'autre nourriture que celle que lui donnaient les soldats.

Quand elle vit ces deux jeunes cadavres et les préparatifs, elle dit :

« Attendez un instant avant de les enfermer. Je vais chercher quelque chose. »

Elle alla fouiller la paille sur laquelle elle couchait et en tira le drap qu'elle gardait pour sa sépulture. Et revenant :

« On n'enfermera pas, dit-elle, ces beaux garçons le visage contre la planche. Je veux les ensevelir. »

Elle coupa la toile en deux et les mit chacun dans leur suaire⁵, puis elle leur posa un baiser sur le front, en disant chaque fois :

« Je t'embrasse pour ta mère, mon cher enfant »

Nous nous tûmes quand le général eut ainsi parlé, et il n'était pas le seul à avoir des larmes dans les yeux.

D'après Maurice BARRÈS.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Saint-Cyr* : Ecole spéciale militaire située près de Versailles, on y prépare les officiers.

2. *la promotion de la « Grande Revanche »* : tous les élèves qui entrent la même année forment une promotion : chaque promotion prend un nom particulier.

3. *division de fer* : une des plus vaillantes et des plus glorieuses; elle résistait comme si elle eut été en fer.

4. *chaud* : sens figuré, mis pour violent.

5. *suaire* : pièce de toile qui enveloppe un cadavre.

6. *Maurice Barrès* : romancier français (1862-1923).

Les idées. — 1. Qui étaient ces deux frères?... Où se rencontrèrent-ils après la mobilisation ?

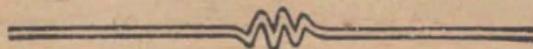
2. Pourquoi Jacques aurait-il voulu remplacer François?... Comment mourut François ?

3. Comment Jacques fut-il tué?... Mourut-il bravement?...

4. Que savez-vous de la vieille femme?... Pourquoi offre-t-elle son unique drap ?

5. Essayez de dire pourquoi ce dernier baiser est si émouvant.

Sujet de devoir. — *La mère des deux frères, informée de ce qui s'est passé, écrit à la vieille femme pour la remercier*



LE JARDIN DU PASSÉ

Celui qui le mieux plaît¹ à mon cœur solitaire²
De tous les beaux jardins qu'ont visité mes pas,
C'est vous que je revois en le nommant tout bas,
O cher enclos dont l'ombre est pleine de mystère³!

D'autres sont plus que vous, ô petit coin de terre,
Embaumés de jasmins ou fleuris de lilas,
Mais, malgré leurs bosquets et leurs eaux, ils n'ont pas
Le charme familier⁴ de votre humble parterre⁵.

Quelques roses, qu'aucune rose n'égala,
Auprès du bassin clair, y poussent çà et là.
Nul parfum ne m'est doux que leur odeur lointaine⁶,

Car, dans mon souvenir, ô roses du jardin,
Vous mêlez votre arôme au chant de la fontaine
Où la vie effeuilla la fleur de mon matin⁷.

Henri de RÉGNIER⁸.

(*Le Miroir des Heures*. Mercure de France.)

Explications et questions.

Les mots. — 1. *qui le mieux plaît* : mis pour : qui plaît le mieux.

2. *cœur solitaire* : cœur qui aime la solitude.

3. *pleine de mystère* : pleine de souvenirs qui ne sont connus que du poète.

4. *familier* : intime, auquel on est habitué depuis longtemps.

5. *parterre* : partie du jardin spécialement réservée aux fleurs.

6. *lointaine* : qui est loin dans le passé.

7. *la vie effeuilla la fleur...* : la jeunesse est comparée au matin et à une fleur que la vie effeuille chaque jour.

8. *Henri de Régnier* : poète français contemporain.

Les idées. — 1. Comment est ce jardin si cher au poète ? (grand... ou petit... (5^e vers), magnifique ou modeste ? (8^e vers).

2. Que voit-on dans cet humble jardin ?..., qu'entend-on ?..., que sent-on ?...

3. Pourquoi le poète aime-t-il ce jardin plus que tous les autres ?...

Sujet de devoir. — *Y a-t-il quelque part un jardin, une maison, une chambre, un objet qui garde pour vous un cher souvenir ?*

UN BLESSÉ N'EST PAS UN ENNEMI

C'était devant Ypres¹. Les Allemands, dans une violente attaque à la baïonnette contre les tranchées anglaises, avaient été vivement repoussés.

Pendant la nuit, les blessés furent ramassés, mais l'un d'eux, évanoui sans doute, n'avait pas été aperçu ou avait été cru mort.

Au matin, ses plaintes furent entendues des tranchées allemandes. Aussitôt, un soldat allemand se précipite dans la direction du blessé. Mais il n'avait pas fait dix pas qu'il tombait frappé de vingt balles. Un officier anglais, voulant savoir pourquoi le soldat allemand avait quitté son abri, se dressa sur le parapet² de la tranchée; il aperçut le blessé.

Alors, dans les tranchées anglaises, un ordre bref retentit : « Cessez le feu ! » L'officier sort de son abri. Les Allemands, à leur tour, l'accueillent par une grêle de coups de feu. Grièvement blessé, il chancelle, se ressaisit et continue sa course.

Les ennemis ont compris, ils s'arrêtent de tirer. Malgré la perte de son sang, malgré la douleur de sa blessure,

l'officier se penche vers le blessé ennemi, le soulève, le porte dans la tranchée allemande. Des hourras³ d'admiration et de reconnaissance s'y élèvent comme il dépose son fardeau. Un officier allemand s'avance, arrache sa Croix de Fer⁴ et l'épingle sur la poitrine de l'officier anglais. Celui-ci salue et revient au pas. Les lignes des deux partis retentissent d'acclamations.

Revenu dans sa tranchée, l'officier, que ses forces trahissent, pâlit et s'évanouit. Il fut proposé pour la Croix de Victoria⁴. Hélas! la blessure était mortelle et c'est sur son cercueil que fut déposée cette décoration qui récompensera rarement un acte plus beau et plus digne. à la fois d'un soldat et d'un gentleman⁵.

D'après le *Bulletin des Armées*.

Explications et questions.

Les mots. — 1. *Ypres* : ville de la Flandre belge, complètement détruite par les Allemands.

3. *hourras* : cris d'acclamations et d'enthousiasme.

4. *Croix de Fer* : décoration allemande. *Croix de Victoria* : décoration anglaise.

2. *parapet* : revêtement de terre qui protège la tranchée du côté ennemi.

5. *gentleman* : mot anglais signifiant : homme bien élevé et d'une nature noble et généreuse.

Les idées. — 1. Où se passent les faits racontés?

2. Pourquoi le soldat allemand quitta-t-il sa tranchée?

4. Pourquoi les Anglais tirèrent-ils sur lui?

4. Que fit l'officier anglais quand il aperçut le blessé?

5. Ne voulait-il pas réparer l'erreur qui avait fait tirer sur le soldat allemand?

6. En l'acclamant dans leur tranchée, les Allemands ne voulaient-ils pas, eux aussi, réparer l'erreur qui avait fait tirer sur lui?

7. Appréciez l'acte de l'officier anglais.

Sujet de devoir oral. — Le soldat blessé raconte ce qui s'est passé.



Lecture du Samedi

LE JEU DES OIES SAUVAGES

Pendant la nuit, Smirre, le renard, s'approche doucement des oies sauvages endormies ; il en saisit une et l'emporte. Les autres, réveillées, s'enfuient bruyamment. Lorsque le jârs blanc battit des ailes pour s'envoler, Nils tomba sur le sol tout étourdi ; mais apercevant Smirre qui fuyait avec l'oie dans sa gueule, il se mit à courir après lui en criant : « Lâche l'oie sauvage, canaille !... » Le renard, embarrassé par l'oie, ne pouvait fuir que lentement. Bientôt donc, Nils fut tout près de lui et il le saisit par la queue ; mais il était si petit qu'il fut entraîné à la suite du renard à travers un tourbillon de feuilles sèches.

Cependant, Smirre s'arrêta, déposa l'oie par terre en la maintenant avec ses deux pattes de devant et, au moment où il ouvrait la gueule pour l'égorger, Nils tira brusquement et de toute sa force la queue du renard. Smirre, surpris, se laissa traîner quelques pas en arrière et l'oie sauvage s'envola lourdement.

Smirre alors fit un bond pour attraper le gamin. « Si l'une m'échappe, j'aurai toujours l'autre », dit-il, et sa voix tremblait de colère. — Tu crois ? eh bien, tu te trompes ! » fit le gamin tout ragaillardisé de son succès. Il ne lâcha pas la queue du renard.

Ce fut une danse folle sous bois, à travers les brindilles et les feuilles sèches. Smirre tournait en rond, sa queue tournait aussi et le gamin s'y accrochait.

D'abord Nils ne fit que rire et se moquer du renard, mais Smirre avait la persistance tenace d'un vieux chasseur, et le gamin commença à craindre que l'aventure ne tournât mal pour lui... Tout à coup, il lâcha la queue du renard et se mit à grimper le long d'un petit hêtre.

Dans son ardeur, Smirre ne s'en aperçut pas tout de suite, mais continua un moment encore à danser en rond. « Tu as assez dansé, tu sais ! » lui cria Nils.

Smirre, qui ne pouvait supporter la honte de s'être laissé berner² par un petit bonhomme de rien du tout, se coucha alors au pied de l'arbre pour attendre...

Mais Nils est mal à l'aise sur sa branche, il craint de s'endormir et de tomber, il a froid et il a peur... Enfin le jour paraît, et le soleil se lève. Les oies sauvages passent et repassent au-dessus de la forêt puis elles disparaissent, Le renard est toujours couché au pied de l'arbre. Nils pense qu'il n'échappera pas à Smirre ; il est désespéré. Pourtant le beau soleil le rassure un peu et il pense qu'ayant rendu service aux oies, elles ne l'abandonneront pas.

Rien n'arriva plus dans la forêt pendant le temps qu'il faut à peu près à une oie pour déjeuner, mais vers la fin de la matinée, une oie sauvage passa, volant sous l'épais toit de branches... Elle semblait chercher lentement son chemin entre les troncs et les ramées³, et n'avancait que très lentement.

Dès que Smirre l'aperçut, il quitta sa place sous le jeune hêtre et se glissa vers elle. L'oie n'évita pas le renard mais vola tout près de lui. Smirre fit un bond pour l'atteindre, mais la manqua et l'oie continua son vol vers le lac.



*Smirre se laissa traîner quelques pas en arrière
et l'oie sauvage s'envola lourdement.*

Peu de moments après, une nouvelle oie parut. Elle suivit le même chemin que la première, volant encore plus bas et plus lentement. Elle aussi passa tout près de Smirre le renard, et il fit un grand bond après elle : ses oreilles effleurèrent presque les pattes de l'oie, mais elle poursuivit son chemin vers le lac, silencieuse comme une ombre.

Un moment encore passa et voilà de nouveau une oie sauvage, volant plus bas et plus lentement ; elle semblait éprouver plus de peine à trouver son chemin entre les troncs de bouleaux. Smirre bondit : un doigt plus haut, il l'attrapait. Cette fois encore l'oie se sauva vers le lac.

Elle avait à peine disparu qu'une quatrième oie se montra. Elle volait si lentement et si bas que Smirre pensait bien pouvoir l'attraper sans difficulté... mais il eut peur d'échouer encore une fois et résolut de la laisser passer. Elle prit le même chemin que les autres, puis, arrivée juste au-dessus de Smirre, descendit si bas qu'il ne résista à la tentation de sauter après elle. Il arriva assez haut pour l'effleurer de la patte, mais elle se jeta brusquement de côté et se sauva.

Smirre n'avait pas eu le temps de souffler que trois oies survenaient volant sur une ligne. Elles firent comme les autres et Smirre bondit éperdument.

Puis ce furent cinq oies qui apparurent. Elles volaient mieux que les autres, et, bien qu'elles semblassent vouloir tenter Smirre, il les laissa passer sans essayer de les attraper.

Un assez long moment s'écoula ; une oie seule apparut. C'était la treizième. Elle était si vieille⁴ qu'elle était uniformément grise, sans une strie foncée. Elle paraissait ne pas pouvoir se bien servir de l'une de ses ailes et elle volait piteusement tout de travers. Parfois, elle

effleurait presque le sol. Smirre ne se contenta pas de bondir après elle : il la poursuivit en courant et en sautant jusque vers le lac, mais cette fois encore ses efforts furent vains.

Lorsque la quatorzième arriva, ce fut un joli spectacle. Elle était toute blanche ; on aurait dit qu'une éclaircie courait dans la sombre forêt lorsqu'elle agitait ses grandes ailes. En la voyant, Smirre fit appel à toutes ses forces et sauta, mais l'oie blanche s'échappa saine et sauve comme les autres.

Il y eut un moment de tranquillité sous les hêtres.

Smirre se rappela soudain son prisonnier et leva les yeux vers l'arbre. Nils n'y était plus, comme on peut bien s'y attendre.

Mais voilà que la première oie reparait. Smirre bondit et la manque. Après cette oie, il en vint encore une, puis une troisième, une quatrième, une cinquième jusqu'à ce que la série s'achevât avec la vieille oie gris d'acier et la grande oie blanche. Toutes arrivaient très lentement et très-bas : au moment de passer au-dessus de Smirre, elles s'abaissaient encore comme pour l'inviter à sauter. Smirre sautait ; il faisait des bonds et se lançait à leur poursuite, mais il ne réussit pas à en attraper une seule.

Et Smirre était éperdu de fatigue, sa langue sortait de sa gueule haletante d'où coulait de l'écume...

Pourtant les oies sauvages ne se lassaient pas de voler par la forêt et de tourmenter Smirre. Elles n'eurent aucune pitié, bien que Smirre fût anéanti, tremblant, fou... Ce n'est que lorsque Smirre se fut affaissé sur un tas de feuilles sèches, impuissant et inerte, prêt à rendre l'âme, qu'elles cessèrent le jeu.

« Tu sauras dorénavant, renard, ce qu'il en coûte d'attaquer les oies », crièrent-elles à son oreille en le laissant enfin.

Selma LAGERLOF.

(*Le merveilleux Voyage de Nils Holgersson.*
Librairie académique Perrin et C^{ie}.)

Explications et questions.

<p>Les mots. — 1. <i>ragaiïardir</i> : rendre gaillard, redonner de la force, de la gaieté. 2. <i>berner</i> : railler, tourner en ridicule. 3. <i>ramée</i> : branches avec leurs</p>	<p>feuilles vertes (rame, rameau). 4. <i>si vieille</i> : c'était Akka, la conductrice de la bande d'oies sauvages. 5. <i>inerte</i> : sans force et sans mouvement.</p>
---	--

Les idées. — 1. Quel animal vient attaquer les oies pendant leur sommeil?

2. Où était couché Nils?... Que fait-il en voyant le renard s'enfuir?

3. Comment s'y prit-il pour délivrer l'oie sauvage?

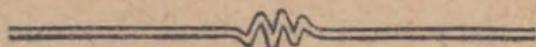
4. Quel danger court-il ensuite?...

5. Que font les oies sauvages pour délivrer Nils?

6. A quel moment Nils quitta-t-il la branche de hêtre où il avait passé la nuit?

7. Comment les oies s'étaient-elles vengées de Smirre?

Sujet de devoir écrit ou oral. — *Si vous pouviez faire un voyage en avion, quelle partie de la France voudriez-vous survoler? Dites pourquoi.*



BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

TABLE MÉTHODIQUE

(LECTURES GROUPÉES PAR MATIÈRE D'ENSEIGNEMENT)

I. — Récits, descriptions, contes et nouvelles.

La rentrée. — Ed. DE AMICIS.	1
Matinée d'automne. — Henri CHANTAVOINE	4
Pile ou face. — A. LICHTENBERGER	6
Le merle. — A. THEURIET	17
Ma montre. — Jean AICARD.	25
Le petit bateau. — Léon FRAPIÉ.	27
Le petit Chaperon-Rouge. — L. JOURDAN	33
Paysage d'octobre. — Maurice ROLLINAT.	40
La jeune Sibérienne. — Xavier DE MAISTRE.	42
Il était une fois... — Jean RICHEPIN	48
Boum-Boum. — Jules CLARETIE.	58
L'enfant et le bateau. — Eugène MOUTON.	64
La bobine merveilleuse. — J.-M. GUYAU	73
Le chat dans la basse-cour. — Victor HUGO	77
Sur le champ de foire. — A. LICHTENBERGER.	94
Les poupées. — H. RIGAULT	97
Le vent. — Jean RAMEAU.	99
Noël. — Charles FRÉMINE.	110
Pour avoir une place au coin du feu. — ***	112
La souris blanche. — Hégésippe MOREAU.	119
Berceuse. — Jean RICHEPIN	124
La mort d'un chien. — Victor HUGO.	127
Le joueur de flûte. — R. BROWNING	131
La glissade. — Jean RICHEPIN.	140
Un bienfait n'est jamais perdu. — GRIMM.	144
Le souhait imprudent. — SCHMID.	149
Le diabolin trompé par un vilain. — RABELAIS.	158
Printemps. — Maurice BOUCHOR.	162

Le chien menteur. — Jean AICARD	170
Gargantua et Picrocole. — RABELAIS	174
Comment le loup fut battu à la course par deux escargots. — M. GUÉCHOT	183
La poule. — Jules RENARD	183
Le mois de mai. — ERCKMANN-CHATRIAN	201
Les palombes. — George SAND	206
Une fine alouette. — Ferdinand FABRE	209
Polichinelle. — Charles NODIER	213
L'âne volé. — CERVANTÈS	217
La rivière de chez nous. — Henri CHANTAVOINE	219
Affectueux accueil. — André THEURIET	221
Le blé. — André THEURIET	226
Un jeu très amusant. — A. FRANCE	228
Petite vengeance d'un homme d'esprit. — ***	230
Les moutons de Panurge. — RABELAIS	232
Coufi-Coufou. — H. GAUTHIER-VILLARS	232
Souvenir d'enfance. — A. THEURIET	239
Jacques n'est point un sot. — ***	243
Un orage. — VICTOR HUGO	244
Les lutins. — GRIMM	246
La conquête des ailes. — Ernest LAVISSE	251
Une nuit historique. — Ed. de AMICIS	255
Comment mon oncle Podger fixa un tableau au mur. — K. JÉRÔME	257
Un songe. — Frédéric MISTRAL	260
La légende de l'oiselet. — Gaston PARIS	266
La lettre du « petit chien ». — Mme DE SÉVIGNÉ	270
Pendant la moisson. — Edgar QUINET	272
Le départ de Nils pour un merveilleux voyage. — Selma LAGERLOF	274
Le jardin du passé. — H. DE RÉGNIER	282
Le jeu des oies sauvages. — Selma LAGERLOF	285

II. — Morale et éducation sociale.

A. — La Famille.

Pour la fête de papa. — Charles WAGNER	12
Ma mère. — Pierre LOTI	22
Le petit bateau. — Léon FRAPIÉ	27
Promenade d'automne. — Gustave DROZ	37
La jeune Sibérienne. — XAVIER DE MAISTRE	42
Les deux factures. — <i>El Amigo de la Infancia</i>	51
Consolation. — A. LICHTENBERGER	55
Boum-Boum. — Jules CLARETIE	58
L'héritage de mon grand-père. — A. THEURIET	67
Le grand frère. — J.-M. GUYAU	79

B. — *L'École.*

Une école d'autrefois. — Jules SIMON	82
Le grand savant. — Jean MACÉ	87
Inconvénients de l'école buissonnière. — Frédéric MISTRAL	104

C. — *Qualités et défauts.*

Le navet. — SCHMID	137
La herse. — FRANKLIN	142
Un bienfait n'est jamais perdu. — GRIMM	144
Le souhait imprudent. — SCHMID	149
La clef du buffet. — ***	152
La hache. — FRANKLIN	154
Le marchand de marrons. — Émile SOUVESTRE	163
Le ruban rose. — J.-J. ROUSSEAU	167
La chanson de l'aiguille. — Maurice BOUCHOR	177
L'enfant courageux. — George SAND	189
L'ourlet. — A. LICHTENBERGER	192
La tortue et les deux canards. — LA FONTAINE	268

D. — *Devoirs sociaux.*

L'été de la Saint-Martin. — Émile BLÉMONT	71
La souris blanche. — Hégésippe MOREAU	119
Le joueur de flûte. — R. BROWNING	131
L'Ane et le Chien. — LA FONTAINE	181
L'enfant courageux. — George SAND	189
La mère abeille. — Georges COLOMB	197
Un héros de dix ans. — SACHER MASOCH	204
Le tonnelier. — (<i>Légende alsacienne</i>)	214
Le Renard et le Bouc. — LA FONTAINE	240

E. — *La Patrie.*

La rançon de Duguesclin. — A. LEMOYNE	136
Naissance du patriotisme. — E. LAVISSE	166
L'enfant grec. — ROLLIN	253
Les deux frères et la vieille femme. — D'après Maurice BARRÈS	279
Un blessé n'est pas un ennemi	283

III. — *Histoire.*

Un dolmen. — Octave FEUILLET	9
Fondation de Marseille. — Aug. THIERRY	19

Un repas chez les Gaulois. — POSIDONIUS	35
Aspect des Huns. — CHATEAUBRIAND	53
Roland à Roncevaux. — Maurice BOUCHOR	84
Siège de Paris par les Normands. — Ch. NORMAND.	102
Les rues de Paris sous Philippe-Auguste. — Ch. NORMAND.	116
Jeanne d'Arc se rend à Chinon. — Charles SEIGNOBOS.	179
La queue de la poêle. — ***	195
Le roi et le paysan. — ***	202

IV. — Géographie.

Au bord de la mer. — Alphonse DAUDET	69
Les Vosges. — Pierre FONCIN	129
Le ruisseau. — Ch. FRÉMINE	156

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	v
La rentrée. — Ed. DE AMICIS.	1
Matinée d'automne. — Henri CHANTAVOINE.	4
Pile ou face. — A. LICHTENBERGER	6
Un dolmen. — Octave FEUILLET	9
Pour la fête de papa (<i>Lecture du Samedi</i>). — Ch. WAGNER.	12
Le merle. — André THEURIET.	17
Fondation de Marseille. — Aug. THIERRY	19
Ma mère. — Pierre LOTI.	22
Ma montre. — Jean AICARD	25
Le petit bateau (<i>Lecture du Samedi</i>). — Léon FRAPIÉ.	27
Le petit Chaperon-Rouge. — L. JOURDAN.	33
Un repas chez les Gaulois. — POSIDONIUS.	35
Promenade d'automne. — Gustave DROZ.	37
Paysage d'octobre. — Maurice ROLLINAT.	40
La jeune Sibérienne (<i>Lecture du Samedi</i>). — Xavier DE MAISTRE	42
Il était une fois... — Jean RICHEPIN	48
Les deux factures. — <i>El Amigo de la Infancia</i>	51
Aspect des Huns. — CHATEAUBRIAND	53
Consolation. — A. LICHTENBERGER.	55
Boum-Boum (<i>Lecture du Samedi</i>). — Jules CLARETTE.	58
L'enfant et le bateau. — Eugène MOUTON	64
L'héritage de mon grand-père. — H. BORDEAUX	67
Au bord de la mer. — Alphonse DAUDET	69
L'été de la Saint-Martin. — Emile BLÉMONT	71
La bobine merveilleuse (<i>Lecture du Samedi</i>). — J.-M. GUYAU.	73
Le chat dans la basse-cour. — Victor HUGO.	77
Le grand frère. — J.-M. GUYAU.	79
Une école d'autrefois. — Jules SIMON	82
Roland à Roncevaux. — Maurice BOUCHOR	84
Le grand savant (<i>Lecture du Samedi</i>). — Jean MACÉ	87
Sur le champ de foire. — A. LICHTENBERGER	94
Les poupées. — H. RIGAUT	97
Le vent. — Jean RAMEAU.	99
Siège de Paris par les Normands. — Ch. NORMAND.	102
Les inconvénients de l'école buissonnière (<i>Lecture du Samedi</i>). — Frédéric MISTRAL.	104

Noël. — Charles FRÉMINE	110
Pour avoir une place au coin du feu. — ***	112
Les sabots. — André THEURIET.	114
Les rues de Paris sous Philippe-Auguste. — Ch. NORMAND.	116
La souris blanche (<i>Lecture du Samedi</i>). — Hégésippe MOREAU.	119
Berceuse. — Jean RICHEPIN.	124
Les savants. — Jean MACÉ	125
La mort d'un chien. — Victor HUGO.	127
Les Vosges. — Pierre FONCIN	129
Le joueur de flûte (<i>Lecture du Samedi</i>). — R. BROWNING.	131
La rançon de Duguesclin (<i>En 1367</i>). — André LEMOYNE	136
Le navet. — SCHMID	137
La glissade. — Jean RICHEPIN.	140
La herse. — FRANKLIN.	142
Un bienfait n'est jamais perdu (<i>Lecture du Samedi</i>). — GRIMM	144
Le souhait imprudent. — SCHMID.	149
La clef du buffet. — ***.	152
La hache. — FRANKLIN.	154
Le ruisseau. — Ch. FRÉMINE.	156
Le diabolotin trompé par un vilain. (<i>Lecture du Samedi</i>). — RABELAIS	158
Printemps. — Maurice BOUCHOR.	162
Le marchand de marrons. — Emile SOUVESTRE.	163
La naissance du patriotisme. — Ernest LAVISSE.	166
Le ruban rose. — J.-J. ROUSSEAU.	167
Le chien menteur (<i>Lecture du Samedi</i>). — Jean AICARD.	170
Gargantua et Picrocole. — RABELAIS	174
La chanson de l'aiguille. — Maurice BOUCHOR.	177
Jeanne d'Arc se rend à Chinon. — Charles SEIGNOBOS	179
L'Ane et le Chien. — La FONTAINE.	181
Comment le loup fut battu à la course par deux escargots (<i>Lecture du Samedi</i>). — M. GUÉCHOT.	183
La poule. — Jules RENARD.	188
L'enfant courageux. — George SAND	189
L'ourlet. — A. LICHTENBERGER.	192
La queue de la poêle. — ***.	195
La mère abeille (<i>Lecture du Samedi</i>). — G. COLOMB.	197
Le mois de mai — ERCKMANN-CHATRIAN.	201
Le roi et le paysan. — ***.	202
Un héros de dix ans. — SACHER MASOCH.	204
Les palombes. — George SAND.	206
Une fine alouette (<i>Lecture du Samedi</i>). — Ferdinand FABRE.	209
Polichinelle. — Charles NODIER.	213
Le tonnelier. — (<i>Légende alsacienne</i>).	214
L'âne volé. — CERVANTÈS	217
La rivière de chez nous. — Henri CHANTAVOINE.	219
Affectueux accueil (<i>Lecture du Samedi</i>). — André THEURIET	221

Le blé. — André THEURIET	226
Un jeu très amusant. — A. FRANCE	228
Petite vengeance d'un homme d'esprit. — ***	230
Coufi-Coufou. — H. GAUTHIER-VILLARS	232
Les moutons de Panurge (<i>Lecture du Samedi</i>). — RABELAIS	234
Souvenir d'enfance. — A. THEURIET	239
Le Renard et le Bouc. — LA FONTAINE	240
Jacques n'est point un sot. — ***	243
Un orage. — Victor HUGO	244
Les lutins (<i>Lecture du Samedi</i>). — GRIMM	246
La conquête des ailes. — Ernest LAVISSE	251
L'enfant grec. — ROLLIN	253
Une nuit « historique ». — Ed. DE AMICIS	255
Comment mon oncle Podger fixa un tableau au mur. — K. JÉRÔME	257
Un songe (<i>Lecture du Samedi</i>). — Frédéric MISTRAL	260
La légende de l'oiselet. — Gaston PARIS	266
La tortue et les deux canards. — LA FONTAINE	268
La lettre du « petit chien ». — Mme DE SÉVIGNÉ	270
Pendant la moisson. — Edgar QUINET	272
Le départ de Nils pour un merveilleux voyage (<i>Lecture du Samedi</i>). — Selma LAGERLOF.	274
Les deux frères et la vieille femme. — D'après Maurice BARRÈS	279
Le jardin du passé. — H. DE RÉGNIER	282
Un blessé n'est pas un ennemi	283
Le jeu des oies sauvages (<i>Lecture du Samedi</i>). — Selma LAGERLOF.	285
TABLE MÉTHODIQUE	291
TABLE GÉNÉRALE	295

10999-1-31. — PARIS. — Imp. HEMMERLÉ, PETIT et C^{ie}
2, 4 et 4 bis, Rue de Damiette.

✻ A. MIRONNEAU ✻

Ancien Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Lyon
Inspecteur de l'Enseignement primaire de la Seine

Choix
de
LECTURES

NOUVELLES ÉDITIONS

COURS PRÉPARATOIRE

Un volume in-8° (13×20), cartonné.

COURS ÉLÉMENTAIRE : 1^{er} Degré

Un volume in-12, cartonné.

COURS ÉLÉMENTAIRE : 2^{me} Degré

Un volume in-12, cartonné.

COURS MOYEN : 1^{er} Degré

Un volume in-12, cartonné.

COURS MOYEN : Certificat d'Études

EXTRAITS DES AUTEURS CONTEMPORAINS, GRANDS CLASSIQUES, ÉCRIVAINS ANCIENS
ET ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Un volume in-12, cartonné.

Le même. *Livre du Maître*. In-12, illustré, cartonné.

COURS SUPÉRIEUR

EXTRAITS DES AUTEURS CONTEMPORAINS, GRANDS CLASSIQUES
ET ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Un volume in-8° (13×20), cartonné.

Le même. *Livre du Maître*. In-8°, illustré.

LIBRAIRIE
ARMAND COLIN

